

JOEL BONNEMAISON

ATLAS DES STRUCTURES  
AGRAIRES  
A MADAGASCAR. 3

TSARAHONENANA  
DES RIZICULTEURS  
DE MONTAGNE  
DANS L'ANKARATRA

collection publiée sous le patronage  
de la Maison des Sciences de l'Homme



**TSARAHONENANA  
DES RIZICULTEURS  
DE MONTAGNE  
DANS L'ANKARATRA**

**MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME**

**ATLAS DES STRUCTURES AGRAIRES  
A MADAGASCAR**

collection publiée avec le concours  
de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer  
et de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (VI<sup>e</sup> section)

**3**

**PARIS**

**MOUTON & CO  
MCMLXXVI**

**LA HAYE**

JOEL BONNEMAISON

**TSARAHONENANA  
DES RIZICULTEURS  
DE MONTAGNE  
DANS L'ANKARATRA**

ORSTOM

PARIS

1976



## PREFACE

*C'est une joie d'avoir à préfacier le Tsarahonenana de Joël Bonnemaison, la première étude de terroir, dans l'ordre chronologique, à avoir été menée à bien à Madagascar. Pas seulement à cause de la sympathie que mérite l'auteur qui a trouvé là, et maîtrisé, dans des conditions qui n'étaient pas de tout repos, son premier « terrain ». Des souvenirs de toute sorte m'attachent moi-même à ce Madagascar de 1965, et à cette plaine d'Ambobibary où j'ai eu le privilège de l'accompagner au tout début de sa recherche. Gérard Althabe était avec nous, et il tient une grande place dans un travail, dont il a proposé l'implantation. Les circonstances n'ont pas permis au projet initial de s'accomplir sous la forme d'une publication en partie double, dont Tsarahonenana eût été le volet rural, complémentaire du texte que Patrice de Commarmond devait consacrer à la société locale, particulièrement celle du bourg d'Ambobibary. Les pages qu'écrivit, à la suite de sa première expérience de « terrain », ce jeune sociologue tragiquement disparu, paraîtront cette année dans un cahier ORSTOM, série Sciences Humaines. Elles témoignent, tout comme ce texte, d'une sympathie intellectuelle et au-delà, d'une amitié.*

*Il me revient de dire ce qu'apporte Tsarahobenana à la collection de l'Atlas des structures agraires. Une fois de plus, on se trouve à l'articulation d'un groupe rural occupant un espace déterminé, et d'une réalité, d'un ensemble de réalités plus larges dont ce groupe et cet espace ne sont qu'un échantillon. L'entité retenue n'est qu'une parmi beaucoup d'autres qui se succèdent sur les deux bords d'un bassin rizicole intra-montagneux ; comme ses voisines, elle combine à l'exploitation de terres alluviales celle des pentes qui les dominent immédiatement, et des hauts qui ont été jusqu'à une date récente la réserve d'espace offerte aux activités marginales et au déversement des excédents démographiques. L'étude de ce milieu de vie différencié est menée avec rigueur. Chaque géofaciès prend sa place dans la logique du paysage naturel d'une part, dans la combinatoire du système agricole d'autre part, l'une et l'autre clairement démontées. Du postulat culturel de départ, qui est la préférence accordée au riz, tout le reste découle : les efforts concentrés sur la plaine, marécage devenu le support d'une culture de bonne qualité technique ; une gradation qui va de l'intensif du bas à l'extrême extensif des confins supérieurs ; la difficile maîtrise du calendrier rizicole, juste en-dessous de la limite écologique de la plante ; enfin l'échappement par le haut, vers ce qui reste de terres occupables, des villageois en surnombre, dont les liens avec la cellule d'origine ne tardent pas à se distendre. Au niveau du fin détail écologique, on notera plus particulièrement les nuances qui jouent entre les rizières selon leur position par rapport au bourrelet de berge et au rebord de la plaine ; ou encore la prime dont bénéficient, vis-à-vis des sols usés des sommets de croupe, ceux qu'a « rajeunis » (selon le vocabulaire de F. Bourgeat) l'érosion sur les pentes en contre-bas.*

*A cette organisation qui est celle d'une civilisation de riziculteurs, s'en conjugue une autre, qui articule l'espace selon un principe d'échelle et d'emboîtement reproduisant l'ordre gigogne des relations sociales. Le hameau, premier échelon en partant du bas, n'impose pas seulement sa présence physique dans le paysage ; il s'entoure de champs fumés, permanents ou demi-permanents, soulignés par des rideaux et semi-terrasses. A l'échelle immédiatement supérieure, l'espace proprement villageois n'a pas d'individualité paysagique. L'unité foncière elle-même manque de netteté : si les rizières de Tsarahonenana forment une masse relativement compacte, celle-ci s'effrange aux limites, et la carte foncière révèle l'entremêlement des parcelles dépendant du village et de ses voisins immédiats. Rien qui ressemble là à un finage, mais une addition dans l'espace rizicole de domaines familiaux fortement appropriés. C'est dans les hauts seulement qu'à travers les communaux qui subsistent se manifeste l'existence, ou la survivance d'une entité agraire de caractère global. Mais qu'on s'éloigne encore, et*

*l'on tombe dans le flou et l'indistinct d'une colonisation pionnière, émanation de l'ensemble des villages du bas. Ce troisième niveau d'organisation, où toute la plaine est solidaire, concerne aussi et plus fondamentalement les rizières, par l'intermédiaire du système d'irrigation, c'est-à-dire des deux canaux qui, partant des prises d'eau en amont de la plaine, en suivent le rebord. Faute de s'appuyer sur un consensus assorti de fermes obligations mutuelles, ou sur une autorité politique obéie, l'ordre hydraulique remplit très imparfaitement sa fonction technique comme son rôle assembleur. Le véritable encadrement est en fait assuré, à peu près au même niveau mais dans des contours géographiques différents, par le bourg d'Ambobibary. Ce n'est pas tant la position de chef-lieu de canton qui compte qu'un ensemble de relations économiques et foncières. Un vigoureux noyau artisanal (en particulier pour la fabrication et la réparation des charrettes), un marché très actif, une bourgeoisie rurale détentrice de rizières dans un certain rayon : il n'en faut pas plus pour orienter vers le petit centre la vie de la plaine et des hauteurs qui l'enserrent.*

*Ce centre lui-même fonctionne aujourd'hui comme un relais, par où les villages qui en dépendent entrent en communication avec le reste du monde, et d'abord la capitale, Tananarive. Drainage des produits dans un sens, à commencer par les pommes de terre et le charbon de bois : en sens contraire, ravitaillement des paysans en objets industriels et denrées importées de première nécessité : quoi de plus classique et de plus innocent ? Ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage que de montrer, derrière ce double flux et les tableaux vivants qui le mettent en scène (le va-et-vient des paysans sur la route de bordure, la foule des jours de marché à Ambobibary, les villageois qui prennent le camion pour vendre et se ravitailler à de meilleurs prix au zoma — le grand marché — de Tananarive), les puissantes transformations qui sont en train de bouleverser le monde rural. C'est d'abord une sorte d'inversion économique entre la plaine et son arrière-pays montagneux : la première, entièrement cultivée (sauf le marais résiduel, bien en aval de Tsarahonenana), bloquée dans son évolution technique, nourrit de plus en plus difficilement son monde ; le second, grâce à la pomme de terre, aux cultures sèches d'été, au charbon de bois, et aux charrettes qui transportent le tout, pourvoit à l'essentiel des besoins monétaires. Mais plus décisif encore est le changement qui se marque dans l'ordre social. Plus d'argent en circulation, de moins en moins de terres à conquérir, cela signifie, par le jeu de la compétition entre les familles, l'appauvrissement du grand nombre et l'enrichissement de quelques-uns. Le reclassement ne se borne pas à étirer, linéairement, l'échelle de la richesse foncière. Trait plus original, les paysans à leur aise, enrichis classiques, jouant dans le cadre offert par le code et les traditions villageoises, se doublent d'une catégorie inédite : les « nouveaux paysans ». A cheval sur deux mondes et sur deux mentalités, aptes à saisir toutes les occasions de gains, innovateurs par ouverture d'esprit et par intérêt, ce sont eux les « mutants » et, dans la logique de la situation décrite, les exploités potentiels.*

*Rien de tout cela n'est propre au village étudié, ni à la petite région, ni aux hautes terres, ni même à Madagascar. Deux traits moins répandus ont dû cependant activer l'évolution : d'abord la capitale assez proche, plusieurs centaines de milliers d'habitants à guère plus de cent kilomètres de route goudronnée ; ensuite, le système urbain présent sur place, au contact même de la plaine, sous la forme d'une bourgade à deux faces, tournée l'une vers la campagne voisine, l'autre vers la grande ville. D'une façon plus générale — on revient ici sur l'ensemble du travail — la forme monographique, comme le veut le principe même de l'Atlas, est au service d'une connaissance beaucoup étendue dans l'espace. A première vue, le jeu des cartes, si expressives, attire l'œil et l'esprit vers des particularités. La forme de telle colline, le dispositif réalisé par tel groupe de parcelles, l'emplacement précis d'un hameau relèvent effectivement de la contingence la plus locale ; mais chaque fois qu'un trait systématique se dégage des plans, ou que le texte le met en évidence, ce trait renvoie à des parti-pris, des situations, des jeux de force, des problèmes plus larges. Le transfert de signification s'opère vers des espaces englobants de niveau éminemment variable : depuis la plaine et son cadre, jusqu'à l'ensemble des pays pauvres et dominés. On retiendra au passage, dans cette hiérarchie d'espaces de référence, la vigueur particulière du premier échelon rencontré. L'étude d'un petit bassin encastré dans l'Ankaratra est, de ce point de vue, une contribution marquante à cette « micro-régionalisation », esquissée par J.-Cl. Woillet pour l'ensemble du massif volcanique, mais qui vaut, en tant que principe de découpage et de qualification de l'espace, pour une grande partie de Madagascar. Il existe, dans le monde tropical, tant de paysages monotones, indifférenciés ou répétitifs, sur d'immenses distances, que la remarque valait d'être faite.*

Gilles SAUTTER.

## AVANT-PROPOS

L'étude de la plaine d'Ambohibary-Sambaina et de son pourtour montagneux fut conçue au départ comme un projet inter-disciplinaire devant être mené simultanément par un sociologue et un géographe travaillant en liaison étroite. Patrice de COMMARMOND, sociologue, et nous-même, eûmes la responsabilité de cette étude. La participation d'un pédologue était également prévue dans les tout premiers moments de l'enquête.

De COMMARMOND choisit comme terrain d'étude un village situé au Sud de la plaine à proximité d'Ambohibary, Anpandroafana, pendant que nous nous établissions plus en amont, sur la bordure Nord-Ouest de la cuvette, dans le village de Tsarahonenana à environ 8 km à vol d'oiseau d'Ambohibary. Les débuts pour l'une et l'autre ne furent guère faciles ; une solide méfiance enfermait nos villages dans une indifférence froide, parfois hostile (1). Au bout d'un mois de présence, de COMMARMOND quittait Anpandroafana et revenait à Tananarive. Il écrivait alors un rapport provisoire (2), dans lequel il dressait un premier bilan de son enquête interrompue en la situant dans le cadre général d'une analyse historique et sociologique des sociétés villageoises d'Imerina.

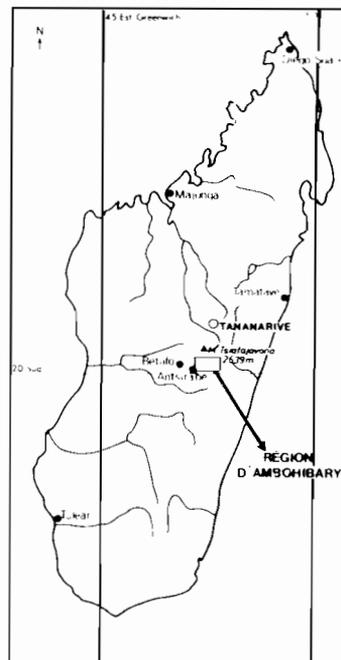


Figure 1

Carte de localisation

(1) Nous avons pour notre part relaté nos premières expériences dans « Une année de travail sur un terroir malgache du Vakinankaratra », 10 p. ronéo in Bulletin de Liaison des Sciences Humaines n° 4 fév. 1966, pp. 71-75.

(2) « Anpandroafana : le village et l'histoire », suivi de « L'entraide paysanne ». A paraître dans les Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines (1976).

Pourtant, dans la plaine, la tension causée par notre arrivée commune s'était peu à peu apaisée; la méfiance laissait place progressivement à l'accueil. De COMMARMOND réussissait pleinement son insertion dans un nouveau village (Faravohitra), tandis que, pour notre part, nous arrivions à engager un dialogue avec les habitants de Tsarahonenana et à faire admettre le principe de l'étude.

Le travail qui suit présente les principaux résultats obtenus à Tsarahonenana et ceux de l'enquête plus cursive que nous avons menée par la suite sur l'ensemble de la région d'Ambohibary. Nous avions projeté, de COMMARMOND et nous-même, une fois l'étude de nos villages respectifs terminée, de rédiger ensemble un travail plus général sur l'ensemble de la région d'Ambohibary.

Ni l'étude menée sur le village de Faravohitra, ni l'extension régionale commune que nous avions prévue ne paraîtront. P. de COMMARMOND a disparu tragiquement en mai 1968 à Abidjan. Pressé par de nouvelles études qu'il lui fallait rédiger dans le cadre de missions réalisées en Algérie et au Cameroun, il avait dû remettre à plus tard la rédaction d'un travail de fond sur la plaine d'Ambohibary, dont il pensait faire un doctorat de 3ème cycle de sociologie.

Nous avons donc rédigé la partie de l'étude qui nous incombait — Tsarahonenana — et traité de l'extension régionale qui normalement aurait dû être couverte par les résultats conjoints de nos deux recherches. En ce sens, le présent travail constitue le résultat tronqué d'un projet plus général. Toutefois, seul à signer ce mémoire, nous voudrions rappeler que, en dehors de l'amitié qui nous liait, de nombreuses pages ont été pensées à deux. Bien des idées sont nées au cours de discussions communes, en particulier celles qui ont trait au rôle des Ray Aman-dreny (notables traditionnels), aux structures patriarcales et communautaires d'autrefois, au rôle nouveau et grandissant des « néo-paysans » etc.

De COMMARMOND associait à une compréhension profonde de la société paysanne traditionnelle — il était né lui-même à Tananarive — la pratique de la langue malgache. Nous ne saurions trop insister sur le bénéfice retiré d'une collaboration qui ne s'est à aucun moment déditée, en particulier dans les moments les plus délicats de l'enquête sur le terrain.

Nous voudrions aussi remercier MM. les Professeurs SAUTTER et DELVERT, sans lesquels cette étude n'aurait pas eu lieu. M. SAUTTER nous accompagna lors d'une de nos premières prises de contact avec la plaine d'Ambohibary, et ne cessa par la suite de nous donner de précieux conseils sur la façon de mener notre étude.

M. le Professeur DELVERT surveilla également la rédaction de ces pages et nous fit profiter de sa compétence.

Sur le terrain, l'aide et la compréhension des Pères de la Mission catholique d'Ambohibary, leur parfaite connaissance du pays, furent, à bien des égards précieuses.

Ce travail est également redevable à l'esprit de collaboration interdisciplinaire régnant entre les différentes sections du Centre ORSTOM de Tananarive. F. BOURGEAT, outre la prospection pédologique qu'il a bien voulu effectuer à Tsarahonenana, a rédigé un rapport sur l'ensemble des terroirs où travaillaient les chercheurs de Sciences Humaines (1). Nous avons souvent eu l'occasion de discuter des problèmes rencontrés sur le terrain avec nos amis se trouvant au Centre à cette époque, en particulier ceux des sections de sociologie (2) et d'agronomie (3), puis plus tard avec les premiers chercheurs qui créèrent la section de géographie du Centre ORSTOM de Tananarive (J. WURTZ, J.-Y. MARCHAL, M. BIED-CHARRETON, Y. DANDOY, J.P. RAISON). A tous, il nous apparaît important de marquer notre gratitude.

Toutefois cette étude n'aurait jamais pu avoir lieu sans les habitants de Tsarahonenana eux-mêmes, ni sans la confiance qu'ils ont bien voulu nous accorder. Il serait trop long de citer leurs noms, mais si tous ou presque volurent bien collaborer à notre étude, beaucoup sont devenus nos amis. Leur hospitalité, leur amitié, voire leurs encouragements lors des moments difficiles, nous ont permis de mener à bien cette enquête.

(1) Voir « Les sols aux environs de certains villages des Hauts-Plateaux malgaches ». Fr. BOURGEAT, rapport ronéo 50 pages. Multigr. Centre ORSTOM de Tananarive.

En dehors de F. BOURGEAT, Tsarahonenana a reçu également la visite de M. BIED-CHARRETON, A. MARIN-LA-FLECHE, J.-Y. MARCHAL, C. GENSE, G. DANDOY, tous chercheurs de l'ORSTOM, ainsi que de M. PETIT, assistant à la Faculté des Lettres de Tananarive.

(2) G. ALTHABE, R. CABANE, G. ROY, R. WAST.

(3) A. MARIN-LA-FLECHE, F. VICARIOT, H. U NYAN.

## INTRODUCTION

### LA PLAINE D'AMBOHIBARY-SAMBAINA ET SA REGION

Un vieux proverbe méridional affirme que si l'on préfère la solitude aux relations humaines, il est recommandé d'aller vivre dans les montagnes de l'Ankaratra. A l'heure actuelle ce proverbe a de moins en moins de sens.

Dans l'ensemble du Vakinankaratra, la densité atteignait 23 habitants au km<sup>2</sup> en 1960, soit 366.500 habitants pour 16.000 km<sup>2</sup>. Certains cantons, inscrits au cœur du massif proprement dit, atteignent des chiffres de densité encore plus élevés : Ambohibary, 61,5 hab/km<sup>2</sup>, Faratsiho, 41 hab/km<sup>2</sup>. Dans certaines parties de la plaine d'Ambohibary-Sambaina, les densités de population montent jusqu'à 150 ou 180 hab. au km<sup>2</sup>.

La plaine d'Ambohibary sur laquelle porte cette étude recouvre une superficie d'environ 30 km<sup>2</sup>. C'est l'une des plus vastes plaines intérieures de l'Ankaratra, la troisième en étendue des hautes-terres malgaches, après la plaine de Tananarive et celle d'Antsirabé. Son paysage de rizières, dominé par les pentes d'une montagne sur lesquelles se disséminent les villages et leurs couronnes de culture sous pluie, offre l'image d'un pays complètement aménagé et façonné par l'entreprise humaine. Au sud, le bourg d'Ambohibary (3.500 hab.) assume les fonctions d'une véritable capitale régionale. Son marché hebdomadaire et le dynamisme de ses commerçants étendent l'influence du bourg jusqu'aux bassins de Faratsiho et de Vinaminony, soit à toute la partie sud de l'Ankaratra.

La densité de population, bien que plus faible sur la haute région montagneuse qui entoure la plaine, reste néanmoins relativement élevée. Elle peut atteindre 10 ou 15 hab. au km<sup>2</sup> sur les hautes surfaces d'Ambaton-Dradama (2.100 m d'altitude) ou d'Andranomangamanga (2.200 m). En réalité l'Ankaratra n'offre aujourd'hui de garanties de solitude qu'à une altitude supérieure à 2.200 m ou sur les pentes les plus abruptes du Mont Tsiafajavona.

Les paysages de cette région montagneuse sont d'une beauté grandiose. Le moutonnement des hautes surfaces, que dominent çà et là les cratères éteints, s'ouvre par de brutales dénivellations sur des vallées et plaines intérieures fortement peuplées.

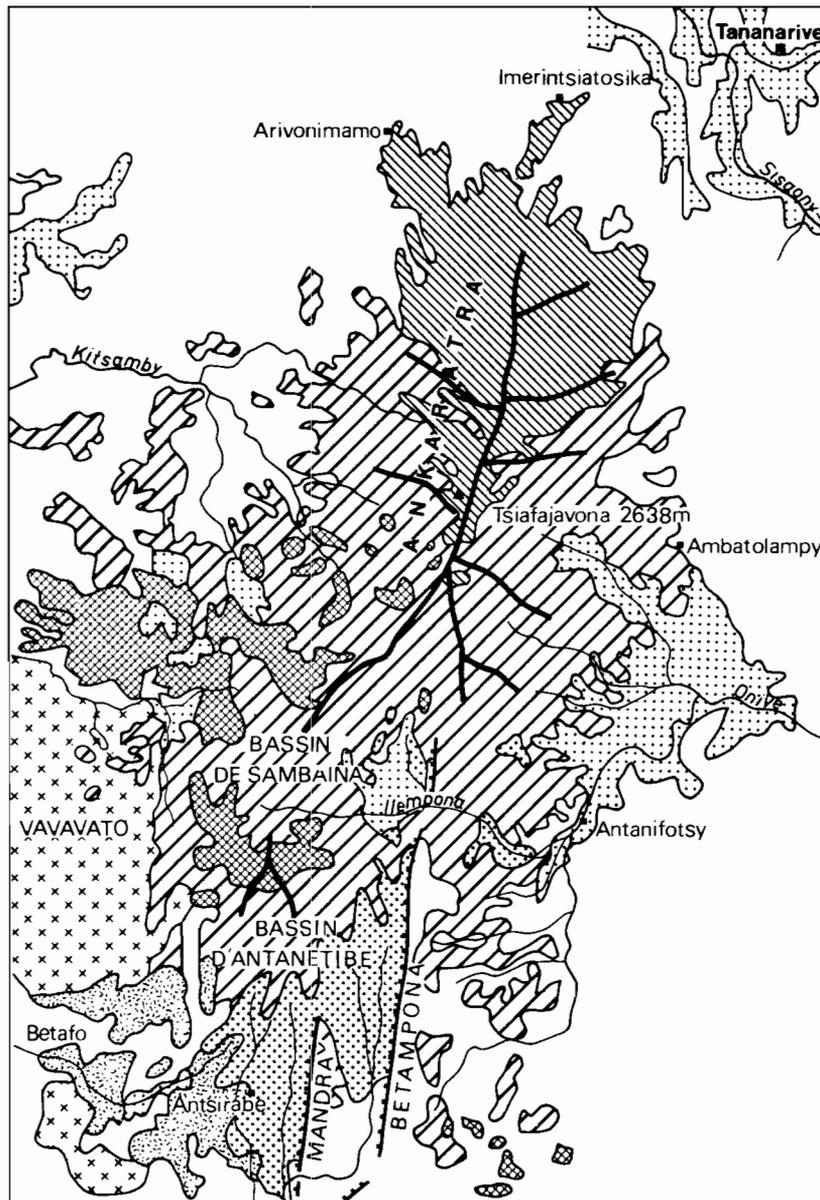
### LE CADRE MORPHOLOGIQUE

Le massif montagneux de l'Ankaratra s'étend sur environ 7.000 km<sup>2</sup>. Le point culminant atteint au Mont Tsiafajavona 2.638 m ; la plupart des hautes surfaces se tiennent entre 2.000 et 2.200 m d'altitude.

Ce massif est une construction volcanique récente, édiflée à la fin du tertiaire et au début du quaternaire, en plusieurs phases éruptives qui ont interféré avec des mouvements du socle (1).

---

(1) «Problèmes morphologiques du Vakinankaratra» par R. BATTISTINI. Revue de Géographie de Madagascar. Juillet-Décembre 1964. N° 5.



1 : granit des Vavavato. 2 : quartzites. 3 : basaltes plio-quaternaires. 4 : Ankaratrites. 5 : basanites et basanitoides ; volcanisme récent de la région d'Antsirabé-Bétafo. 6 : terrains lacustres pliocènes. 7 : terrains lacustres et alluvions quaternaires. 8 : escarpement de faille.

Figure 2

Croquis morphologique simplifié de l'Ankaratra et de ses abords

(d'après R. BATTISTINI)

Les premières émissions de formation trachytique, qu'on s'accorde à dater de la fin du tertiaire furent recouvertes au plio-quaternaire par les épanchements de lave fluide qui ont formé l'essentiel de l'édifice volcanique actuel. Les hautes surfaces qui dominent à plus de 2.000 m la plaine d'Ambohibary correspondent à ces dernières coulées basaltiques ; leur topographie est bosselée, mal drainée, les zones basses sont occupées par des marécages.

Sur les versants entaillés en gorges profondes, l'érosion s'exerce parfois sous une forme nettement péri-glaciaire. Des amas de blocs fragmentés par le gel s'accumulent en vastes nappes d'éboulis sur les pentes, tandis qu'on discerne des phénomènes probables de solifluction superficielle sur les hautes surfaces.

Mais si le gel joue un rôle actuel non négligeable, certains aspects morphologiques des hauts de l'Ankaratra ne s'expliquent que par l'existence de périodes climatiques plus froides : ainsi, comme le pense J. DRESCH (1), les formes de gélifraction et de nivation héritées, ou bien la dissymétrie fréquente des crêtes causée par une suralimentation neigeuse du côté sous le vent.

Les grandes plaines et bassins qui se répartissent à l'intérieur de l'Ankaratra ont pour la plupart une origine lacustre. Ces dépressions furent en effet occupées au quaternaire par des lacs et la sédimentation peut y atteindre une épaisseur considérable.

Ces nappes lacustres sans écoulement extérieur important, ne s'assèchent que fort lentement tout au long du quaternaire. Le drainage reste aujourd'hui encore très imparfait ; comme nous allons le voir dans la plaine d'Ambohibary, ces dépressions ont une vocation naturelle de marécage.

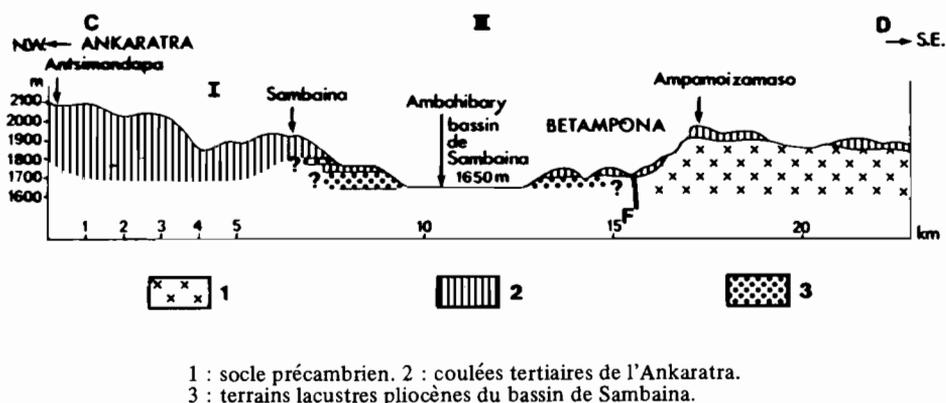


Figure 3

Exemple d'une coupe du profil en long dans le sud de l'Ankaratra

(d'après R. BATTISTINI)

Le rôle des mouvements tectoniques ne doit pas non plus être sous-estimé. Il est en effet probable que, selon la formule d'A. LENOBLE, « une intervention initiale de la tectonique » (2) a donné une direction sub-méridienne aux bassins lacustres d'Ambohibary et d'Antsirabé. D'autre part, l'escarpement de Betempona qui dresse sur la bordure orientale de la plaine d'Ambohibary une falaise rectiligne de plus de 200 m de commandement ne peut s'expliquer que par une tectonique cassante. Selon R. BATTISTINI et F. BOURGEAT (3), cet escarpement correspond à une faille ancienne qui a rejoué à des époques récentes, probablement post-basaltiques. On observe au nord de la plaine d'Ambohibary un alignement des plus hauts sommets de l'Ankaratra sur cette faille, en particulier le Mont Tsiafajavona (fig. 2 et 3).

(1) Dans BATTISTINI. Op. cit., p. 67.

(2) Dans BATTISTINI. Op. cit.

(3) F. BOURGEAT : « Les sols aux environs de certains villages des Hauts-Plateaux malgaches ». Op. cit.

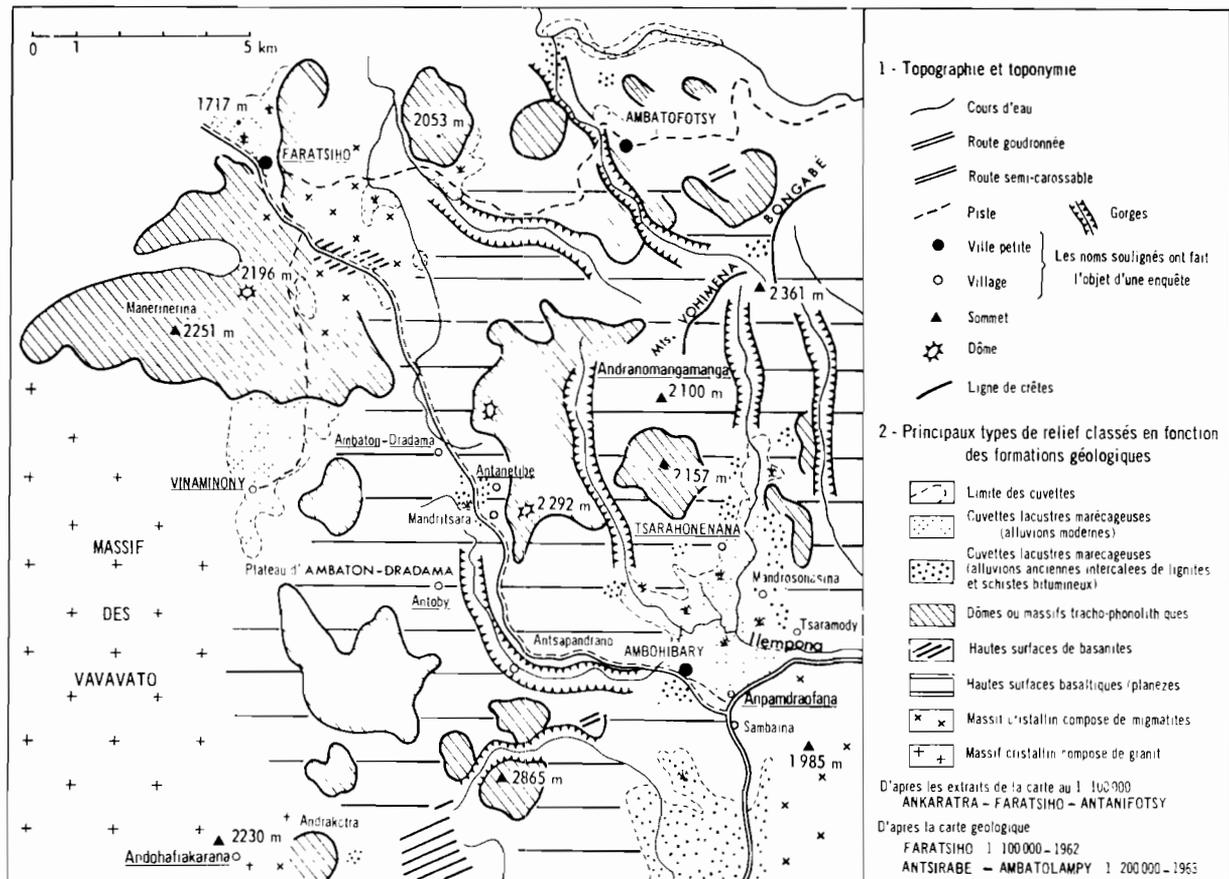


Figure 4

Le cadre géomorphologique de la région d'Ambohibary : plaines et hauts plateaux

Le climat d'altitude ajoute au massif montagneux sa propre part de rigueurs et de contraintes.

### LES DONNEES CLIMATIQUES

Le climat général de l'Ankaratra se classe parmi les climats tropicaux de montagne. Il peut connaître des températures relativement basses ; nous avons déjà évoqué le rôle actif joué par le gel dans le déchièquement des « Hauts ».

Comme dans l'ensemble des Hautes Terres malgaches, l'année se caractérise par l'alternance de deux saisons climatiques.

— L'hiver austral se caractérise dans l'Ankaratra par des températures particulièrement basses. Enregistrée au poste météo d'Ambohibary, la température journalière moyenne oscille autour de 10°C en juillet et août. Pendant la nuit la température se rafraîchit encore. On compte 11 jours de gelée blanche par an à Ambohibary, mais comme nous avons pu constater par notre propre expérience, ce chiffre est déjà plus élevé au nord de la cuvette : au moins 30 ou 40 jours à Tsarahonenana et une proportion encore plus forte sur les monts ou plateaux d'altitude. A plus de 2.000 m, les gelées blanches deviennent un phénomène habituel et presque quotidien en saison fraîche.

Durant cette période, les pluies restent rares. Toutefois le ciel est souvent gris et laisse tomber un crachin maussade, humide et pénétrant. Un vent fort, venu de l'Est, souffle presque chaque jour et peut atteindre sur les hauteurs une violence presque insoutenable. La rigueur de l'hivernage s'atténue progressivement au cours des mois de septembre et d'octobre.

— En été, la température moyenne à Ambohibary du mois le plus chaud est de 19°C. Ce réchauffement de la température coïncide avec la rencontre de deux courants humides qui affectent l'ensemble des hautes terres malgaches : un courant dit de « mousson » venant du nord-ouest et

l'alizé qui à partir de l'anticyclone de l'Océan Indien dirige du sud-est des masses d'air instables. Ces deux flux déterminent sur les hauts reliefs de l'Ankaratra des pluies de convection orographique, régulières et abondantes. A Ambohibary, 80 % du total pluviométrique annuel tombe pendant les six mois de la saison chaude. Les pluies surviennent surtout en fin de journée sous la forme de grosses averses orageuses. La foudre et la grêle qui les accompagnent parfois peuvent être dangereuses. On compte pendant cette période 20 à 25 jours de pluie par mois à Ambohibary ; les mois les plus arrosés sont ceux de décembre, janvier et février (voir figure 9 : courbe du régime pluviométrique, page 22).

— Calculée sur 10 ans, entre 1950 et 1960, la moyenne pluviométrique annuelle est à Ambohibary de 1.433 mm par an. Mais tout comme le chiffre des températures, cette moyenne n'a de signification que pour le sud de la cuvette. Le nord de celle-ci et naturellement les sommets et hauts-plateaux d'altitude subissent une pluviosité beaucoup plus élevée. Il n'est pas rare, lorsque l'extrémité nord de la plaine et son contour montagneux disparaissent sous de lourds nuages, de voir le soleil briller sur Ambohibary. Il s'agit du reste de phénomènes classiques sur les Hautes-Terres malgaches, où l'ensemble des bassins et dépressions constituent des « niveaux de subsidence » qui déterminent des minima pluviométriques relatifs. On peut évaluer à 2,5 m par an la hauteur de l'eau reçue par les hautes surfaces de l'Ankaratra (Ambaton-Dradama, Andranomangamanga etc.).

La pluviométrie se caractérise en outre par une certaine variabilité inter-annuelle. Si l'on s'en tient aux moyennes établies entre 1955 et 1960, on s'aperçoit que la pluviométrie a pu varier à Ambohibary, d'une année à l'autre, de 1,2 m à plus de 2 m, soit de 30 à 40 % de son volume total (1).

## LES PREMIERES ETAPES DU PEUPEMENT DE L'ANKARATRA

Dans cette plaine et ces montagnes balayées par les vents d'altitude et soumises aux contraintes d'un hivernage rigoureux, l'implantation des hommes n'a jamais été particulièrement facile. L'Ankaratra est resté durant de longues périodes une montagne pratiquement inhabitée.

En outre, les deux principaux royaumes des Hautes-Terres, celui des Mérina et celui des Betsiléon se constituèrent de part et d'autre de l'Ankaratra, l'un au nord et l'autre au sud, de telle sorte que cette région montagneuse apparut dès l'origine comme une espèce de « no man's land », une région frontière où personne ne cherchait à s'installer. La présence de bannis ou de hors-la-loi rendait peu sûres les voies de communication et contribuait à créer autour de la montagne un halo de mystère et de crainte. La tradition orale rapporte d'ailleurs que celui qui s'aventurait au-delà du Mont Ampamoizankova était considéré comme perdu.

A cette époque, la plaine d'Ambohibary n'était qu'un vaste marécage que les Anciens décrivaient comme le « pays de l'eau, des hautes herbes et des oiseaux ». Ce marécage favorisait la prolifération des moustiques, porteurs de germes de malaria ; la crainte des fièvres constituait un nouveau facteur répulsif.

Toutefois, au XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques familles d'origine betsiléon étaient établies sur la bordure sud de la cuvette, à l'emplacement des villages actuels de Sahabé et de Mahatsinjo. Sujets du petit royaume de Betafo, les habitants vivaient surtout de l'élevage du porc et des zébus ; la riziculture n'entraînait encore que pour une faible part dans leurs activités(2).

Les premiers mouvements de peuplement importants dans la plaine d'Ambohibary suivirent en fait l'expansion du royaume mérina vers le sud. Première étape vers l'affrontement puis la domination du royaume Betsiléon, Andrianopoinimérina conquiert le Vakinankaratra au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour assurer la sécurité de ses liaisons avec la plaine de Tananarive, il tenta de « pacifier » l'Ankaratra et créa un certain nombre de postes militaires, en particulier à Sambaina, au sud de la plaine d'Ambohibary. Cette politique fut reprise et amplifiée par son successeur Radama 1<sup>er</sup>. Au cours de la lutte contre les Sakalaves de nouveaux postes fortifiés ceinturèrent le massif montagneux. Toutes ces garnisons furent à l'origine d'importants mouvements de colonisation agricole.

(1) A Faratsiho, cuvette d'altitude plus élevée où les caractéristiques du climat montagneux sont plus marquées, les totaux pluviométriques annuels ont varié pendant cette même période de 1,8 m à 3,2 m.

(2) Il semble qu'à cette même époque, la cuvette de Faratsiho ait connu ses premiers villages de colonisation par des familles de caste noble venues du pays mérina.

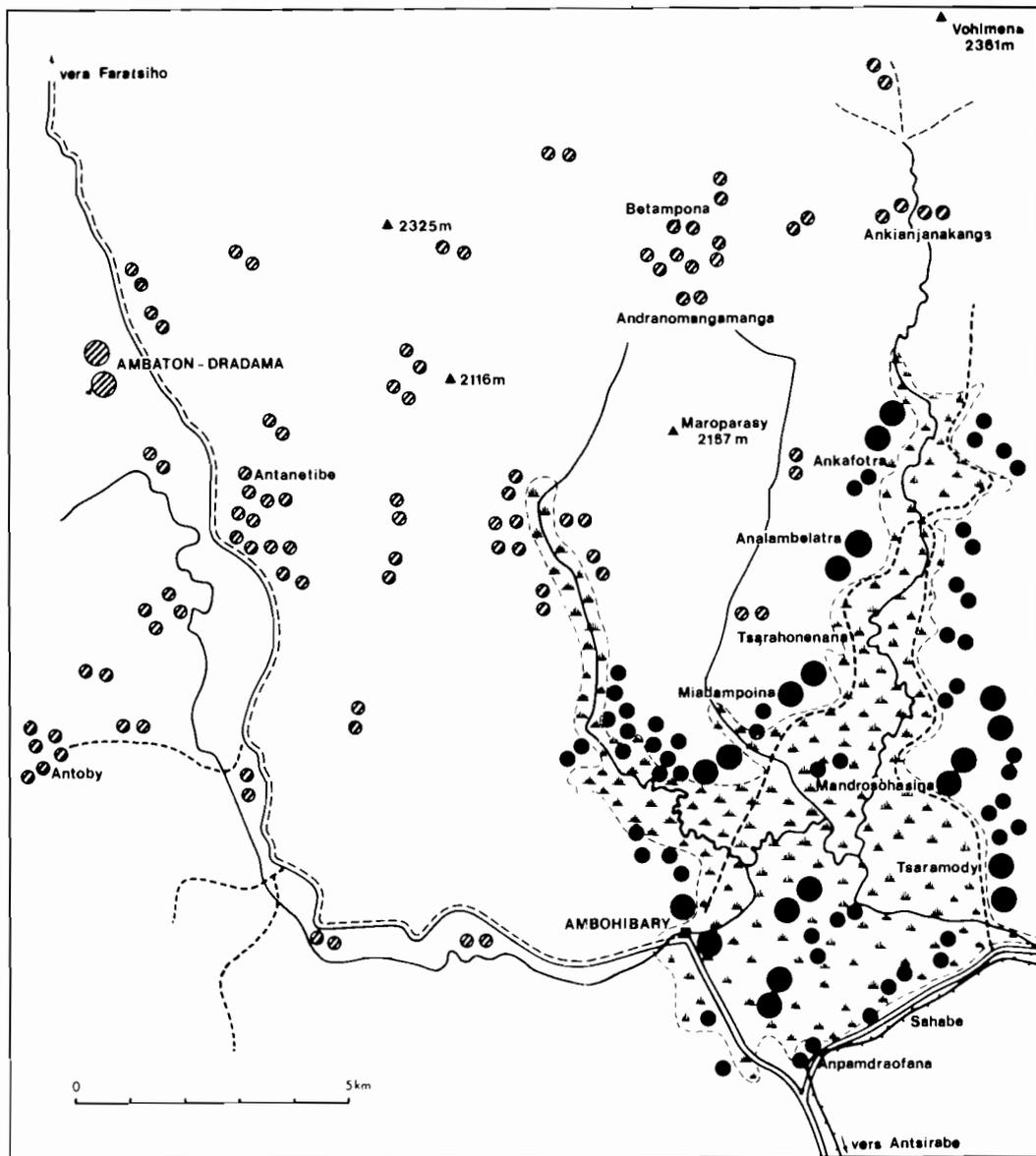
Aux soldats devenus laboureurs, ne tardèrent pas en effet à s'ajouter les familles de ceux-ci et de nombreux colons « libres ». La conquête, puis la pacification de l'Ankaratra par les grands rois de l'Imérina ont ainsi favorisé un vaste mouvement de colonisation rurale. Dès cette époque, le Mont Ampamoizankova avait cessé d'être la dernière limite du Pays hova. Dans la plaine d'Ambohibary, la plupart des colons d'origine mérina furent des Hova, c'est-à-dire des hommes libres, membres de la 2ème caste. Quelques familles nobles, membres de la caste andriana, s'établirent dans des villages séparés, en particulier à Tsaramody et Faravohitra (1). Les clivages entre castes de l'Imérina traditionnel semblent avoir été reproduits à peu près tels quels dans la région nouvellement colonisée. Par ailleurs des « andevo » (esclaves ou membres de la 1e caste) furent mis au travail pour le compte des familles les plus riches, notamment celles qui appartenaient à la caste andriana. Au début, les esclaves vinrent du nord avec leurs propriétaires, mais par la suite beaucoup furent achetés au marché de Betafo ; la plupart étaient des captifs de race sakalave ou betsiléo.

La colonisation de la plaine d'Ambohibary s'est ainsi poursuivie au long du XIXe siècle. En 1910 furent prises les premières mesures d'assainissement du marécage : des canaux de drainage creusés par le génie rural permirent un assèchement partiel des marais, tandis qu'une rectification du cours aval de la rivière réduisit l'ampleur de l'inondation annuelle.

En 1920, la plupart des villages actuels de la plaine d'Ambohibary existaient déjà. Le fort croît naturel des colons, auquel s'ajoutèrent pendant longtemps de nouveaux apports venus des plaines de l'Imérina, ne tardèrent pas à créer des conditions de surpopulation dans la plaine elle-même. Les mouvements migratoires tendirent alors peu à peu à se modifier ; la conquête de la plaine étant achevée, la colonisation s'éleva en altitude, s'étageant sur les hauts versants ou plateaux d'altitude, progressant de plus en plus haut et de plus en plus loin à l'intérieur de la montagne.

Notre étude suivra pour sa part un cheminement identique. Après une analyse portant sur le terroir d'un village riziculteur de la bordure nord-ouest de la plaine — Tsarahonenana — nous gravirons les versants montagneux et les hautes surfaces du pays sud de l'Ankaratra pour étudier les modes de colonisation et de mise en valeur adoptés par la paysannerie des « Hauts ». Dans cette perspective, l'ensemble de cette étude peut être considéré comme une introduction aux problèmes de la colonisation des zones hautes de la région centrale de Madagascar. De quelle façon ces colons venus d'Imérina ont-ils su s'adapter aux données naturelles d'un milieu montagnard au climat rude ? Dans quelle mesure ont-ils développé les possibilités nouvelles offertes par le milieu particulier d'une montagne sub-tropicale ?

(1) Communication orale de P. de COMMARMOND.



1 : cours d'eau. 2 : route goudronnée. 3 : route semi-carrossable. 4 : piste carrossable en saison sèche. 5 : ligne de chemin de fer. 6 : sommet important. 7 : limite topographique de la cuvette d'Ambohibary. 8 : rizières.

**I - Fronts pionniers de montagne :**

9 : hameau ou village de 50 à 200 hab. dont le terroir est montagnard (cultures sous pluie et élevage).

10 : groupe de villages représentant 1000 hab. dont le terroir est montagnard.

**II - Villages riziculteurs :**

11 : hameau ou village représentant 50 à 100 hab. dont le terroir est de rizières. 12 : groupe de villages représentant 1000 hab. dont le terroir est de rizières.

AMBOHIBARY : chef-lieu de canton. Antoby : village.

Figure 5

Répartition schématique de la population de la région d'Ambohibary :  
plaines et plateaux d'altitude.

(d'après la carte générale de la population de Madagascar établie par P. GOUROU en 1965)



# I. — LE TERROIR DE TSARAHONENANA

## IMAGES AGRAIRES ET ASPECTS FONCIERS

Commentaire et analyse de cartes

Dominant de quelques mètres l'étendue des rizières qui recouvre la plaine d'Ambohibary, le village de Tsarahonenana aligne ses groupes de maisons en briques rouges et aux murs de « fotaka » (1) blanchis, sur le bas d'une montagne en pente abrupte.

Ce paysage de vallée, dominé par le moutonnement des hautes-surfaces de l'Ankaratra, présente un cadre rigoureux dans lequel l'aménagement du terroir et l'occupation du sol sont étroitement dictés par les conditions du relief. Toutes les possibilités d'irrigation et d'inondation naturelle offertes par le cadre morphologique sont exploitées pour la culture du riz. Une vaste marquetterie de rizières recouvre les superficies inondables de la cuvette et se prolonge le long des vallées adjacentes par des rubans de pépinières irriguées. Par contre les champs de culture sous pluie apparaissent plus clairsemés. Ils s'ordonnent au bas des pentes ou bien grimpent en s'étirant de part et d'autre des hameaux d'habitation jusqu'aux zones denses de mimosas. Une deuxième zone de cultures pluviales apparaît sur les berges de l'Ilempona, au milieu de la cuvette.

Ce paysage rural nettement tranché en une « zone sèche » et une « zone inondable » affirme une cassure qui va réapparaître dans l'ensemble des cartes présentées.

### 1. — LE MILIEU NATUREL

Les figures 6, 7 et 8 présentent un certain nombre de données relatives aux types de sol et à la couverture végétale. Deux grandes unités morphologiques composent notre terroir.

#### A. LE CADRE MORPHOLOGIQUE

La partie ouest du terroir est constituée par un éperon montagneux, allongé dans la direction sud-ouest nord-est. L'altitude descend d'un point culminant de 1.820 m jusqu'à une altitude de 1.650 m. Si le sommet est relativement plan, puisqu'il sert à l'occasion de terrain de football, les versants sont en revanche brutaux, avec des pentes de 45 à 50 grades. Deux talwegs étroits flanquent sur la droite et sur la gauche l'éperon montagneux. Au pied de ce relief, s'étend une vaste dépression plate et marécageuse dans laquelle se développent les méandres d'un cours d'eau.

---

(1) Fotaka signifie « boue » en malgache.

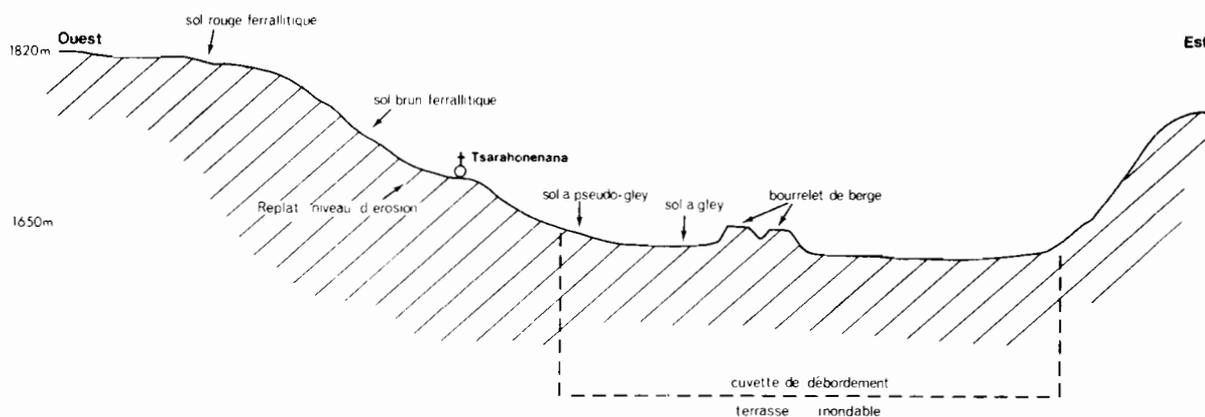


Figure 6

Schéma de la plaine d'Ambohibary au niveau du village de T Sarahonenana

— L'éperon montagneux représente l'extrémité d'une coulée de lave découpée par un système de vallées rayonnantes, en une planèze aux formes allongées. Le sommet et les versants supérieurs de la planèze sont constitués par les épanchements de basalte, qui forment la masse principale de l'Ankaratra. Ils recouvrent des éléments trachytiques plus anciens, datant du tertiaire, qui affleurent à la base des versants le long des talwegs latéraux.

— L'ensemble de la dépression marécageuse correspond à la cuvette d'inondation de l'Ilempona. Au débouché des montagnes, le cours d'eau, gros torrent issu du cœur de l'Ankaratra, change rapidement de régime. La pente de la cuvette étant pratiquement nulle, il s'assagit et forme de nombreux méandres au milieu de la plaine. La charge de la rivière devient alors assez vite supérieure à sa puissance ; le lit mineur s'individualise entre les rives surélevées d'un large bourrelet alluvial dominant d'un ou deux mètres le niveau de l'ancienne cuvette lacustre. Dans les bas-fonds marécageux, la nappe phréatique n'est jamais très éloignée de la surface : 30 à 50 cm de profondeur.

On observe également, à une dizaine de mètres au-dessus de la surface de la cuvette, une ligne de replat liée sans doute à une variation du niveau de base que représentait autrefois le lac d'Ambohibary et sur lequel est fixée la plus grande partie du village actuel.

Ces deux unités morphologiques donnent lieu à une gamme variée de types de sols.

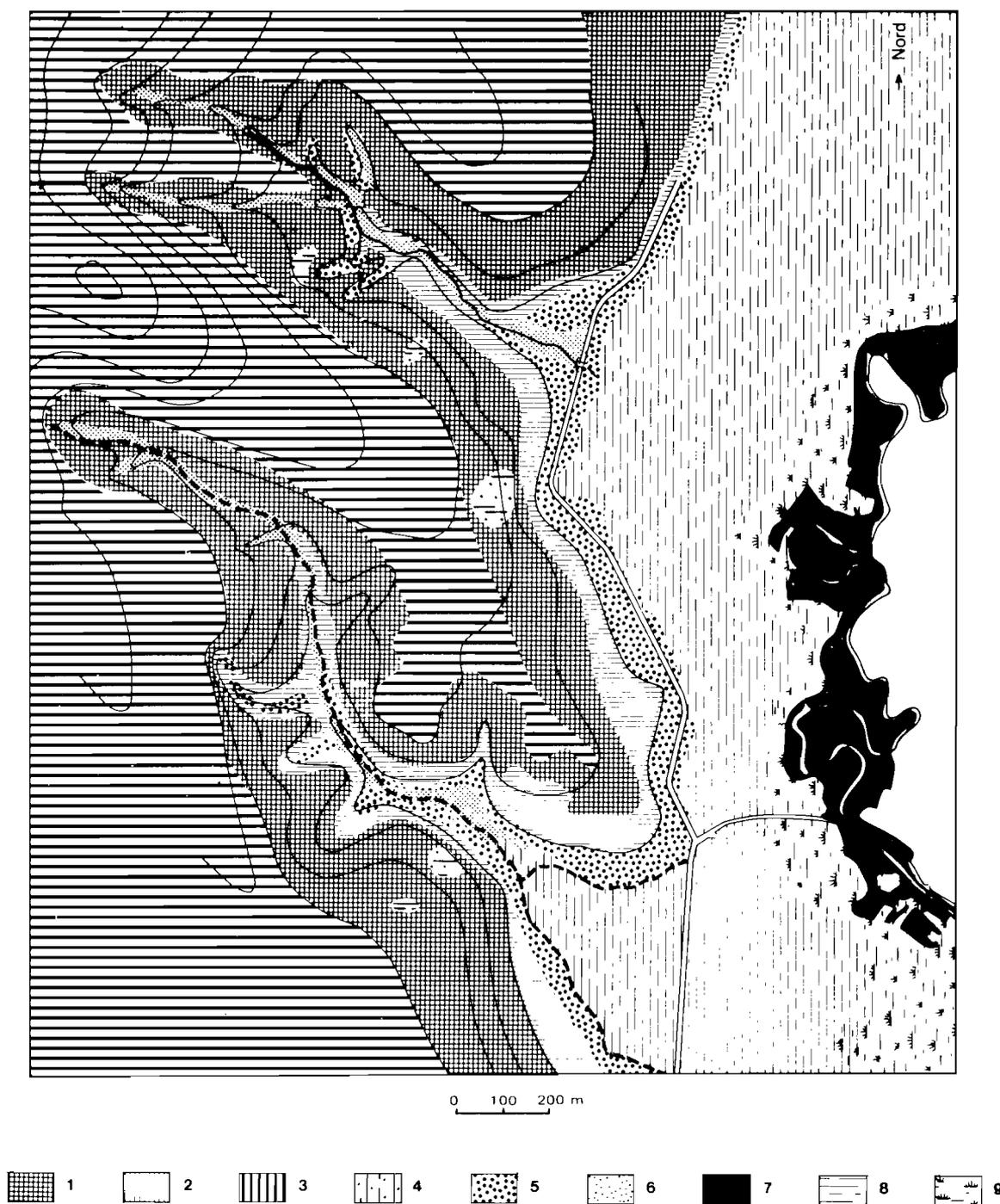
## B. LA REPARTITION DES TYPES DE SOLS (figures 6 et 7)

### I. LES SOLS VOLCANIQUES DE MONTAGNE

— La surface du sommet de la planèze peut être qualifiée de structurale puisqu'elle coïncide avec le dos d'une coulée basaltique. Elle est recouverte par un *sol rouge ferrallitique* assez dégradé, appelé « tany mena », ce qui signifie « terre rouge » (1).

Ces sols rouges ferrallitiques sont chimiquement pauvres et déficients en éléments échangeables : (teneur en  $\text{Ca}^{++}$  : 0,2 à 0,5 me. % ;  $\text{Mg}^{++}$  : 0,02 à 0,07 me. ;  $\text{K}^{+}$  : 0,02 à 0,07 me.). Le pH est compris entre 5,5 et 6,5 ; le complexe absorbant n'a qu'une faible capacité d'échange. Le pourcentage d'argile ne dépasse guère 36 % ; il est probable que ces sols contiennent des "pseudosables". Les argiles sont de type kaolinite ou gibbsite.

(1) F. BOURGEAT et le Laboratoire des Sols du Centre ORSTOM de Tananarive ont procédé aux analyses des principaux types de sol de notre terroir. Nous en donnons ici quelques résultats élémentaires. Se reporter pour plus amples détails au texte de F. BOURGEAT (op. cit.).



1 : sols bruns ferrallitiques de pente sur roche-mère basaltique (*tany mainty*). 2 : sols beige clair sur roche-mère trachytique (*tany ahoka*). 3 : sols rouges ferrallitiques sur roche-mère basaltique (*tany mena*). 4 : versants dénudés avec affleurements de la roche-mère (formes de ravinement). 5 : colluvions de bas de pente. 6 : alluvions de fond de vallée. 7 : alluvions du bourrelet hydromorphe. 8 : sols hydromorphes de cuvette moyennement engorgée (sols à pseudo-gley). 9 : sols hydromorphes de cuvette très engorgée (sols à gley).

Figure 7

La répartition des principaux types de sol

L'aptitude à la culture de ces sols est moyenne ; leur principale richesse tient dans les matières organiques de l'horizon de surface et dans d'assez bonnes propriétés physiques.

— Les versants de la montagne sont recouverts par un *sol brun ferrallitique* appelé par les paysans « tany mainty », c'est-à-dire « terre noire ».

Ce sol brun coïncide avec les affleurements de la même lave basaltique pliocène. Les propriétés chimiques restent comparables au type de sol précédent, mais les éléments échangeables apparaissent moins déficients ( $\text{Ca}^{++}$  : 0,8 me ;  $\text{Mg}^{++}$  : 0,2 à 0,9 me. ;  $\text{K}^+$  : 0,2 à 0,5 me.). D'autre part leurs propriétés physiques sont excellentes, et la stabilité structurale plus élevée. Enfin la matière organique est abondante ; elle atteint en surface une teneur de 3,6 % et se répartit régulièrement le long du profil.

Selon F. BOURGEAT ces sols correspondraient à une formation pédologique rajeunie ayant pris la place des sols rouges originels décapés par la violence de l'érosion et le recul des versants. Les "tany mainty" restent toutefois fragiles, d'autant plus qu'ils s'accrochent à des pentes raides, parfois supérieures à 45 grades. Dans la plupart des cas les cultures ne devraient être pratiquées qu'après un aménagement des versants en terrasses parallèles aux courbes de niveau.

— Une nouvelle formation beige clair, souvent blanchâtre appelée par les paysans « tany aboka » (terre jaunâtre) affleure souvent sur le bas des pentes. Il s'agit d'une paléo-sol correspondant aux affleurements de la première émission trachytique fossilisée sous le basalte pliocène, puis remise à jour par l'érosion sub-aérienne. Ce sol est principalement réparti le long des talwegs latéraux dont il jalonne en quelque sorte le creusement linéaire vers le nord-ouest.

— Le fond des deux talwegs qui flanquent la planèze est recouvert d'alluvions arrachés aux pentes voisines. Ces alluvions bien drainés donnent naissance à un sol très noir et très organique que les paysans appellent encore « tany mainty ». Les conditions de drainage empêchent probablement le développement d'un vertisol de type argile noire. Ces sols constituent pourtant les meilleures terres de culture de la partie non inondable du terroir.

## II. LES SOLS HYDROMORPHES DE LA CUVETTE

Des sols de berge et deux sous-groupes de sols hydromorphes se répartissent dans la cuvette d'inondation en fonction de leur plus ou moins grande durée d'engorgement.

— *Les sols de berge* : Les sols argilo-limoneux des rives, renouvelés chaque année par la crue sont incontestablement les plus fertiles du terroir. On peut cette fois-ci en raison de l'hydromorphie permanente les rattacher aux argiles noires tropicales de type vertisol avec développement probable d'argile montmorillonite.

Le pH supérieur à 5,5 est moyennement acide ; ces sols sont en effet riches en calcium et magnésium : (teneur en  $\text{Ca}^{++}$  : 10 à 15 me % ;  $\text{Mg}^{++}$  : 7 à 11 me % ;  $\text{K}^+$  : 0,15 à 0,50 me %). D'autre part la teneur en matière organique et azote est partout satisfaisante et régulièrement répartie dans le profil. Le rapport C/N, inférieur à 9, indique une bonne minéralisation.

— *Les sols à gley* : les sols sous rizières de la cuvette d'inondation entrent dans la catégorie des sols à gley. L'horizon de surface argileuse (36 à 40 %), gris noir et à structure grumeleuse, recouvre indifféremment un horizon gris bleuté perpétuellement imbibé d'eau et taché de traînées de rouille. Cet horizon, profond généralement de 40 à 60 cm, est l'horizon gley proprement dit. Il semble que plus en profondeur on trouve un nouvel horizon organique fossilisé.

Ces sols de cuvette sont nettement acides, le pH avoisine 5,5. Les éléments fertilisants, variables suivant les horizons, sont en général satisfaisant : (teneur en  $\text{Ca}^{++}$  : 2 à 8 me % ;  $\text{Mg}^{++}$  : 0,8 à 3 me ;  $\text{K}^+$  : 0,3 me).

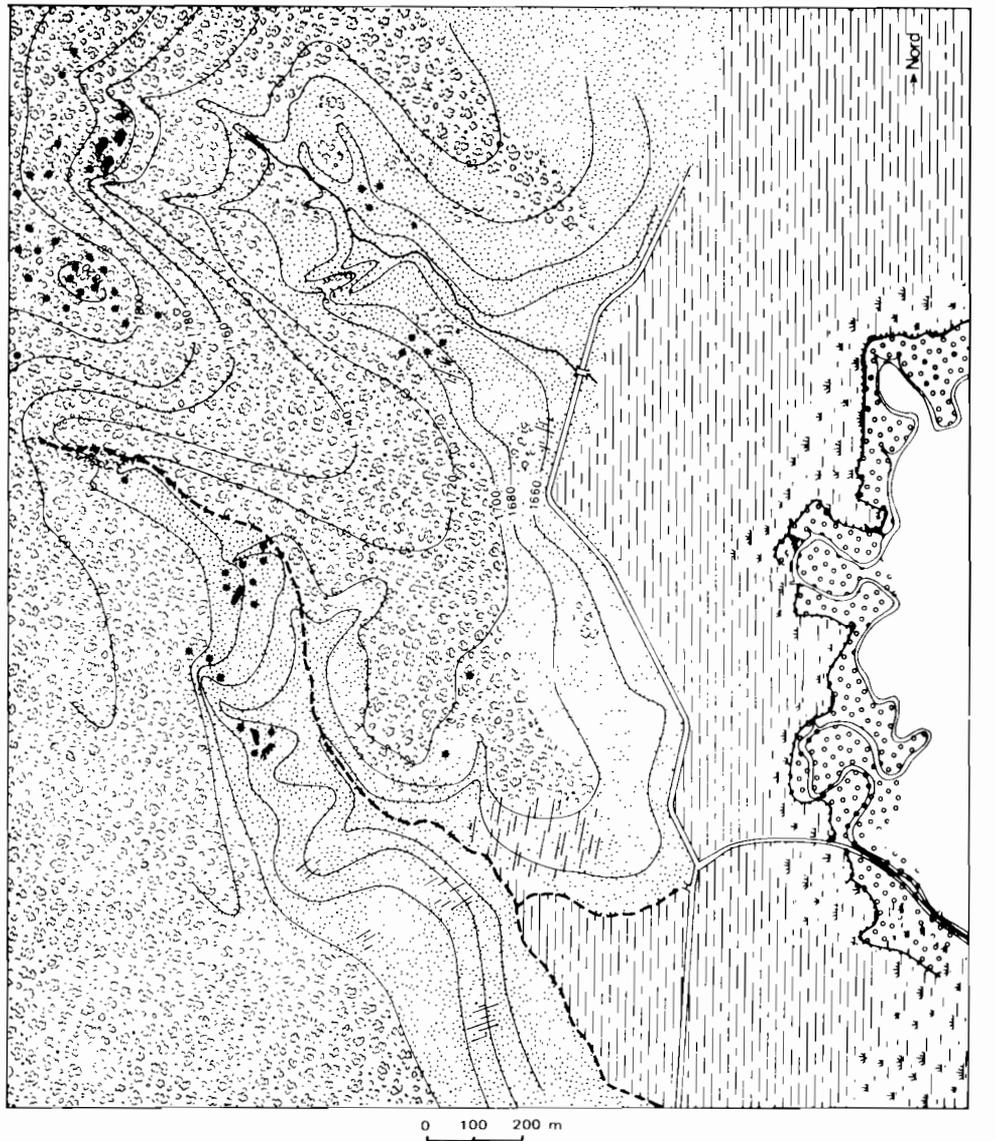
On peut les répartir suivant leur position topographique en deux sous-groupes. Les sols de la bordure légèrement surélevée de la cuvette, ne connaissent en effet qu'un engorgement périodique en saison chaude. Ce sont des sols à *pseudogley* où, si l'on préfère, des sols hydromorphes minéraux, souvent très argileux.

Par contre les sols de bas-fonds marécageux du centre de la cuvette sont de véritables *sols à gley*. Dans la classification française de 1962, ils se rattachent aux sols hydromorphes organiques (1).

(1) Voir DUCHAUFOUR : Précis de Pédologie, p. 305.

Ces sols plus foncés, à tendance spongieuse sont liés au battement d'une nappe phréatique peu profonde et connaissent un engorgement quasi-permanent. Ils sont nettement plus acides que le type précédent.

### C. LA COUVERTURE VEGETALE (figure 8)



1 : végétation subspontanée de *Mimosa* associée à une prairie à base d'*Aristida*. 2 : végétation buissonneuse à base d'*Helichrysum* associé à des *Cynodon dactylon* (chiendents), des *Pennisetum* et des *Digitaria*. 3 : versants dénudés (formes de ravinement). 4 : végétation sous rizière : herbacées aquatiques. 5 : végétation de marécage. 6 : prairie à base de *Cynodon dactylon* et *Eragrostis* sur bourrelet hydromorphe. 7 : affleurements rocheux de basaltes. 8 : bosquets d'*Eucalyptus*.

Figure 8

La couverture végétale

— Sur le sommet et les pentes de l'éperon montagneux s'étend une brousse arbustive formée principalement par des mimosas hauts de 1,5 à 2 mètres, associés à une prairie où dominent *Aristida* et *Eragrostis*.

La végétation primaire a totalement disparu. Les quelques bosquets d'eucalyptus que l'on rencontre sur l'arrière-fond de la plaine sont d'une essence importée. De même, les mimosas furent introduits au début du siècle pour alimenter en charbon de bois les locomotives du chemin de fer Antsirabé-Tananarive. Cette essence particulièrement prolifique a, depuis, colonisé la montagne toute entière (1).

Les mimosas croissent en général sur les sols dégradés. Ils recouvrent à Tsarahonenana plus de 80 ha de montagne, soit toute l'étendue des sols rouges du sommet, mais débordent également sur une partie des sols bruns de pente. Ils fleurissent aux mois de septembre et d'octobre, époque des premières pluies de saison chaude et parsèment alors de fleurs jaunes les étendues désertes des hautes pentes. Leur intérêt pédologique est discutable ; les racines consolident en effet les sols et limitent les effets de l'érosion causée par les eaux de ruissellement, mais ne semblent guère l'enrichir. En outre les paysans se plaignent de leur caractère envahissant et des difficultés qu'elles causent lors des travaux de défrichement.

— Sur les versants proches du village, les maquis de mimosa laissent place à une végétation buissonneuse formée surtout d'*Helichrysum* associée à une prairie constituée principalement de *Cynodon dactylon* (sorte de chiendent) et *Pennisetum pseudotricoides*. Plantes de jachère, l'*Helichrysum* que les paysans appellent « rambiazina » et les *Cynodon* témoignent de sols plus fertiles.

— Les zones dénudées, visibles sur les figures 7 et 8 sont le fait de l'érosion sur certaines pentes abruptes. Elles témoignent de la fragilité des sols de versants et des dangers que peut y provoquer une mise en culture sans souci de protection. Dans ces formes de ravinement, l'horizon de départ de la roche mère altérée affleure directement.

— Les sols « sous rizières » de la cuvette fixent en dernier lieu une végétation herbacée aquatique, tandis que le chiendent *Cynodon* et l'*Eragrostis* colonisent les jachères du bourrelet alluvial.

## D. LES CONTRAINTES CLIMATIQUES (figure 9)

Le micro-climat du nord de la plaine d'Ambohibary n'est pas sans subir l'influence de son encerclement montagneux. La saison chaude y est plus humide et plus orageuse que dans la partie sud de la cuvette. La moyenne pluviométrique annuelle doit s'établir autour de 2.000 mm. ; les orages se caractérisent par une grande violence. D'autre part la saison sèche apparaît comme un véritable « hiver » placé sous le double signe du vent et du froid.

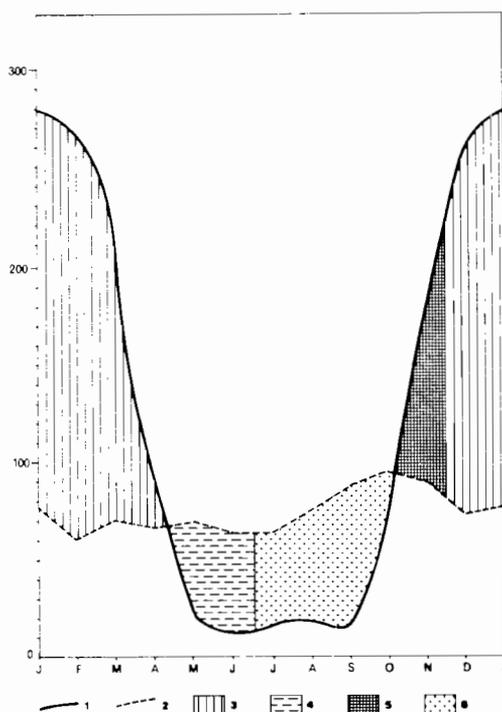
### I. LES CONTRAINTES DE LA SAISON CHAUDE

L'irrégularité du régime pluviométrique se répercute en premier lieu sur le régime hydrologique de l'Ilempona. La rivière draine en effet les eaux de ruissellement d'un bassin de réception fort étendu à l'intérieur de l'Ankaratra. Presque à sec en saison sèche, la rivière gonfle démesurément avec la saison des pluies. Chaque année, aux mois de janvier et de février, les eaux chargées d'alluvions et de matières organiques débordent du lit mineur et inondent la cuvette. Les eaux d'inondation stagnent ensuite dans les bas fonds de la cuvette longtemps après que la rivière a réintégré son lit habituel. C'est l'époque bénie des canards qui nagent dans les rizières transformées en marigots tandis que les femmes viennent en groupes pêcher à la nasse.

Par ailleurs la forme souvent orageuse des précipitations de saison chaude aggrave les effets de l'érosion sur les sols de pente. Les chutes de grêle sont particulièrement redoutées des paysans de la

(1) On observe également sur certaines pentes du terroir des plantations de pins relativement récentes (5 à 10 ans).

plaine d'Ambohibary. En 1965, plusieurs centaines d'hectares de rizière furent ainsi fauchés et détruits par une demi-heure de grêle, à peine quelques semaines avant le début de la moisson.



1 : courbe des pluies (moyenne établie sur 10 ans : 1433 mm). 2 : évapotranspiration potentielle : 878 mm ; évapotranspiration réelle : 704 mm. 3 : ruissellement et drainage : 729 mm. 4 : utilisation de la réserve en eau du sol. 6 : déficit en eau : 174 mm.

Figure 9

Pluie et évapotranspiration en mm dans la cuvette d'Ambohibary

(d'après F. BOURGEAT et J. RIQUIER)

L'incertitude de la date et de l'ampleur de l'inondation, les dangers de l'orage, des chutes de grêle sur les récoltes, apparaissent comme autant de dangers liés à la saison chaude. La saison fraîche, dans un autre ordre, n'est pas plus clémente.

## II. LES CONTRAINTES DE LA SAISON FRAICHE

— Les températures sont plus basses dans le nord de la plaine que ne le révèle le poste d'Ambohibary. Un vent glacial et sec venu de l'Est souffle en permanence durant tout l'hivernage.

Ces conditions rigoureuses interrompent le cycle végétatif. En outre, un retour tardif des gelées nocturnes reste à craindre jusqu'au milieu du mois de septembre.

La longueur de la saison sèche entraîne par ailleurs un important déficit d'eau du 15 juin au 1er octobre. Pendant cette période, toute culture sans irrigation est pratiquement impossible ; l'irrigation est donc obligatoire lors des semis et même des repiquages. Seules les cultures situées sur le bourrelet alluvial sont possibles toute l'année ; l'alimentation en eau peut en effet se développer par remontée capillaire à partir de la nappe phréatique peu profonde (1).

J. RIQUIER (2), pédologue de l'ORSTOM, a pu d'ailleurs, en utilisant la formule de Thornwaite, évaluer le bilan hydrique des sols au cours de l'année (voir figure 9). Pour la région

(1) Dans un matériel argileux la remontée peut se produire jusqu'à 1 m ou 1,5 m au-dessus du niveau de la nappe.

(2) Cité par F. BOURGEAT : «Le sol aux environs de certains villages des Hauts-Plateaux malgaches.» 1966

d'Ambohibary, le déficit en eau, de la fin de la réserve de la saison des pluies à sa reconstitution à la saison suivante, s'élève entre juin et octobre à 174 mm.

En somme, le bilan pédologique de notre terroir apparaît relativement positif. La jeunesse relative des sols volcaniques et leurs propriétés physiques correctes sont des conditions favorables. Toutefois ces formations s'avèrent fragiles, en particulier les sols ferrallitiques rouges ou bruns. Le climat tropical de montagne impose d'autre part un certain nombre de contraintes et de limites au système agricole.

## 2. — LE PAYSAGE RURAL (carte bt. 1)

Sur les quelques 250 ha que compte le terroir de Tsarahonenana, l'ensemble des superficies aménagées pour la culture recouvre 111 ha, dont 61 en rizières et pépinières et 50 en champs de cultures sèches. Si l'aménagement des sites favorables à la riziculture irriguée — plaine d'inondation et vallées adjacentes — est complet et minutieux, celui de la zone montagneuse — domaine des cultures sous pluie — est beaucoup plus extensif et fragmentaire.

### A. UN PAYSAGE DE RIZIERES

— *Les rizières* couvrent 58,6 ha, c'est-à-dire pratiquement toute la superficie du terroir de plaine. Légèrement dénivelées les unes par rapport aux autres, elles descendent en mosaïque complexe vers les bas-fonds marécageux qui bordent le bourrelet alluvial. Seuls quelques terre-pleins, reliquats d'anciennes élévations naturelles (1) ont été délaissés, de même qu'un certain nombre de bas-fonds trop marécageux. Les superficies ainsi laissées à l'écart du damier rizicole sont infimes — moins d'1 ha au total.

La superficie moyenne des rizières se situe autour de 13 ares, mais ce chiffre recouvre des différences sensibles. Sur les quelques 449 parcelles que compte le terroir rizicole, certains apparaissent fort vastes — 5.000 m<sup>2</sup> — mais la plupart ont une superficie beaucoup plus réduite. Les plus petites se situent sur les parties les plus hautes et les plus facilement irrigables de la cuvette. Plus de la moitié des rizières ont en fait une superficie inférieure ou égale à 1.000 m<sup>2</sup>.

Pour la plupart, les rizières sont orientées est-ouest, c'est-à-dire tracées dans le sens de la pente et allongée de la périphérie de la cuvette vers son centre.

— *Les pépinières* irriguées se répartissent rarement à l'intérieur du damier rizicole. Elles s'échelonnent de préférence en gradins sur le fond encaissé des deux vallées adjacentes ou bien se distribuent sur la bordure de la cuvette, c'est-à-dire partout où l'irrigation est la plus aisée.

Les parcelles de pépinières irriguées au nombre de 326 recouvrent une superficie de 2,75 ha ; leur surface moyenne est de 8,4 m<sup>2</sup>. Cette superficie souligne un certain déséquilibre par rapport à celle des rizières. En règle générale, un are de pépinières doit permettre le repiquage de dix ares de rizières. Or à Tsarahonenana, le rapport est de un à vingt et un ; le déficit dépasse donc 50 %. Pour le compenser, les paysans font des semis sur « pépinières sèches » dans les champs qui dominent la cuvette rizicole.

— *Les principales mailles du système d'irrigation* sont visibles sur la carte du paysage rural. On peut discerner deux grands canaux d'amenée qui conduisent l'eau de la montagne vers le terroir et un ensemble de canaux secondaires qui distribuent cette eau aux rizières.

Les deux canaux d'amenée sont longs de plusieurs kilomètres. Le premier, dit « canal du fokon'olona » est ancien et de faible gabarit ; il provient du détournement des eaux d'un torrent montagnard à l'ouest du terroir. Le second canal vient du nord. Il fut construit en 1954 par les services du Génie Rural et les paysans l'appellent « canal du fanzakhana » (2). C'est un canal long

(1) Certaines de ces buttes parsemées au milieu des rizières auraient en fait une signification rituelle.

(2) Fanzakhana désigne en malgache l'administration au sens large.

d'une dizaine de kilomètres qui contribue à l'irrigation de l'ensemble des rizières du nord-ouest de la cuvette. Son gabarit est moyen, environ un mètre de large pour 50 centimètres de profondeur. Il est sujet à l'envasement et manque sur certaines parties de son cours d'un entretien régulier.

Ces deux canaux inter-villageois doivent répondre au moment du repiquage et des semis à de forts besoins en eau. Les canaux secondaires qui distribuent l'eau aux rizières sont discontinus ; seuls deux d'entre eux traversent la cuvette dans toute sa largeur. De nombreuses rizières restent à l'écart du système, et sont irriguées par gravité à partir des rizières supérieures, ou simplement par eau de pluie.

## B. LES CHAMPS DE CULTURES SOUS PLUIE

Les champs de cultures sous pluie sont répartis sur les berges du bourrelet alluvial au centre de la plaine, et de façon plus éparse sur les flancs et le sommet de la montagne. Ils recouvrent au total, en incluant les champs laissés en jachère, près de 50 hectares, dont 13 sont répartis sur les berges et 37 sur la partie montagneuse du terroir. On distingue plusieurs types de champs :

- a) les champs de berge situés sur le bourrelet alluvial,
- b) les champs cultivés au bas de la montagne et le long des deux vallées latérales,
- c) les champs serrés autour des cases et hameaux d'habitation : à la périphérie du village, ils viennent se mêler aux jardins potagers et aux rangées d'arbres fruitiers,
- d) les champs cultivés qui se fractionnent et disparaissent progressivement sur le versant de la montagne. Ils se réduisent alors à quelques clairières de défrichement éparées au milieu des mimosas.

Les deux vallées latérales qui forment au nord et au sud la limite du terroir apparaissent comme des axes de mise en valeur. Les clairières de culture sont en effet plus nombreuses sur les pentes brutales qui dominent le talweg encaissé des deux petites vallées périphériques (voir carte h.t. 1).

On peut donc distinguer, à côté des champs de berge, trois grands types de répartition des cultures sous pluie sur le versant montagneux : en ceinture de culture au bas des pentes, en tache autour du village, en clairières de défrichement relativement dispersées.

Le relief et les diverses nuances du milieu pédologique jouent leur rôle dans la localisation des types de champs, mais ne sont pas déterminants. Les couronnes et clairières de cultures sèches se distribuent en effet en fonction d'autres critères, notamment la proximité immédiate des hameaux et des zones d'habitat, ou le voisinage des rizières de cuvette et des pépinières de vallée.

En outre, la forme et la dimension des champs comme les systèmes d'aménagement de la pente varient suivant leur position dans le terroir. Les plus grandes parcelles de cultures sèches se situent en effet sur les berges de la rivière. Les champs y présentent, à l'image des rizières, des contours géométriques précis. Ils ont souvent une superficie équivalente ou supérieure à 10 ares. Par contre, au bas des pentes ou à proximité du village, les parcelles sont plus réduites et morcelées ; leur superficie moyenne varie entre 4 à 5 ares. Plus en arrière dans la montagne, les champs deviennent des clairières plus étendues aux contours vagues et irréguliers.

Les cultures sous pluie sont pratiquées sans grand souci d'aménagement de la pente ou de protection du sol. On peut toutefois déceler, principalement à proximité des hameaux d'habitation quelques formes d'aménagement sommaires. Les parcelles allongées dans le sens de la pente sont souvent aménagées en « rideaux » de culture ; leur rebord inférieur forme un bourrelet surélevé afin de limiter l'érosion. De même, des rigoles d'évacuation des eaux de ruissellement sont parfois creusées de part et d'autre des champs de pente. En quelques endroits proches du village, certains champs complantés d'arbres fruitiers sont aménagés en banquettes étagées parallèlement aux courbes de niveau. Mais ces formes d'aménagement restent limitées et rudimentaires ; les cultures en terrasse sont ici pratiquement inconnues.

A l'exception des domaines de cultures qui entourent directement les hameaux d'habitation, l'occupation du sol n'obéit donc à aucun schéma précis d'organisation. Il est difficile dans ce cas de parler de couronnes ou d'auroles de cultures ; les champs se distribuent de part et d'autre des

hameaux d'habitation suivant les possibilités offertes par un relief souvent abrupt, puis vont en s'éclaircissant vers l'arrière-fond montagneux, domaine des mimosas et des rambiazina.

### C. LES TYPES DE CULTURES SOUS PLUIE

L'agriculture pluviale admet une relative diversité de plantes cultivées. On observe en premier lieu trois plantes dont le cycle végétatif court peut s'effectuer en quatre mois : le maïs, le haricot et la pomme de terre. En deuxième lieu, on remarque trois plantes au cycle végétatif long se déroulant sur une année complète ou plus : le manioc, la patate douce et la saonjo (variété malgache du taro).

Ces six plantes recouvrent à elles seules 94 % des superficies cultivées. La plupart sont associées les unes aux autres dans les mêmes champs : les maïs-haricots-pommes de terre, et les maïs-taros forment les associations dominantes. Le reste des superficies cultivées est occupé par les arbres fruitiers (pommiers, pêchers, etc...) et les minuscules jardins potagers où poussent les légumes (poireaux, choux-fleurs, tomates, etc...) et des brèdes.

La distribution des types de culture sur l'ensemble du terroir cultivé est la suivante :

Types de culture	Superficie	Pourcentage sur l'ensemble des zones cultivées
– Plantes à cycle végétatif bref (maïs, haricots, pommes de terre)	26,7 ha	55,2 %
– Plantes à cycle végétatif long (manioc, patates douces, taros)	7,1 ha	14,2 %
– Vergers et potagers	2,7 ha	3 %
– Jachère	14,2 ha	27,6 %

Les plantes à cycle végétatif bref occupent les meilleures terres de culture : 93 % des superficies cultivées sur les berges de la rivière et les alluvions de fond de talweg, mais on les retrouve également dans les clairières de défrichement de la montagne où elles occupent 76 % des superficies cultivées.

En revanche les plantes à cycle végétatif long sont plus nombreuses dans les ceintures de culture de bas de pente ou les champs proches des hameaux d'habitation où elles occupent 50,3 % du sol cultivé.

Contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de terroirs africains, les plantes à cycle bref sont donc rejetées sur les marges du terroir, tandis que les plantes à cycle long se retrouvent de préférence sur les domaines de culture qui entourent les zones d'habitat.

L'analyse du rapport des jachères aux surfaces cultivées révèle également un certain nombre de différences dans l'organisation du terroir. Les champs laissés en jachère, aux limites apparentes et qui correspondent à un temps de repos à l'intérieur du cycle cultural se répartissent de façon inégale sur le terroir. Alors qu'ils ne représentent que 11 % des sols mis en culture sur le bourrelet de berge ou sur les alluvions de vallée, ils voient leur proportion s'élever autour de 24 % dans les ceintures de culture de bas de pente ou proches du village, et bientôt dépasser 40 % sur les clairières de défrichement.

D'est en ouest, les champs laissés sous jachère deviennent de plus en plus nombreux. La culture est donc de moins en moins intense au fur et à mesure que l'on s'éloigne du village et des rizières.

### 3. — LE VILLAGE

#### A. UN HABITAT SEMI-DISPERSE

Le village de Tsarahonenana compte 280 habitants et se présente comme un agrégat de hameaux et d'écarts en ordre lâche, alignés du sud vers le nord sur diverses lignes de replat, à quelques mètres au-dessus des rizières.

Ces hameaux ne sont jamais très importants : ils comptent généralement entre 10 et 20 maisons et se fractionnent eux-mêmes en petits noyaux à base étroitement familiale. Du sud au nord, Tsarahonenana compte trois hameaux principaux entre lesquels ont été construits quelques écarts et cases isolées.

Le hameau principal, au sud, compte 130 habitants pour la plupart apparentés et descendants de trois ancêtres fondateurs : Rainikotokely, Rangahamasina et Rainisabotsy. Un peu moins important, le hameau central s'étire du haut vers le bas de la planèze, de part et d'autre de l'église et de l'école de la mission catholique : il abrite un peu plus de 80 habitants, en général descendants de Rainiketamanga, qui fut le premier ancêtre à s'établir sur la montagne de Tsarahonenana.

Plus au nord, le dernier hameau compte une dizaine de maisons et 60 habitants, eux-mêmes réunis par leur filiation commune à l'un des ancêtres fondateurs du village : Rainijohiry.

Chacun des trois grands hameaux qui composent Tsarahonenana apparaît comme une unité familiale au sens large, se réclamant d'un ou de plusieurs ancêtres fondateurs. Pourtant les liens de parenté qui sont à la base des hameaux n'entraînent pas davantage une cohésion ou une stabilité de l'habitat. Bien au contraire, les hameaux apparaissent dissociés et comme éclatés. Chaque case ou groupe de cases tend à former une petite unité autonome, isolée des autres, tandis que des écarts essaient à la périphérie.

Cette semi-dispersion de l'habitat dans le cadre de hameaux aux mailles lâches s'accompagne d'une grande diversité des types et modes de construction des maisons.

#### B. LES TYPES D'HABITATIONS

Les maisons traditionnelles de la région sont construites en *fotaka*, c'est-à-dire à partir de blocs de terre mêlée d'eau et de bouses de vaches qu'on a laissés durcir au soleil. Dans les cas les plus simples, la charpente est inexistante. Le toit est constitué par deux claies de branchages entrecroisées sur lesquelles repose directement un revêtement épais d'herbes sèches ou de paille de riz.

La construction est donc simple et peu coûteuse. Elle repose sur l'alliance de la boue et de l'herbe et n'implique pas de connaissances particulières. Ces « cases » rustiques, aux murs crépis de blanc, groupent plus des 3/4 des habitations du village — soit 35 maisons sur 46.

Elles tendent pourtant de plus en plus à admettre de nouveaux procédés de construction. En fait, sur 35 cases de type traditionnel, 24 sont de type « amélioré » : des briques de terre rouge, étayées parfois de poteaux en ciment renforcent les blocs de *fotaka*. La case devient aussi plus haute, surélevée par un étage ; les pièces sont plus larges et aérées, soutenues par une charpente. Bien souvent cuisine et porcherie, séparées du bâtiment central, forment une case annexe à laquelle on accède directement par une passerelle.

La plupart des cases du village apparaissent donc comme un mélange entre divers types de construction : les uns traditionnels, les autres modernes. Un dernier groupe de cases — 11 au total — se différencie nettement des précédentes.

Il s'agit cette fois de véritables « maisons » entièrement construites en briques, soutenues par une armature de ciment, et où la toiture en tôle ondulée remplace définitivement le revêtement de chaume. Les paysans les appellent cases « vaovao », ce qui signifie « nouvelles ». Hautes et spacieuses, fréquemment ornées de motifs décoratifs, elles n'ont plus qu'un lointain rapport avec les cases habituelles en *fotaka*.

L'orientation des maisons est généralement est-ouest, tandis que les ouvertures, portes et fenêtres, regardent vers le nord. La cuisine est toujours située à l'ouest, les chambres à coucher à l'est. Chaque case est construite devant un terre-plein dénudé qui sert au battage du riz lors de la

récolte, et autour duquel s'élèvent de petites étables à porcs construites de branchages entrecroisés, tandis que des puits en pierre s'échelonnent à même la pente.

Un peu plus loin et déjà à l'ombre des arbres fruitiers qui bordent les hameaux, on trouve les parcs à bœufs : simples enclos de branches dans lesquels les bêtes sont enfermées la nuit, et parfois le trou circulaire d'une fosse à bœuf.

Tsarahonenana ne connaît donc pas de centre réel. L'unité d'habitat est le hameau, et à l'intérieur du hameau le groupe de cases auquel appartient chaque ménage. Il s'agit donc d'un habitat dissocié et semi-dispersé, fractionné en groupes de maisons alignés à proximité de la piste d'Ambohibary.

## C. LES PISTES ET SENTIERS DE CIRCULATION

Tsarahonenana s'articule à la jonction de deux axes de circulation : l'un, issu de la montagne, débouche sur la vallée, l'autre suit la vallée et rejoint Ambohibary.

La cuvette d'Ambohibary est en effet flanquée sur chacun des versants de deux grandes pistes plus ou moins carrossables en saison sèche, qui relient le nord de la cuvette à la grande route de Tananarive. Ces deux grandes pistes ont été créées par l'administration aux alentours de 1940. Elles ont repris et aménagé le tracé d'anciens sentiers qui longeaient le bord de la cuvette. Malgré le travail des équipes de cantonniers, aucune voiture ne peut passer dans le courant de la saison chaude. Les pistes sont à cette époque complètement « engluées » par l'eau de pluie et le marécage sous-jacent. En outre, le trafic continu de charrettes lourdement chargées de riz ou de pommes de terre y creuse de larges excavations que la moindre averse transforme en bourbiers.

La piste de la bordure occidentale de la plaine passe juste en contrebas du village de Tsarahonenana. Elle rejoint directement Ambohibary puis, goudronnée sur les trois derniers kilomètres, la route de Tananarive. Du village, une piste de montagne conduit vers l'intérieur de l'Ankaratra, et vers le haut-plateau d'Andranomangamanga.

Le chemin d'Ambohibary et les pistes de montagne qui y aboutissent drainent continuellement une circulation très dense de gens, d'animaux ou de charrettes. Cette circulation incessante est à la mesure du rôle joué par Ambohibary, véritable capitale régionale de l'ensemble de la cuvette mais aussi de l'arrière pays montagneux.

## 4. — LES ASPECTS FONCIERS

### A. LE TERROIR D'APPROPRIATION (1) DE TSARAHONENANA (carte h.t. 2)

La carte 2 révèle les limites du terroir et le lieu de résidence de chacun des paysans qui cultivent sur Tsarahonenana.

#### I. UN TERROIR BIEN DELIMITE ?

D'une façon grossière, le terroir coïncide avec le contour de la planèze. Les deux talwegs latéraux constituent au nord et au sud ses limites naturelles ; elles se prolongent ensuite en suivant une ligne plus ou moins parallèle dans la plaine d'inondation jusqu'aux rives de l'Ilempona. Nettes dans le tracé d'ensemble, ces limites le sont moins dans le détail. Par endroits, champs et rizières des villages voisins s'enchevêtrent les uns aux autres dans une mosaïque complexe sans qu'on puisse dire exactement où commence ni où se termine le terroir. Ces franges indécises sont toutefois peu étendues.

(1) Par « terroir d'appropriation », et suivant en cela M. Jean GALLAIS, nous entendons l'ensemble du territoire, aménagé ou non pour la culture, qui relève de la communauté villageoise de Tsarahonenana.

Le terroir de Tsarahonenana constitue à l'intérieur de son cadre naturel un ensemble cohérent allongé du haut de l'éperon montagneux jusqu'au milieu de la cuvette d'inondation. Ce dispositif est commun à la plupart des terroirs de bordure de la plaine d'Ambohibary.

## II. CHAMPS DES VILLAGEOIS ET CHAMPS « ETRANGERS »

Les terres cultivées et possédées par les paysans qui habitent en permanence à Tsarahonenana représentent 60 % des superficies cultivées du terroir. Mais la distribution foncière est différente suivant que l'on observe la partie inondable ou la partie non inondable du terroir : si près de 50 % de rizières sont cultivées par des « étrangers » au village, cette proportion tombe à 30 % dans les champs de culture sous pluie.

C'est à l'intérieur des rizières de la cuvette que le nombre des propriétaires « étrangers » au village est le plus important. Le lieu de résidence de ces propriétaires, indiqué dans les légendes de la carte 2, révèle que la moitié de ceux-ci sont des « montagnards » fixés sur les hautes surfaces de l'Ankaratra, la plupart à Andranomangamanga. Ces « montagnards » possèdent 15,7 ha de rizières sur Tsarahonenana, soit près de 25 % de l'ensemble rizicole. Leurs parcelles se mêlent indifféremment aux rizières mises en culture par les autres villageois sans qu'on puisse déceler un ordre de répartition particulier entre les uns et les autres.

Les autres propriétaires « étrangers » sont des cultivateurs résidant dans des villages voisins de la plaine d'Ambohibary. Ainsi près de 11 ha de rizières (17,5 % du total) appartiennent aux habitants des deux villages les plus proches : Analambelatra ou Miadampoina. Il s'agit surtout de rizières situées sur les limites de terroir, dans les « franges indécises » où les terroirs ont tendance à s'enchevêtrer les uns aux autres. Quelques rizières représentant 4,6 ha (7,5 % du total rizicole), relèvent de paysans habitant des villages un peu plus éloignés, mais sans que cette distance excède 10 ou 15 km.

D'une façon générale les rizières appartenant à des propriétaires « étrangers » vivant loin de Tsarahonenana, par exemple à Tananarive ou dans le Moyen Ouest, ne représentent qu'une infime proportion, moins d'un hectare au total. Les « étrangers » qui cultivent à Tsarahonenana se distribuent dans un cercle relativement proche du village.

En dernier lieu la carte 2 révèle qu'un certain nombre de rizières sont mises en culture par des paysans bénéficiant d'un habitat dédoublé. Ces derniers associent à leur résidence de Tsarahonenana un second lieu de résidence situé en montagne, dans les hautes régions de l'Ankaratra.

L'espace rizicole est donc loin de former une unité parfaitement homogène ; il est en partie approprié par les habitants des fronts pionniers de la montagne.

La dissociation entre lieu de résidence et zones de culture est moins répandue en ce qui concerne la mise en valeur des « terres sèches », puisque près de 70 % des champs, soit 32,2 ha, relèvent en effet directement des paysans de Tsarahonenana.

## B. MODES DE TENURE ET REGIMES FONCIERS

La figure 10 donne une image des différents modes de contrôle foncier. Bien qu'il n'existe pas de cadastre à Tsarahonenana, l'ensemble des rizières et la plus grande partie des champs secs font l'objet d'une appropriation individuelle.

### I. L'APPROPRIATION INDIVIDUELLE DES RIZIERES

Le morcellement extrême de l'espace rizicole et sa division en carreaux d'inégale superficie indique bien que cette situation résulte d'une succession de partages minutieux, remis en cause à chaque génération.

Chaque parcelle de rizière fait en effet l'objet d'un droit de propriété permanent et sans réserve. Son propriétaire peut la transmettre en héritage à ses descendants, la revendre ou la confier en métayage. Nulle limite à son droit, il peut aussi très bien l'abandonner à la jachère.

Cette appropriation pleine et entière n'est pas pour autant une notion simple ; le régime juridique des terres de rizières repose en fait sur une contradiction.

Ce qui détermine l'attitude du paysan face à ses rizières est moins un droit de propriété que le sentiment qu'il a de celui-ci. Or ce sentiment est ambigu. Il tient à la fois des conceptions traditionnelles de l'univers malgache, mais aussi d'une attitude nouvelle, introduite de l'extérieur par le monde marchand, pour qui la rizière est d'abord un moyen de production, sinon une spéculation.

Nulle trace de cette notion de profit dans le monde traditionnel où la rizière compte plus que la récolte qu'elle donne chaque année. La rizière exprime un rapport profond avec les ancêtres qui l'ont creusée et travaillée, puis perpétuée à travers les générations jusqu'à nos jours. C'est infiniment plus qu'un moyen de production mais l'image même d'un lien mystique au bout duquel se situent les vivants. On ne peut rompre ce liens sans danger, ni se délier trop vite d'une tradition.

Monde monétaire et monde traditionnel ont chacun leur conception du droit de propriété. Or, on peut être sensible aux nouveautés de l'une sans vouloir quitter les certitudes de l'autre. En fait, il n'y a pas à notre connaissance un code foncier précis et clairement formulé sur chacune des parcelles, mais seulement un « état d'appropriation » reconnu de tous et dont la définition se cherche entre deux univers, spirituel et juridique, fondamentalement étrangers l'un à l'autre. Ce sentiment de la propriété individuelle est particulièrement marqué au niveau des rizières. Chaque parcelle représente l'élément précis d'une exploitation autonome et individuelle ; la propriété est ici l'objet d'une attention jalouse.



Figure 10  
Régimes et droits fonciers

Néanmoins on peut distinguer à côté des rizières cultivées de plein droit, des rizières « prêtées » ou « concédées ». Celles-ci recouvrent presque la moitié du terroir rizicole ; elles procèdent d'un arrangement intra-familial, d'une « dotation », c'est-à-dire de la redistribution progressive d'une partie des rizières paternelles au fur et à mesure du mariage de chacun des enfants. Nous étudierons plus loin les différentes règles et modalités du processus d'héritage. Il importe seulement, à ce stade de l'analyse, de remarquer la traduction dans l'espace de cette coutume, tout en soulignant qu'elle n'en exprime que très imparfaitement la subtilité.

Ce schéma général admet en outre quelques exceptions. Certaines rizières sont en effet restées indivises : par exemple, deux frères se sont entendus pour travailler de concert mais cette pratique est rare, ou encore une théorie d'oncles et de cousins n'ayant pu se mettre d'accord sur les modalités du partage, mettent de guerre lasse leurs rizières en culture, soit ensemble, soit à tour de rôle.

Enfin quelques parcelles sont mises en métayage. Peu nombreuses, elles représentent au total une superficie inférieure à 2 ha. Le métayage est le seul cas de faire valoir indirect sur le terroir, et il est d'ailleurs fort récent (1). Le contrat de métayage implique que le tiers de la récolte revienne au propriétaire. A Tsarahonenana du moins, il ne s'exerce que dans un cadre familial ; c'est d'ailleurs beaucoup plus un arrangement entre une personne qui a quitté le village et les membres de sa famille, qu'une spéculation liée à un intérêt économique.

Le code de la propriété sur le terroir rizicole s'avère donc en définitive souple. Il évolue constamment entre les exigences de la tradition familiale, voire patriarcale, et les tendances nouvelles nées de l'individualisme. Le sentiment de propriété est pourtant vif ; bien qu'elles ne soient pas encore inscrites sur un cadastre, les terres de rizières sont immatriculées « en esprit ».

Dans cet ordre d'idée, les rubans de cultures sèches qui bordent ou dominent légèrement l'espace rizicole connaissent le même processus d'appropriation que celui des rizières. La situation est différente lorsque l'on s'éloigne de la cuvette d'inondation.

## II. APPROPRIATION ET DROITS DE CULTURE SUR LES TERRES SECHES

De même que du bas vers le haut de la montagne, les franges de culture s'inscrivent dans une graduation qui va de l'intensif à l'extensif, les régimes fonciers glissent de l'appropriation individuelle à un simple droit de culture.

### ● Les droits de culture individuels

Dans une certaine mesure, les champs situés près des hameaux d'habitation, ressortissent d'un droit encore assez semblable à celui qui règne dans la cuvette d'inondation.

Les champs sont en effet « acquis » individuellement et se transmettent par héritage d'une génération à l'autre. Ils font partie, tout autant que les rizières, des dotations qui accompagnent le mariage des enfants : ils peuvent aussi être confiés en métayage. Toutefois cet état d'appropriation n'a pas le caractère précis et définitif que l'on trouve dans les rizières. Ces champs ne se vendent guère, et il est admis, qu'abandonnés ou repris par les mimosas, un nouvel exploitant pourra à son tour les mettre en culture sans contrepartie financière ou juridique. Seul l'accord de l'ancien « propriétaire » est parfois requis.

Le régime juridique d'une grande partie des champs de montagne est donc celui d'un droit de culture qui évolue vers un état permanent d'appropriation mais qui n'en a pas encore développé toutes les conséquences. C'est au demeurant dans les ceintures de culture qui enveloppent directement les hameaux d'habitation sur les berges, et sur les fonds alluvionnaires des talwegs montagnards, en somme partout où la culture apparaît permanente et la plus productive que le régime foncier se rapproche le plus de notre droit de propriété individuelle.

### ● Les droits liés à la notion de « lignage »

Les champs « appropriés » qui bordent les hameaux d'habitation, sont parfois entourés d'espaces plus ou moins étendus sur lesquels s'exerçaient autrefois des droits de culture réservés aux descendants de l'ancêtre qui les avait travaillés le premier.

---

(1) Dans toute la plaine d'Ambohibary, les pratiques de métayage ou de faire valoir indirect sont très peu répandues.

Ces droits liés à la notion de « lignage » ont bien souvent perdu toute actualité. Reflets d'une ancienne structure patriarcale aujourd'hui lézardée, ils ne sont plus que de vagues survivances, contestées par la plupart, mais auxquels certains entendent encore s'accrocher. Ainsi, faut-il en principe demander aux familles détentrices de ces droits, l'autorisation de cultiver. Si le sol est inculte, cette autorisation n'est d'ailleurs que rarement refusée, d'autant plus qu'il est alors possible de passer outre. Toutefois un certain nombre de conflits latents au village s'expliquent par ces querelles foncières où les droits traditionnels de quelques familles ont été méconnus par d'autres.

Les anciens droits de culture liés à la notion de « lignage » sont en voie de disparition. Chacun cherche à établir sur les sols les plus fertiles ou les plus commodes à cultiver un droit de culture individuel et permanent qui évolue en fait vers un état d'appropriation. Le processus déjà généralisé dans l'espace rizicole a donc tendance à se prolonger sur la périphérie montagnaise.

#### ● La survivance de droits collectifs

Sur les terres situées à distance du village, ou sur des pentes raides qui en rendent l'accès difficile, les anciens droits communautaires se sont mieux maintenus. La montagne reste en effet le domaine du *fokon'olona* : personne ne cherche à y déternir des droits individuels.

Chacun peut donc y mener paître ses bêtes, ramasser du bois et par voie de conséquence, défricher et mettre librement en culture. Mais le droit de culture n'entraîne aucun droit de possession. La montagne reste le domaine des anciens droits communautaires ; elle est une terre libre où les plus démunis peuvent sans encombre ouvrir quelques champs. Toutefois les plages de culture temporaire dispersés dans les mimosas sont peu nombreuses ; la montagne est peut-être en définitive une terre surtout délaissée.

L'ancien droit communautaire ne se maintient donc que dans les zones éloignées et montagneuses du terroir, loin des cases et des rizières. Ailleurs, la tendance à l'appropriation pure et simple apparaît comme un processus difficilement réversible. Cette nouvelle forme de relations entre l'homme et le sol cultivé sanctionne au bout du compte la disparition progressive des anciennes structures patriarcales et communautaires.

Les questions que pose le régime foncier se rejoignent dans un problème général de structures foncières, que l'analyse des cartes suivantes va permettre de mieux cerner.

### C. LE MORCELLEMENT DES PROPRIETES

Tsarahonenana compte 59 ménages ou foyers. Chacun constitue une unité d'exploitation autonome. Ces foyers, étroitement apparentés les uns avec les autres, se réclament pour la plupart de l'un des sept grands ancêtres qui voilà près d'un siècle fondèrent le village.

Chacun des ancêtres fondateurs est à l'origine d'un lignage ou d'un segment de lignage. Mais ce terme doit être entendu dans sa signification historique. Les lignages apparaissent, sur le plan des structures foncières, comme la « trame originelle » à partir de laquelle les familles restreintes, puis les ménages, ont peu à peu marqué leur indépendance et leur réalité propre.

La carte 3 regroupe les terres cultivées en fonction des unités familiales se réclamant d'un même ancêtre. Elle révèle en premier lieu un certain regroupement des rizières et champs en fonction des liens de parenté et de « lignage » originels, eux-mêmes articulés sur l'unité d'habitation que constitue le hameau :

— les descendants de Rainiketamanga rassemblés dans le hameau du centre près de l'église ont, par exemple, colonisé en priorité les terres de culture qui se répartissent dans l'axe central du terroir ;

— de la même façon, les descendants de Rainikotokely et de Rangahamasina centrés principalement dans le hameau du sud établissent d'abord leurs domaines de culture le long du talweg méridional et de son débouché sur la cuvette d'inondation. Le même phénomène se reproduit plus au nord pour les descendants de Rainijohiry, Randrianarivo et Rainiketakaramiedana.

Une certaine « zonation » d'ensemble apparaît donc dans la répartition relativement groupée des terres de culture en fonction des liens de lignage et de résidence. Cette zonation s'articule suivant un axe est-ouest, parallèlement à l'étirement général du terroir.

Toutefois cette répartition apparaît dans le détail beaucoup plus complexe. Rizières surtout, mais

aussi parcelles de culture sous pluie tendent aujourd'hui à se disperser sur l'ensemble du terroir indépendamment des liens de parenté de leurs propriétaires. A l'intérieur des cadres originels de l'ancienne structure foncière, le contenu actuel a de plus en plus tendance à s'éparpiller.

La trame originelle du dessin parcellaire, tissée par les liens de famille et de lignage, s'est donc déchirée au hasard des successions, des partages et des dotations qui accompagnent chaque mariage. Les liens de parenté s'avèrent impuissants à maintenir un certain groupement des terres, non seulement au niveau du lignage, mais aussi au niveau de la famille ou encore de l'exploitation individuelle. Il est rare que les exploitations forment une unité d'un seul tenant ; elles se fractionnent au contraire en une multiplicité de parcelles éparpillées sur toute l'étendue du terroir, parfois même sur les terroirs voisins. Ce processus de morcellement des exploitations familiales et individuelles apparaît particulièrement développé au niveau des rizières.

La carte h.t. 3 laisse enfin présager de fortes inégalités quant à la superficie des terres mises en culture, d'une famille ou d'un ménage à l'autre.

#### D. LES INEGALITES FONCIERES (carte h.t. 4)

La rizière est à Tsarahonenana, comme d'ailleurs dans l'ensemble des hauts plateaux malgaches, le bien le plus précieux, tant en matière de sentiment que de valeur économique. Sa valeur est sûre, permanente et reconnue de tous. Les champs de cultures sous pluie, à l'exception peut-être de ceux des berges de la rivière, n'ont par contre jamais fait figure que de complément plus ou moins marginal.

On peut donc faire l'approche des inégalités foncières à partir de critères fondés essentiellement sur la taille des rizières possédées et mises en culture par chacun. La carte 4 permet de classer l'ensemble des exploitations du village en fonction de la superficie de leurs rizières. Trois grandes catégories d'exploitation apparaissent :

##### 1 - Surface rizicole familiale comprise entre 0 et 0,5 ha

28 ménages sur 59, représentant 148 personnes, soit 60 % de la population totale du village, cultivent une superficie de rizières inférieure à 0,5 ha. L'ensemble de ces exploitations ne couvre que 5,5 ha, soit 17,7 % de l'étendue totale des rizières cultivées par les villageois. D'ailleurs quelques-uns de ces ménages, particulièrement démunis, ne possèdent en propre aucune rizière. Cet important déficit est quelque peu compensé par une extension plus large de cultures sous pluie, qui recouvrent 11,9 ha, soit 35 % de l'ensemble mis en culture par le village.

##### 2 - Surface rizicole familiale comprise entre 0,5 et 1 ha

17 ménages regroupant 90 personnes, soit 30 % de la population de Tsarahonenana, mettent en culture une surface de rizières comprise entre 0,5 et 1 ha. Ce groupe représente la paysannerie moyenne du village ; 40,3 % des rizières du village, soit 12,5 ha, appartiennent à cette paysannerie. Des proportions analogues se retrouvent dans les terres sèches puisque cette paysannerie « moyenne » y met en culture 13 ha, soit 38,2 % de l'ensemble des champs de cultures sous pluie.

##### 3 - Surface rizicole familiale dépassant 1 ha

8 ménages, soit 28 personnes, c'est-à-dire environ 10 % de la population, possèdent des exploitations dont la superficie rizicole dépasse 1 ha. Ce sont les « grands » du village, ou si l'on préfère un terme administratif, les « notables ». Ils accaparent 13 ha de rizières, soit 41 % du total. Les cultures sous pluie, bien que non négligeables, sont proportionnellement moins étendues ; elles représentent, avec 9,1 ha, 26,8 % des champs mis en culture.

La structure foncière révèle donc de grandes différences d'une exploitation à l'autre. La moyenne des superficies cultivées par unité d'exploitation n'a des lors qu'une valeur de référence. Pour Tsarahonenana elle s'élève à 0,52 ha de rizières et à 0,59 ha de cultures sèches par ménage. Dans le même ordre d'idée, la superficie en rizières pour un habitant est de l'ordre de 0,10 hectare. Elle est très légèrement supérieure pour les champs de cultures sèches : 0,12 ha (1).

(1) Ces chiffres sont pratiquement équivalents à ceux révélés par le rapport SCET pour l'ensemble de l'Imérina. Toutefois les superficies consacrées aux cultures sous-pluie sont plus importantes à Tsarahonenana.

Les inégalités foncières ainsi mises en valeur à propos des rizières se répercutent dans la répartition des cultures sous pluie à l'intérieur du terroir villageois. La grande propriété rizicole se prolonge en effet sur les champs proches de la cuvette d'inondation — berges de l'Ilempona et colluvions de bas de pente —, c'est-à-dire sur les franges de culture parmi les plus productives du terroir non-inondable. Inversement les champs relevant des propriétaires possédant moins de 0,5 hectare de rizières sont rejetés en général sur la périphérie montagneuse, à l'extrémité des deux talwegs montagnards ou sur les pentes raides encombrées de mimosas, qui prolongent le terroir vers l'ouest.

L'inégalité entre les différentes propriétés est toutefois « compensée » par un certain nombre d'éléments qui échappent à la simple observation des faits cartographiés.

— *Les rizières situées hors du terroir*

Si la quasi totalité des champs mis en culture par les habitants de Tsarahonenana figurent dans les limites du terroir, il n'en est pas tout à fait de même pour les rizières. La coutume des « dotations » qui accompagne le mariage veut en général que chaque conjoint apporte avec lui, au moins une ou deux parcelles de rizières. Lorsque les nouveaux époux appartiennent à deux villages différents, la dot foncière est alors répartie entre le village de la femme et le village du mari.

Un certain nombre de ménages résidant à Tsarahonenana cultivent de cette façon des rizières reçues en dotations, éloignées parfois de plusieurs kilomètres. Elles n'interviennent pas dans les comptes précédents ; or elles relèvent souvent de ménages jeunes, comptés parmi les plus démunis du village. Les parcelles de rizières restées à l'extérieur ne sont pas malgré tout très étendues. D'autre part, elles sont pour la plupart destinées à être « récupérées » lors de l'héritage définitif par les parents proches du défunt qui sont restés au village. Par ailleurs, certaines rizières peuvent avoir été achetées hors du terroir, principalement dans les larges étendues rizicoles du sud de la plaine d'Ambohibary.

Nous avons pu évaluer la superficie d'ensemble des rizières ainsi cultivées hors du terroir à un chiffre voisin de 5 ha. Bien que trop peu importantes pour modifier les données générales du problème foncier, elles atténuent dans une certaine mesure l'éventail des différences.

— *La compensation par les « liens familiaux » ou « personnels »*

En règle générale, le père conserve jusqu'à sa mort l'essentiel des rizières qui constituent son héritage. Les dotations qu'il pratique à l'occasion du mariage de ses enfants sont limitées ; certaines sont symboliques. La figure 10 montre bien à cet égard les disproportions existant entre les rizières « concédées » en dotations aux jeunes ménages pourtant nombreux au village, et la part conservée par les « anciens ». Ainsi sur les 8 grands propriétaires, possesseurs de plus d'un ha de rizières, 7 ont largement dépassé la cinquantaine.

On peut opposer dans une certaine mesure quelques « anciens » détenteurs de l'essentiel de l'espace rizicole, à la plupart des jeunes qui en sont plus ou moins exclus. Dans l'univers traditionnel, cette pratique se justifie par le fait que les « anciens » sont les garants de la Tradition et assument à ce titre l'essentiel des charges honorifiques et financières qui sont dûes aux ancêtres. Ces charges peuvent être lourdes : elles impliquent l'entretien du tombeau familial et surtout l'organisation à intervalles réguliers des famadihana ou fête de retournement des morts. Les anciens participent également par des dons substantiels aux diverses manifestations de la vie familiale de leurs proches : circoncision, mariage, deuil, etc...

Pour cette raison les inégalités foncières ne sont pas vécues comme une inégalité, mais intériorisées dans un sentiment de « dépendance » qui relie les jeunes et les plus pauvres aux « Anciens », maîtres de la terre. Par là, la société villageoise s'organise sur une hiérarchie de rapports personnels et familiaux, fondés sur la puissance foncière.

Mais cette hiérarchie reste souple. Les anciens associent en effet leurs proches et particulièrement les jeunes au travail de leurs rizières, puis les rétribuent, parfois par un salaire, parfois par une prise en charge de leurs besoins présents et futurs. Dans le dernier cas, ils sont moins des patrons que des « protecteurs », (ou des chefs de lignage), distribuant travail et ressources à ceux qui travaillent leurs terres.

Ainsi R.B., 67 ans, est propriétaire de 1,5 ha de rizières. Son fils aîné émigré en haute montagne a reçu 0,7 ha en dotation ; les deux cadets, mariés et résidant au village, n'ont par contre aucune rizière à leur nom. Ils cultivent une partie des rizières paternelles en collaboration avec celui-ci et ont droit à une part de sa récolte. P.R., 65 ans, le plus grand propriétaire du terroir, possède deux

hectares de rizières : sans enfant, il prend en charge les besoins des deux neveux de sa femme, qui, n'ayant pas de rizière en titre, travaillent et récoltent sur celles de leur oncle.

L'inégalité de la structure foncière est donc compensée par l'établissement de rapports personnels et de liens familiaux qui permettent en fait une participation des démunis à la « prospérité » des privilégiés.

Par ailleurs, à la mort des « Anciens », les ménages pour l'instant démunis sont destinés à les remplacer et à devenir « grands » à leur tour, du moins s'ils ne sont pas trop nombreux à se présenter au partage. Mais l'inégalité reste malgré tout réelle, et tous les exploitants de moins de 0,5 hectare de rizières ne sont pas, il s'en faut, descendants directs de grands propriétaires. Certaines familles, certaines branches de lignage sont très défavorisées par rapport aux autres. A Tsarahonenana l'accès à une propriété rizicole suffisante dépend d'une position plus ou moins privilégiée à l'intérieur d'un des lignages fondateurs.



## II. — UN SYSTEME AGRAIRE IMMOBILE

### 1. — LES CERCLES DE L'IMMOBILITE : CALENDRIER AGRAIRE ET OUTILLAGE

Le système agraire établi à Tsarahonenana s'inscrit dans un certain nombre de cadres stricts, déterminés les premiers par le cycle climatique, les seconds par la tradition et la coutume agraire. Calendrier agricole et outillage ne paraissent pas en effet avoir beaucoup évolué depuis les premiers temps de la fondation du village.

#### A. LE CYCLE DES TRAVAUX

Les activités agricoles se déroulent presque exclusivement à l'intérieur des limites de la saison chaude. La saison sèche et froide est un temps mort, un hibernage des hommes et des cultures.

Les paysans situent à la fin du mois de septembre le début effectif de la saison chaude et de l'année agricole. Avec les premières pluies, et le radoucissement de la température commencent les travaux agricoles sur l'ensemble du terroir. Ils portent alternativement sur les champs et sur les rizières de la cuvette d'inondation.

Les parcelles situées sur les berges de l'Ilempona sont, de tout le terroir, les premières à être mises en culture, certaines dès le début de *septembre*. Les travaux de labour, de préparation et de semences des champs épars sur la montagne se poursuivent ensuite tout au long du mois.

Au début d'*octobre*, alors que dans l'ensemble les semences de l'agriculture pluviale peuvent être considérées comme achevées, l'activité villageoise se reporte sur les rizières. Les pépinières sont mises en état puis semées dans le courant d'octobre, le repiquage suit entre le mois de *novembre* et les premières semaines de *décembre*. Pour tous, hommes ou femmes, cette période est la plus importante de l'année agricole.

L'activité ne se ralentit guère durant les mois de *janvier*, *février* ou *mars*. Outre les derniers travaux sur rizières et le sarclage, cette période coïncide avec les récoltes des plantes à cycle végétatif bref sur le terroir non-inondé. Dans toute la plaine, la mise en vente et le ramassage des pommes de terre bat son plein ; les charrettes surchargées ne cessent de sillonner les pistes qui mènent à Ambohibary, ou descendent en cahotant des terroirs isolés de l'Ankaratra.

*Avril* est un mois d'anxiété. Les paysans vivent dans la double hantise de l'inondation qui risque de submerger les rizières et les chutes de grêle capables de faire « verser » la récolte. En 1966, en souvenir des chutes de grêle catastrophiques de l'année précédente, de grands feux étaient allumés chaque soir sur la ligne de crêtes qui domine le village. Les hommes s'y relayaient la nuit entière pour écarter le danger par leurs invocations. Les chants syncopés et mélancoliques se répondaient d'une montagne à l'autre et imploraient les ancêtres. Il n'y eut pas de grêle cette année-là.

*Avril* est aussi le moment le plus difficile de la période de soudure. Les réserves de riz sont depuis longtemps épuisées dans la plupart des familles, volailles et bétail sont vendus à bas prix au marché d'Ambohibary contre quelques soubik (1) de riz qu'on espère, en ménageant, faire durer jusqu'à la récolte suivante.

---

(1) Soubik : sorte de corbeille, voir page 33.

Suivant les années et la date plus ou moins précoce du repiquage, le riz arrive à maturité au début ou à la fin du mois de *mai*. La récolte est progressive : elle se fait souvent au jour le jour et peut s'étaler jusqu'aux premières semaines de juin. Résultat attendu de sept mois de soins attentifs et d'anxiété, la moisson sur les rizières inondées reste pour les paysans l'instant décisif de l'année agricole.

La plaine jusqu'ici jaunie par les épis est envahie par le bétail et les volailles qui paissent ou picorent sur les chaumes. Elle s'assèche lentement et gardera cette physionomie jusqu'aux repiquages de la saison suivante. Avec la moisson du riz prend fin la saison agricole proprement dite. Ce n'est pas que tout soit terminé, mais il n'y a plus lieu de se hâter.

Comme distendue par la fin d'une trop grande tension, l'activité agricole marque le pas et vit au ralenti. La vie villageoise entre dans un temps plus paisible. *La saison sèche* est surtout la période des fêtes : mariages, circoncisions, famadihana (1) vont se succéder et prendre plus ou moins de faste suivant que la récolte du riz a été abondante ou non.

Les marchés hebdomadaires se ressentent de cette baisse d'activité ; emplis en saison chaude d'une foule bariolée, tout à tour pressée ou nonchalante, ils entrent en saison sèche dans une période plus calme. Les grands famadihana d'Ambohibary, les spectacles chantés et mimés à l'occasion des fêtes de commémoration de l'Indépendance suppléent aux activités mercantiles. Dans la cuvette délaissée, les femmes et les jeunes filles viennent, en groupes rieurs et bavards, pêcher au panier dans l'eau stagnante des basses rizières.

L'année agricole est donc discontinuée : elle se concentre de septembre à mai, pendant les mois de la saison chaude. Marquée par l'épuisement d'un dur labeur poursuivi du lever du jour jusqu'à la tombée de la nuit, hantée aussi par le manque de riz et l'anxiété des périodes de soudure, la saison chaude est un temps d'inquiétude et de « hâte ». En morte saison, alors que le froid rend avare de gestes et de paroles, les rythmes deviennent plus paisibles ; le temps semble suspendu.

Des contraintes d'ordre climatique fixent ainsi le déroulement du cycle agraire. Celui-ci n'a guère changé depuis les premiers temps où quelques groupes d'émigrants vinrent s'établir sur les pentes de la montagne déserte. De même, l'outillage et les techniques de culture qu'apportaient avec eux ces émigrants sont restés très proches des systèmes de culture en usage dans les terroirs du sud de l'Imérina.

## B. UN OUTILLAGE TRADITIONNEL

Les instruments de travail sont peu nombreux, mais bien adaptés aux conditions du milieu naturel et aux diverses façons culturales.

### ● L'angady

L'angady est ici, comme d'ailleurs dans tout Madagascar, l'instrument de travail par excellence. C'est une espèce de bêche au fer rectangulaire qui permet de labourer et de retourner le sol. Dans l'Ankaratra, les angady sont lourdes et longues ; le manche mesure parfois près de deux mètres et dépasse la taille de ceux qui l'emploient. La lame de fer est longue de près de 40 centimètres, rectangulaire et effilée. La plupart des angady sont fabriquées à Ambohibary même, par les artisans ou forgerons du bourg.

Cet instrument apparaît particulièrement bien adapté aux sols lourds de la montagne ou des rizières. Manié par un seul homme, il permet au moment des labours, de retourner le sol sur une profondeur de 30 à 40 centimètres. Il est aussi utilisé dans la plupart des autres travaux agricoles : récoltes ou plantations, défrichements, etc...

### ● La charrue

La charrue, depuis quelques années, semble gagner du terrain dans le travail des rizières. Il n'existe qu'une charrue à Tsarahonenana, mais certains en empruntent ou en louent dans les villages voisins. Tirée par une paire de bœufs, elle ne peut être employée que dans les parcelles de rizières

---

(1) Famadihana : grande fête malgache du retournement des morts.

d'une certaine dimension. Son utilisation reste d'ailleurs discutée ; beaucoup lui reprochent de ne pas labourer assez en profondeur.

- La herse

Elle sert dans les rizières à briser les mottes de terre avant le repiquage ; c'est un instrument fabriqué lui aussi par l'artisanat local. Tiré par des bœufs, elle est constituée par une armature de bois de forme rectangulaire munie de longues pointes de fer qui déchirent le sol. Retournée, elle peut servir au planage de la rizière.

- La faucille

Courte et maniée à la main, elle est utilisée pour la récolte du riz. Elle tend peu à peu à remplacer le couteau à riz traditionnel.

- La soubik

C'est certainement avec l'angady l'instrument le plus caractéristique de la vie quotidienne du village. Les soubik sont des corbeilles de jonc tressé de toutes dimensions, que les femmes fabriquent elles-mêmes à demeure. Elles servent à entreposer les grains et les tubercules de l'année ; portées sur la tête, elles accompagnent tout paysan en déplacement. Les villageois comptent l'abondance de leur récolte au nombre de soubik qu'ils peuvent emplir.

- La charrette

La charrette peut être considérée comme un outil de travail un peu particulier. En fait c'est le grand moyen de transport en usage dans toute la région. Elle sert à charrier le fumier et les récoltes sur le terroir, mais à une plus grande échelle joue un rôle majeur dans la commercialisation des produits vendus à Ambohibary. Les charrettes sont pour la plupart fabriquées à Ambohibary par toute une catégorie d'artisans spécialisés ; on en trouve une dizaine à Tsarahonenana.

L'outillage est donc en définitive assez simple, peu coûteux et relativement bien adapté. Entièrement fabriqué au village ou par les artisans d'Ambohibary, il reste traditionnel, annonçant par là un système agraire proche des modèles classiques de l'Imérina central.

Ce système agraire se fonde sur l'association de trois grandes activités : la riziculture, les cultures sous pluie, l'élevage. Nous aborderons successivement chacun de ces trois domaines.

## 2. — LES CERCLES DE L'IMMOBILITE : LA RIZICULTURE

Comme la carte du paysage rural le laissait entrevoir, la riziculture constitue le centre même du système agricole. C'est aussi le domaine où le poids de la tradition et de la « coutume » agraire se fait le plus sentir.

### A. LES PROBLEMES DE LA RIZICULTURE

#### I. LE PROBLEME DE L'EAU

Le problème de l'eau n'est encore que très imparfaitement résolu. Bien que le système hydraulique créé par les premières générations de colons soit par endroits minutieux, il ne contrôle qu'une part réduite des mouvements de distribution ou d'évacuation des eaux.

Le problème de l'eau peut en effet se poser dans les termes suivants : les premiers travaux sur les rizières ont lieu tout au début de la saison humide, c'est-à-dire à une époque d'étiage généralisé,

alors que le bilan hydrique des sols est en déficit important (1). Inversement les récoltes qui surviennent en fin de saison des pluies correspondent à une période de surabondance des eaux et à un état latent d'inondation. En d'autres termes, il n'y a pas assez d'eau au moment du repiquage, mais il y en a trop au moment de la récolte.

#### *a) Les insuffisances du système d'irrigation*

Le but du réseau d'irrigation est en premier lieu d'amener l'eau nécessaire aux rizières et pépinières, puis de la redistribuer par des canaux secondaires sur l'ensemble de l'espace rizicole. L'irrigation de la partie haute du terroir inondable, pépinières et hautes rizières, ne pose guère de difficultés.

L'irrigation des pépinières de talweg est en effet assurée par les sources de montagne qui reprennent vie dans la première moitié de septembre. Le lit des ruisseaux entièrement canalisé serpente entre les pépinières dénivelées les unes par rapport aux autres. L'irrigation procède par prises directes sur le canal, au moyen de barrages constitués de mottes de terre ou de blocs de pierre. L'eau ainsi détournée s'engouffre dans la pépinière par un tunnel, puis rejaillit ensuite par gravité sur les pépinières inférieures.

En bas de course, l'eau est restituée au canal, tandis qu'une seconde prise située un peu plus bas assure l'irrigation d'un nouveau groupe de pépinières. Parfois le canal se dédouble, le plus souvent afin d'assurer un exutoire à une petite source située sur la rive opposée. L'irrigation prend alors la belle ordonnance des schémas de « riziculture améliorée » que proposent les services d'agriculture, c'est-à-dire un canal d'irrigation d'un côté, un canal de drainage de l'autre.

Le village ne connaît aucune coutume ou législation précise en matière d'hydraulique. Chaque paysan s'efforce d'avoir sa propre prise sur le canal, ou bien coordonne la date de ses semis en fonction des travaux du propriétaire des pépinières situées plus en amont et dont il reçoit l'eau. Ce principe vaut également dans la cuvette d'inondation, pour les rizières inondées par gravité.

La date du repiquage dans les rizières dépend de l'arrivée et de l'abondance des premières pluies de novembre. Tout retard pris par celles-ci se répercute sur la date du repiquage. En période de pluviosité insuffisante, les sources de montagne s'avèrent en effet incapables d'assurer l'irrigation de la cuvette. La seule possibilité d'irrigation provient des deux canaux d'amenée qui dérivent l'eau de torrents montagnards situés chacun à plusieurs kilomètres du village. Or dans les deux cas, cette eau arrive en quantité insuffisante.

Le canal du fokon'olona, large à peine de 50 cm, profond de 30, apparaît plutôt sous la forme d'une longue rigole qui serpente dans la montagne et n'apporte de l'eau qu'en médiocre quantité. S'il est plus large, le canal de Fanzakhana n'est guère plus efficace dans les périodes de sécheresse. En l'absence de tout règlement hydraulique, l'eau dérivée par le canal est en effet presque entièrement captée et absorbée par les villages du nord de la plaine. A partir du village d'Ankafotra et pour tous les terroirs situés plus au sud, le canal reste à sec. Les rizières d'aval sont ainsi repiquées avec plusieurs semaines de retard sur celles des villages situés en amont.

En outre, les mailles du réseau d'irrigation secondaire n'assurent l'irrigation que sur la frange la plus haute de la cuvette d'inondation, proche des canaux d'amenée ou des sources issues de la montagne. Les rizières basses ou moyennes sont submergées seulement par l'eau provenant par gravité des rizières supérieures et pour le reste par les pluies.

L'inachèvement du système d'irrigation place donc la riziculture sous la dépendance étroite du régime des précipitations. Le volume global des pluies — 1.433 mm en moyenne — est d'ailleurs largement suffisant et les riziculteurs pourraient aisément se passer d'irrigation si ce volume était bien réparti. En fait, il est plus juste à Tsarahonenana de parler d'une riziculture de submersion. L'irrigation n'intéresse en effet que la frange étroite et privilégiée des hautes rizières de la cuvette d'inondation.

---

(1) Voir figure 9 : « Pluies et évapotranspiration », page 17.

## *b) L'impossibilité d'un drainage efficace*

Les pluies qui, suivant les années, peuvent tarder en fin d'année, deviennent beaucoup plus régulières à partir de janvier. Dans les rizières inondées de bas-fonds, parfois transformées en lac, le danger d'ennoiement des plants de riz devient le péril majeur. A partir d'une semaine d'immersion complète la récolte est en effet définitivement perdue.

Contre ce nouveau péril, les paysans ne peuvent prendre que des mesures de détail. Le problème du drainage de la cuvette marécageuse ne semble en effet soluble qu'au niveau de la plaine toute entière. Tant que le cours de Ilempona, avec ses nombreux méandres ne sera pas rectifié, voire canalisé, tant que le seuil rocheux d'Ampetsapetsa tout en aval de la cuvette et par où s'échappent les eaux de l'Onive ne sera pas abaissé, les eaux surabondantes descendues des pentes continueront en effet à stagner et à « méandrer » dans la plaine, affirmant de plus en plus sa vocation marécageuse.

En attendant, les mesures prises par les villageois pour lutter contre l'immersion annuelle de leurs rizières de bas fond ne peuvent être très efficaces. A Tsarahonenana, les paysans ouvrent le long du bourrelet de berge des espèces de canaux ou faux-bras qui, normalement à sec, détournent lors des crues une partie des eaux en surplus. De même certains bas fonds sont laissés à l'état de marécage comme déversoirs naturels de l'inondation. On creuse aussi dans certaines rizières des fosses de drainage qui deviennent une fois la crue passée, des réserves de poissons.

L'efficacité de ces fosses ou canaux de drainage dépend naturellement de l'ampleur de l'inondation. En 1965, un véritable lac avait recouvert l'ensemble des basses et moyennes rizières. Après le retrait des eaux, c'est le fond entier de la cuvette qui était devenu une immense fosse à poissons.

L'efficacité du drainage dépend, au bout du compte, du jeu des facteurs climatiques. Heureusement ceux-ci arrivent dans une certaine mesure à se compenser mutuellement. Si chaque année l'inondation est violente, les eaux sont, le soleil aidant, assez vite évaporées. Dans l'état actuel des choses le soleil est encore le meilleur agent du drainage.

## II. LE « SEUIL » CLIMATIQUE

Nous avons évoqué à plusieurs reprises les chutes de grêle qui accompagnent parfois les averses orageuses. Moins spectaculaires, mais peut-être encore plus devastateurs, sont les effets des vents violents sur la croissance des plants de riz. Ils gênent et retardent la maturation, empêchent la fécondation des fleurs, et risquent de provoquer une verse générale des panicules.

La croissance du riz peut également souffrir de températures parfois basses, surtout durant la nuit. Le froid, ou plus exactement un abaissement même bref, de la température, gêne le cycle végétatif et dans certains cas l'interrompt. Les panicules deviennent alors plus petites, tandis que le pourcentage de grains avortés s'élève considérablement. De même, les fortes nébulosités qui sont fréquentes dans le nord de la plaine d'Ambohibary nuisent considérablement à la croissance du riz.

Il s'ensuit qu'un retard au moment du repiquage rend, par la suite, problématique la maturation normale du riz. Repiqué trop tard, le riz risque, en effet de ne pas avoir le temps de mûrir avant le début effectif de la saison froide.

Ces dangers liés au climat d'altitude indiquent que le riz se trouve à Tsarahonenana dans une région limite, et touche à un « plafond climatique ». On considère en effet que la riziculture des hauts-plateaux malgaches cesse d'être réellement productive au-delà de 1.300 m d'altitude. La plaine d'Ambohibary qui se situe à 1.650 m est largement au-delà de ce seuil ; la culture du riz y apparaît chaque année à la merci d'une catastrophe. Elle connaît de bonnes années, mais aussi de mauvaises, et de l'aveu des paysans les mauvaises sont les plus nombreuses. Néanmoins si l'année 1965 fut un véritable désastre, où ce qui échappa à l'inondation dans les bas fonds, fut littéralement versé par les vents ou détruit par la grêle, l'année suivante eut par contre la fantaisie d'offrir une récolte magnifique, au-delà de toute espérance. Les famadihana de 1966 furent dans toute la région d'Ambohibary particulièrement brillants et fastueux.

Les façons de la riziculture, tout comme le choix des semences sont précisément en raison de cette « incertitude permanente » un mélange de soins attentifs et de nonchalance désabusée.

## B. LE CHOIX DES VARIETES

Le choix des semences est délicat. En raison des difficultés liées au climat, le riz doit être résistant, mais il doit aussi entrer dans un circuit économique. Les semences répondent donc à des exigences de rusticité, mais aussi de qualité. L'évolution est sur ce dernier point sensible.

Il y a seulement une quinzaine d'années, la plupart des semis à Tsarahonenana étaient pratiqués à partir d'une variété de riz appelée « *rojomena* », c'est-à-dire le « grain rouge ».

Le riz *rojomena* apparaît comme une variété rustique, résistant bien au vent et au froid, et relativement bien adaptée aux conditions de la plaine d'Ambohibary. Toutefois, il présentait un certain nombre de défauts graves : bien que résistant, le *rojomena* ne donnait jamais des rendements très élevés : les grains de paddy étaient en outre difficiles à décortiquer et en dehors des marchés locaux, peu susceptibles de débouchés commerciaux.

Les *rojomena* — on les découvre encore dans un certain nombre de terroirs du nord de la plaine — ont été peu à peu abandonnés à Tsarahonenana et remplacés par des « *rojofotsy* », c'est-à-dire par des variétés de riz blancs.

La plupart de ces variétés ont été introduites dans la région par les services de l'agriculture d'Ambohibary et d'Antsirabé. Certaines, comme l'*ali kombo* — sélectionné à Majunga — ont été un échec complet. D'autres par contre se sont mieux adaptées.

Pour accomplir dans ces régions un cycle végétatif normal, le riz doit en effet répondre à une double exigence :

- être résistant au froid et aux intempéries,
- avoir une tige haute, c'est-à-dire une panicule longue qui lui permette, lors des inondations, d'éviter une immersion complète.

Rusticité et longueur de la panicule sont donc les deux caractères écologiques exigés par les conditions naturelles. Il en existe d'autres, plus généraux et liés aux conditions du marché. Car il ne suffit pas seulement que le riz pousse, encore faut-il qu'il puisse se vendre et présenter un intérêt commercial. Les riz préférés sont donc allongés, blancs et si possible translucides.

Plusieurs variétés de *rojofotsy* se combinent à Tsarahonenana mais dans un ordre d'inégale importance. Certains paysans ont une connaissance très sûre de leurs semences et de leurs différentes qualités ou défauts.

— Le « *varylava* » et le « *manga vava* » — ce dernier ainsi appelé à cause d'une tache bleue sur son grain — peuvent être considérés comme des riz de luxe aux grains longs et translucides. Ils ont en outre l'avantage d'avoir les tiges hautes, donc d'être bien adaptés aux phénomènes de crue et de la riziculture en cuvette d'inondation. Néanmoins ces riz préfèrent en général des climats plus doux. Ils n'offrent qu'une résistance limitée aux intempéries ; soumis aux vents ou à la grêle, ils ne tardent pas à verser.

— On observe aussi à l'état d'échantillons d'autres variétés, elles aussi introduites de l'extérieur. Ainsi le « *tsivongo* », généralement prolifique mais trop aisément égrenable pour la région. Plus rustiques sont les « *vary foka* » résistants au froid, et aimant les sols lourds, les « *vary vato* » qui s'adaptent bien aux sols sablonneux et légers. Mais ces variétés ont l'inconvénient d'avoir une panicule courte. Peu utilisées sur le terroir, on les trouve sur certaines rizières « hautes » de la bordure de la cuvette d'inondation.

— La variété la plus répandue est constituée par les « *telo rirana* », ce qui peut se traduire par « riz aux trois coins ». Ces derniers présentent le triple avantage d'être à la fois blancs, rustiques et de posséder une panicule haute.

La plupart des rizières sont aujourd'hui repiquées à partir de semences pures de « *telo rirana* », ou de mélanges dans lesquels ces derniers occupent une place prépondérante.

— On trouve, en outre, sur deux rizières des semis de « riz 1.300 ». Cette nouvelle variété, hautement commercialisable et résistante aux intempéries devrait bénéficier dans les prochaines années d'un important développement.

Néanmoins de nombreux paysans n'ont pas une notion très claire des variétés de riz qu'ils emploient. La plupart d'entre eux, après avoir abandonné le « *rojomena* » traditionnel se servent de semences de « *rojofotsy* » distribuées par les services d'agriculture, ou bien de semences achetées sur les marchés d'Ambohibary ou de Faratsiho. Ces semences, pour la plupart hybrides, consistent en un mélange plus ou moins équilibré des diverses variétés de riz blancs que nous venons de citer. Elles donnent sur une même rizière des résultats hétérogènes.

## C. LE CYCLE DES TRAVAUX DU RIZ

Les travaux du riz s'ordonnent en trois grandes périodes : le semis sur pépinières — le repiquage — la récolte.

### I. LE SEMIS SUR PEPINIERS

La pépinière est d'abord immergée et laissée sous eau durant quelques jours, puis asséchée. Le sol détrempe est alors découpé à l'angady en mottes rectangulaires puis retourné sur toute la superficie de la pépinière. Le piétinage par les bœufs est peu fréquent : l'étroitesse des pépinières rend en effet celui-ci peu commode. La pépinière est, après cette première phase, à nouveau remise en eau, puis égalisée à l'angady. Elle est alors prête pour le semis. Les femmes sèment les grains à la volée de façon très dense, jusqu'à ce qu'ils recouvrent entièrement la surface de la pépinière. Les hommes déposent ensuite la fumure.

Celle-ci est toujours préparée avec soin, et apportée jusqu'aux pépinières en soubik posées à même la tête. L'engrais est constitué par un mélange de fumure animale et un amalgame d'herbes et de branches brûlées. L'homme suit alors la femme et étale soigneusement la fumure sur toute la surface de la pépinière ensemencée.

Celle-ci est enfin protégée contre les animaux prédateurs (rats et oiseaux) par un lacs de branchages et d'herbes entrecroisées. Des épouvantails sont parfois dressés sur le côté et, au moins pendant les premiers jours, les vieillards et les enfants sont assignés à la garde des « ketsa » (1). Ce revêtement de branches sert en outre à protéger les grains de semence contre les pluies violentes qui risquent de les entraîner hors de la pépinière.

Deux reproches sont faits généralement aux semis sur pépinières : ils sont trop denses et les plants séjournent trop longtemps — 45 jours — en pépinière. Mais ces reproches doivent être nuancés. La densité des semis assure en effet une certaine protection contre les vents ou les pluies et, dans une certaine mesure, contre les chutes brutales de températures. D'autre part, la durée normale du séjour des plants en pépinière, de 45 jours en moyenne (elle ne devrait pas en principe en dépasser 30), dépend moins du bon vouloir du paysan que de l'arrivée des pluies au moment du repiquage.

Près de la moitié des semis du terroir ont lieu dans des pépinières non irriguées, sur les champs des rives de l'Ilempona ou sur les rizières de la cuvette. La durée du séjour des plants de riz sur une ketsa sèche atteint en moyenne deux mois. La fumure n'est assurée que de façon très irrégulière et les plants obtenus sont dans l'ensemble tardifs et clairsemés. Toutefois cette pratique a l'avantage de « faire souffrir le riz », c'est-à-dire en le plongeant dès le départ dans des conditions de croissance difficiles, d'opérer une sélection et d'augmenter sa capacité de résistance.

On peut dans une certaine mesure qualifier les pépinières sèches « d'extensives ». Elles donnent au moment du repiquage des rendements inférieurs de près de 50 % à ceux obtenus sur les pépinières irriguées.

### II. LE REPIQUAGE

L'âge et la vitalité des plants au moment du repiquage sont des données essentielles dont dépend par la suite l'ampleur de la récolte. Suivant les pluies, le repiquage a lieu à une date plus ou moins avancée du mois de décembre.

#### a) La préparation des rizières

Aux temps anciens, la plupart des rizières étaient préparées par le piétinage de troupeaux de bœufs lancés dans la rizière engluée et affolés par le bruit des fouets et les excitations des enfants. Les bœufs pouvaient tourner ainsi des heures durant, sur une même parcelle défonçant et remuant le sol

---

(1) Ketsa signifie en malgache « pépinières ».

sur une bonne profondeur. Un des grands avantages du piétinage était d'enfouir profondément les matières organiques en décomposition.

Dans la plupart des cas cette pratique est aujourd'hui abandonnée. Le nombre des bœufs a en effet diminué au village, et la composition du cheptel s'est modifiée. Le troupeau actuel est fondé essentiellement sur des bœufs de trait ; la fatigue imposée aux bêtes par le piétinage est difficilement compatible avec le travail de charroi exigé d'autre part.

C'est pourquoi la plupart des rizières sont ameublées à l'angady ou à la charrue. La charrue économise beaucoup de travail, mais de nombreux paysans ont des doutes sur son efficacité. En outre, le prix d'achat est élevé. Ceux qui possèdent un attelage de bœufs empruntent parfois une charrue à un parent ou bien la louent (500 FMG). Dans l'état actuel des choses, près d'un tiers des rizières est labouré au moyen de charrues louées ou empruntées. Quelques parcelles sont encore piétinées par les bœufs. Le reste, c'est-à-dire près des 2/3 de l'espace rizicole est travaillé à l'angady.

Le travail à l'angady se fait de la façon décrite plus haut. Les mottes de terre déchirées sont basculées puis retournées par l'effort conjugué de deux hommes travaillant en même temps. Le travail se pratique dans le cadre d'équipes d'entraide ou de salariés de 3 à 10 hommes avançant à la même allure. Une fois le sol remué, retourné et aéré, la rizière est, à quelques jours du repiquage, remise en eau, puis passée à la herse. Les mottes ainsi brisées sont ensuite égalisées à l'angady et enfin aplanies au moyen de la herse retournée ou d'un madrier rectangulaire tiré par des bœufs.

La préparation de la rizière peut alors être considérée comme achevée. Elle restera en état d'immersion jusqu'au moment du repiquage proprement dit.

#### *b) Le repiquage des plants*

Le repiquage est la tâche des femmes du village. C'est un travail pénible et harassant, le plus souvent réalisé sous la pluie. Par groupe de 5 ou 10, les femmes courbées, avançant sur un même alignement, enfoncent par gestes brefs et rapides les brins de riz dans le sol boueux. La densité et l'écartement des plants sont l'affaire du propriétaire qui surveille l'opération ou y participe en aplanissant le sol entre les brins repiqués.

Les tenants de la tradition repiquent « en tas », de façon dense et serrée, à 4 ou 5 brins par trou. Par contre, sous l'influence des Services de l'Agriculture, beaucoup ont adopté les principes du « repiquage en ligne ». Les lignes sont matérialisées par un fil le long duquel les repiqueuses alignent les plants. Un même écartement de 26 centimètres est conservé entre deux lignes et de 15 centimètres entre deux plants. Ce repiquage est aussi moins dense, puisqu'on ne repique guère que 2 brins par trou. En 1966, les 2/3 des rizières furent ainsi, sous l'influence de l'Administration, repiquées en ligne. Ce type de repiquage a l'avantage de permettre un sarclage plus rapide et, en écartant les plants de riz, de favoriser le tallage.

Juste avant et après le repiquage, la rizière est fumée. La qualité de l'engrais dépend essentiellement de la proportion de fumure organique naturelle qui entre dans le mélange avec les cendres d'herbes et de tiges de maïs brûlées. Cette proportion est très variable suivant les rizières et les possibilités de chaque riziculteur. Les engrais « chimiques » ne sont que rarement utilisés, seuls quelques grands propriétaires en achètent à Ambohibary.

Avec la fin du repiquage, la seconde phase de la riziculture peut être considérée comme achevée. Les sarclages, la surveillance et l'entretien des canaux d'irrigation seront, jusqu'à la récolte, les principaux travaux pratiqués sur la rizière.

Beaucoup de riziculteurs n'accomplissent qu'un seul sarclage, environ un mois après le repiquage. C'est là encore un travail de femmes, très éprouvant lorsque les rizières ont été repiquées « en foule » et sans ordre. Certains procèdent par contre à des travaux de sarclage réguliers, une première fois 20 jours après le repiquage, puis ensuite tous les mois jusqu'à la récolte. Généralement, les habitués du repiquage en ligne sont ceux qui exécutent les sarclages les plus réguliers.

Les rizières sont ensuite laissées sous eau durant tout le cycle végétatif et pratiquement abandonnées au mécanisme des réseaux de distribution. Les basses rizières ne tardent pas d'ailleurs à souffrir d'une surabondance d'eau ; seules les hautes rizières peuvent être asséchées dans les jours qui précèdent la récolte.

### III LA RECOLTE

Les premiers épis commencent à fructifier en mai. Dans la plaine qui jaunit doucement sous l'action conjuguée du soleil et des pluies, les véritables récoltes ne débute que rarement avant le début du mois de juin.

La période de la moisson est une période gaie. Le travail a lieu en famille, l'homme coupant à la faucille les tiges de riz, que les femmes et les enfants réunissent en gerbes et portent sur la tête au village, au jour le jour.

En cas de récolte massive, on fait appel à une charrette. Le riz est ensuite laissé à sécher deux ou trois jours ; puis battu sur les espaces plats qui sont aménagés devant chaque case. Le battage du riz est une opération familiale qui a lieu sur des billots de pierres, pendant que les grains de paddy sont récupérés sur des nattes posées à même le sol.

La paille sert à l'alimentation des bêtes, principalement des bœufs de fosse ou de trait, tandis que le paddy est mis en réserve dans de vastes soubik entreposées dans la chambre de l'habitation. Le riz sera par la suite pilé au jour le jour dans le mortier familial.

Les rendements dépendent surtout de la situation topographique des rizières à l'intérieur de la cuvette d'inondation. Les rizières se différencient en effet en un certain nombre de « types » qui influent sur le style même de la technique rizicole et se caractérisent par des rendements inégaux.

#### D. LES TYPES DE RIZIERES

Les problèmes de l'eau, évoqués plus haut, nous avaient amenés à distinguer plusieurs « types » de rizières occupant le terroir inondable, et échelonnés en franges plus ou moins parallèles, de la périphérie de la cuvette jusqu'à son milieu. Les rendements et les modes de mise en valeur dépendent étroitement de cette graduation établie en fonction d'une plus ou moins grande maîtrise de l'eau. La carte 5 donne une répartition de ces trois types de rizières.

##### a) *Les hautes rizières*

Les hautes rizières recouvrent sur le terroir inondable 18,9 hectares, soit 32,5 % de l'ensemble de la superficie rizicole. Elles constituent la frange la plus élevée des rizières, directement en contrebas de la montagne.

Ces rizières sont celles où le contrôle et la maîtrise de l'eau sont les plus aisés. Elles se trouvent en position privilégiée à chacune des deux extrémités du cycle du riz ; proches des canaux d'amenée d'eau et des sources de montagne, elles sont les premières à être repiquées ; éloignées de la rivière, elles sont les dernières à souffrir de la surabondance de l'eau. Elles s'étendent d'autre part sur les sols à « pseudo-gley », c'est-à-dire les plus fertiles de la cuvette. Sur ces rizières les apports en fumure animale sont les plus massifs ; de même les travaux de préparation, les pratiques de repiquage et de sarclage sont soignés.

Les rendements sont élevés. Nous nous sommes fondés pour les estimer sur les chiffres révélés par les paysans et sur le résultat de nos propres mesures. Les dires de paysans sont parfois vagues et volontairement imprécis. La récolte se compte en effet au nombre de soubik remplis de paddy, et éventuellement au nombre de charrettes de gerbes de riz. Les ordres de grandeur donnés apparaissent malgré tout généralement proches de la réalité. Par contre les mesures de rendement sont délicates ; sur une même parcelle la fécondation peut être variable par suite de l'hétérogénéité fréquente des semences de rojofotsy.

En 1966, année d'excellente récolte, les rendements ont pu être estimés sur l'ensemble des hautes rizières entre 2 et 4 tonnes à l'hectare. Nous avons pu vérifier ce chiffre de 4 tonnes sur quelques parcelles remarquables comme ayant été abondamment fumées et les mieux cultivées du terroir. Mais ce chiffre constitue une exception, les rendements s'établissent plus généralement autour de 2 t/ha. Par contre, en 1965, année où sur l'ensemble de la plaine les récoltes furent catastrophiques, les hautes rizières ne donnèrent guère plus d'une tonne à l'hectare. Bien que protégés des eaux d'inondation, les riz souffrirent particulièrement de la violence des vents et de la grêle.

### *b) Les moyennes rizières*

Les moyennes rizières sont les plus étendues du terroir. Elles recouvrent 27,6 ha, soit près de 48 % du total, et forment une frange intermédiaire entre les hautes et les basses rizières. Elles sont irriguées par le surplus d'eau descendu par gravité des rizières supérieures : la date de repiquage qui dépend des pluies du mois de décembre peut donc souffrir de retards importants, parfois deux ou trois semaines. En outre, ces rizières sont régulièrement immergées dès que l'inondation prend une ampleur quelque peu inhabituelle.

En 1966, nous avons pu établir à partir de deux carrés de rendements des chiffres de 1,6 à 1,8 tonne à l'ha. Le tallage est, sans doute à cause de la qualité des sols, excellent et s'élève à 9 tiges de riz par plant. Les panicules apparaissent hautes et vigoureuses, mais la proportion des grains mal venus est élevée. En moyenne une tige de riz donne dans ces rizières rarement plus de 30 à 40 grains, c'est-à-dire moins de 40 % du nombre de fleurs qui apparaissent sur l'épi.

Bien souvent, les plants de riz sont en effet repiqués trop tard. Ayant tallé déjà une première fois sur la pépinière, ils tallent à nouveau sur la rizière. L'absence de maturité des grains au moment de la récolte s'explique par la date trop tardive du repiquage et l'action du vent ou des basses températures. D'autre part l'insuffisance de la fumure joue vraisemblablement un rôle non négligeable.

Les rendements, moyens les bonnes années, décroissent considérablement les années de mauvaise récolte. On ne put guère en 1965 emplir plus de quelques soubik de paddy sur toute l'étendue des rizières moyennes. En fait, la paille de riz fut cette année là le principal produit récolté.

### *c) Les basses rizières*

Moins étendues que les précédentes, les rizières de bas-fond recouvrent encore 13,1 ha, soit près des 20,5 % de l'ensemble du damier rizicole. Le terme de rizière ne devrait s'y employer ici qu'entre guillemets. Extensive dans tous les sens du terme, la riziculture est dans cette frange du terroir non plus irriguée mais « submergée ».

L'irrigation dépendant essentiellement de l'eau de pluie, la date des repiquages est souvent tardive, tout à la fin du mois de décembre et parfois même décalée sur janvier. D'autre part, dès février, les basses rizières sont chaque année sous inondation.

Les paysans ne repiquent ici que le surplus de leurs semences, la fumure est par ailleurs totalement inconnue. Chaque année de riziculture correspond à un pari, dans lequel personne ne cherche à prendre de trop grands risques. Les rendements sont, les bonnes années, moyens ou médiocres et les mauvaises années, nuls. En 1966, certaines rizières de bas fond donnèrent pourtant des rendements voisins de 1,2 tonne à l'ha, mais ce fut là une exception. Généralement les basses rizières offrent des rendements inférieurs à une tonne. C'est d'ailleurs moins le paddy que l'on recherche que la paille de riz qui servira à l'alimentation des bêtes.

La typologie des rizières, dictée par la topographie de la cuvette, conditionne donc l'échantillonnage des rendements. Ce sont moins les nuances pédologiques qui jouent ici un rôle, que le degré de maîtrise de l'eau.

Les villageois tirent leçon de cette situation en faisant porter le maximum de leurs efforts et en répandant toute leur fumure disponible là où la maîtrise de l'eau est la plus aisée. Les rendements peuvent être dès lors très élevés, mais ils ne cessent de décroître au fur et à mesure que l'on se rapproche des bas-fonds ; les techniques agricoles deviennent d'autant plus extensives, que les conditions naturelles sont mauvaises.

## E. LA PRODUCTION RIZICOLE

En dépit des réserves qui ont été faites plus haut sur l'exactitude des mesures de rendement rizicole, on peut arriver à une certaine évaluation de la production rizicole en fonction des types de rizière. Celle-ci se décompose de la façon suivante :

	1965		1966		ANNÉES MOYENNES (estimation)	
	Rendement en tonnes à l'hectare	Production en tonnes	Rendement Tonnes/ ha	Production en tonnes	Rendement Tonnes/ ha	Production en tonnes
Hautes rizières (19 ha)	1,5	28,5	3	57	2,5	40
Moyennes rizières (27,6 ha)	—	5	1,7	46,9	1	27,6
Basses rizières (13,1 ha)	—	—	1	13,1	0,5	6,5
<b>TOTAL :</b> (Production en tonnes)		<b>33,5</b>		<b>117</b>		<b>74,1</b>

Les deux récoltes successives que nous avons pu observer sur le terroir, 1965 et 1966, représentent chacune un cas extrême de la production rizicole, l'une dans la pénurie, l'autre dans l'abondance. Les chiffres présentés dans la dernière colonne (Années moyennes) proviennent par contre d'une estimation et doivent être considérés en tant qu'ordres de grandeur.

Ce tableau permet de souligner l'importance des hautes rizières sur le terroir. Représentant seulement 30 % de la superficie rizicole, elles assurent 80 % de la récolte les mauvaises années et encore 50 % les années moyennes. En 1966, année heureuse s'il en fut, la productivité des hautes rizières était par contre égalée par celle des rizières moyennes.

Il s'ensuit que bon an, mal an, les hautes rizières « produisent », alors que les basses rizières connaissent des rendements uniformément bas. L'incertitude de la récolte joue surtout au niveau des rizières moyennes (48 % du terroir). Dans ces conditions, le problème d'une amélioration de la riziculture à Tsarahonenana se ramène à celui de la possibilité de « bonification » des rizières moyennes du terroir, c'est-à-dire à l'extension sur celles-ci des conditions de maîtrise hydraulique et de permanence des soins culturaux qui règnent sur les rizières hautes.

### 3. — L'APPORT DES CULTURES SOUS PLUIE

Les champs de culture sous pluie, un peu plus de 50 ha, recouvrent sur le terroir une superficie sensiblement équivalente aux étendues aménagées pour la riziculture. Ces cultures constituent un appoint indispensable pour l'équilibre du système agricole.

#### A. L'EVENTAIL DES CULTURES

Nous avons évoqué plus haut l'importance des plantes à cycle végétatif bref ; elles recouvrent 26,7 ha, et si l'on ne tient pas compte des jachères, 74 % des superficies mises en culture dans l'année.

## I. LES CULTURES A CYCLE VEGETATIF BREF

Les pommes de terre, maïs et haricots constituent l'association dominante du terroir non-inondable. Toutefois, en raison de la complantation de ces cultures sur la plupart des parcelles, il est difficile d'évaluer de façon précise les superficies consacrées à l'une ou à l'autre. On peut estimer à près de 16 ha les surfaces où le maïs se trouve présent, un peu moins de 10 ha celles où figurent les cultures de haricots, enfin à un peu plus de 20 ha les surfaces où règne la pomme de terre.

L'importance de ces cultures à cycle végétatif bref s'explique par leur parfaite adaptation aux conditions climatiques. Plantes résistantes aux écarts de température, la faible durée de leur cycle végétatif leur permet d'atteindre une maturation complète au bout de 100 ou 110 jours.

Les plantations ont lieu en septembre, parfois même fin août, sur les champs de berge, et en octobre sur les champs de montagne. Les essais de culture de deuxième saison ne donnent par contre que de piètres résultats. Les paysans les appellent *verim bola*, c'est-à-dire cultures perdues ; plantées en mars, il est rare que ces cultures puissent supporter le rafraîchissement des températures du mois de juin.

- *Maïs et haricots* sont souvent cultivés sur les mêmes parcelles. Les grains sont semés dans le même trou, si bien que dans sa croissance la tige du haricot s'enroule autour de la tige du maïs. L'intérêt de ces cultures est grand, car elles entrent pour une part importante dans l'alimentation des villageois, particulièrement dans les périodes de pénurie et de soudure. En outre, le maïs contribue à la nourriture des bêtes ; les grains sont distribués aux volailles et aux porcs, tandis que les tiges, abandonnées, servent de pâture au gros bétail. Le maïs est répandu uniformément sur l'ensemble du terroir sec, alors que les haricots qui trouvent un terrain de prédilection sur les alluvions des berges, disparaissent presque complètement dans les champs de montagne.

- *Les pommes de terre* s'étendent principalement sur les champs de berge, de talweg et sur les champs de montagne situés à une certaine distance du village. Elles sont plantées en association avec le maïs et dans une mesure moindre avec les saonjo (taro) et les patates douces. Ce sont les cultures les plus importantes du terroir non-inondable, tant par les superficies qui leur sont consacrées, que par leur productivité. Cultivées en effet sur des champs bien amendés, elles peuvent atteindre des rendements proches de 5 à 6 tonnes à l'hectare ; cette moyenne est même probablement dépassée sur les champs fertiles du bourrelet de berge.

On observe à Tsarahonenana, comme dans l'ensemble de la plaine d'Ambohibary, deux cycles de culture de pommes de terre :

- *les cultures d'avant-crue* sur les berges de l'Ilempona ; les tubercules plantés en août septembre sont, dans ce cas, récoltés en fin décembre et au début de janvier.

- *les cultures de montagne* qui, mises en terre à partir d'octobre ou de novembre, ne seront récoltées que plus tard, aux alentours du mois de mai ou de juin. Cette récolte tardive — les pommes de terre restent en effet plus de 6 mois dans le sol — s'explique par une maturation plus lente liée aux conditions plus fraîches du climat de montagne, mais aussi par la coutume des paysans de conserver les tubercules dans le sol jusqu'à ce que les prix aient monté au marché d'Ambohibary. Cette pratique ne va pas d'ailleurs sans quelques inconvénients pour la qualité des tubercules qui deviennent une longue période, la proie de multiples parasites : rats, insectes ou bactéries.

Plusieurs variétés sont mises en culture. Celles plantées sur les berges sont des *ovy fotsy*, ce qui signifie « pommes blanches ». Il s'agit d'une variété d'importation européenne de couleur claire, cultivée surtout dans un objectif commercial (1). Les pommes de terre plantées en montagne, ressortent par contre d'une variété plus ancienne, de couleur violette, appelée *ovy mainty*, c'est-à-dire « pommes noires ». Cette dernière variété est plus volontiers consommée par les villageois ou donnée en nourriture aux bestiaux.

---

(1) Les paysans appellent également ces pommes de terre « pommes de Hollande ».

## II. LES CULTURES A CYCLE VEGETATIF LONG

Ces plantes, qui par définition, incluent le temps de la saison fraîche à l'intérieur de leur cycle végétatif, sont beaucoup moins adaptées aux conditions climatiques de la région. De fait, les rendements obtenus à Tsarahonenana sur les champs de patates douces, manioc ou saonjo sont inférieurs à ceux obtenus habituellement dans les terroirs d'Imerina. L'essentiel de ces cultures est destiné à l'auto-consommation villageoise.

- *Les patates douces* produisent des tubercules farineux au goût douçâtre, très appréciés des villageois. Plantées généralement en février ou mars, elles ne sont récoltées que l'année suivante à la même époque. Cette longueur du cycle végétatif est d'ailleurs un fait inhabituel, qui s'explique par les chutes de température de saison fraîche. Cette culture s'étend sur près de 2,6 ha, principalement dans les ceintures de champs qui bordent les hameaux d'habitation. Elle est assez fréquemment la proie de larves voraces qui détruisent d'abord la feuille, puis les tubercules eux-mêmes. Les paysans n'ont dans ce cas d'autres ressources que de brûler les plants contaminés et de changer de culture.

- *Les saonjo* constituent la variété malgache du taro. Ils sont plantés en juillet-août dans de vastes trous rectangulaires entre lesquels il est facile d'intercaler une autre culture, maïs ou pommes de terre. En raison de leur goût pour l'humidité, on les trouve surtout sur les champs de berge en concurrence avec les plantes à cycle bref, mais aussi sur les ceintures de cultures qui se répandent autour des cases.

La culture du taro sur le terroir se révèle fragile. Par suite de la fraîcheur du climat d'altitude, les saonjo ne produisent plus au-delà de 1.700 m d'altitude. Les années froides, lorsque le gel pénètre dans le sol, les rendements deviennent médiocres ou nuls. Toutefois, cette culture recouvre 2,6 ha sur le terroir, soit une superficie analogue à celle des patates douces.

- *Le manioc* se situe délibérément au-delà de son écologie naturelle, encore plus que le saonjo ou la patate douce. Peu exigeante quant à la nature des sols, cette plante est en effet très sensible aux basses températures et supporte mal les gelées d'altitude. Les paysans comptent « trois saisons de pluie » pour que le manioc puisse accomplir un cycle végétatif normal. Planté par boutures inclinées au début de la saison chaude, il est récolté 30 mois après, à la fin de la troisième saison. Il n'atteint jamais, malgré la longueur de ce cycle une très belle taille : sa tige ne dépasse guère une hauteur de 50 centimètres et les rendements sont médiocres.

Le manioc recouvre 1,8 ha sur des champs situés autour du village ou à proximité des talwegs, dans des endroits un peu abrités.

## III. CULTURES DIVERSES

Les six cultures décrites ci-dessus recouvrent 94 % de la superficie emblavée du terroir. Les autres cultures n'ont plus qu'une valeur marginale.

- *Les arbres fruitiers* conservent toutefois une certaine importance dans l'alimentation des villageois. Ils forment des vergers plus ou moins serrés autour des cases ou se dispersent au milieu des champs de cultures vivrières qui bordent les hameaux. Le climat permet ici la floraison de la plupart des arbres fruitiers d'origine tempérée ; beaucoup sont des pommiers, mais on trouve aussi quelques pruniers, pêchers et poiriers. La production des pommes est très importante, mais elle souffre, en raison de la concurrence de la région d'Antsirabé et de Soavinandrinny, d'un grave problème de mévente. Les pommes constituent néanmoins, dans les mois de février et de mars, un appoint important au régime alimentaire des paysans. L'extension de leur culture sur le terroir est relativement récente et ne remonte guère à plus de quelques dizaines d'années.

- On trouve à côté des arbres fruitiers de minuscules *jardins potagers* cultivés en saison chaude près des cases, souvent sur l'emplacement d'un ancien parc à bœufs, ce qui permet d'en utiliser la fumure naturelle. Poireaux, choux fleurs, tomates, brèdes y sont intimement mêlés et servent à agrémenter les sauces qui accompagnent le plat de riz traditionnel. Les carottes sont une des rares

cultures qui soient faites pendant la saison sèche. Elles poussent sur les pépinières asséchées ou sur l'emplacement des jardins délaissés.

## B. L'AGRICULTURE PLUVIALE : MODES D'OCCUPATION DU SOL ET TECHNIQUES AGRAIRES

Diversifié quant à ses plantes cultivées, le système agraire l'est aussi dans ses modes d'occupation du sol et sa technique agricole (voir carte 5).

### I. CHAMPS DE CULTURE INTENSIVE : L'AGRICULTURE DE BERGE

Les meilleurs champs du terroir se situent sur les *tany mainty* ou terres noires des fonds de talweg et des berges de l'Ilempona. Sur ces sols fertiles de berge, enrichis chaque année par les limons de la crue, la culture est continue et ne connaît ni temps de repos, ni rotation culturale. Chaque année, la même association est renouvelée avec apport de fumure : pommes de terre, maïs, haricots, éventuellement saonjo. Les récoltes sont précoces et sauf pour les saonjo, ont lieu avant la crue qui submerge la cuvette à partir de janvier. Les *ovy fotsy* (pommes de terre « de Hollande ») qui constituent la culture dominante ont un objectif commercial ; la majeure partie en est revendue aux collecteurs d'Ambohibary.

En ajoutant aux cultures de berge les champs qui se situent sur le fond encaissé des talwegs, on obtient une superficie de 12,2 ha cultivés sur un mode intensif. Cette zone de culture est répartie en 247 parcelles, soit une surface moyenne par champ de 4.800 m<sup>2</sup>.

### II. CHAMPS DE CULTURE SEMI-INTENSIVE : LES CEINTURES DE CULTURES DE BAS DE PENTE ET « CHAMPS DE CASE »

Les cultures qui se répartissent en cercles irréguliers sur les colluvions accumulés au bas des pentes, à proximité des rizières et talwegs montagnards, peuvent être qualifiées de semi-intensives. De même, les zones de culture qui, mêlées aux vergers, bordent les hameaux d'habitation. Ces deux groupes de champs recouvrent 12,5 ha répartis en 323 parcelles.

Les cycles de culture sont discontinus. Au bout d'une culture ininterrompue de 5 à 6 ans, les champs sont mis au repos pendant une année ou deux, ou bien ne supportent que des plantations très aérées de maïs, ce qui correspond à un temps de « jachère cultivée ».

Ces champs, fumés dans la mesure des possibilités, le sont selon des principes identiques à ceux mis en œuvre dans les rizières ou sur les champs de berge. Les cendres de végétaux brûlés sont mêlées, dans des proportions variables, à des fumures animales, des brisures de riz ou des écorces de paddy. A cet égard, les champs vivriers qui bordent les hameaux d'habitation reçoivent des fumures plus abondantes que les parcelles réparties au bas des pentes. La proximité des cases et le prix attaché aux cultures vivrières à cycle végétatif long expliquent ce regain de fumure sur des sols naturellement moins fertiles. Les sols de pente sont en effet fragiles et assez rapidement décapés par l'érosion. Les cycles de cultures doivent également être plus courts : ils sont rarement prolongés au-delà de quatre années de mises en culture. C'est seulement par la permanence des soins culturaux et de la fumure que ces champs de pente, moins favorisés que les colluvions, conservent un caractère de culture semi-intensive.

### III. L'AGRICULTURE DE MONTAGNE : CHAMPS DE CULTURE EXTENSIVE ET CLAIRIERES DE DEFRICHEMENT

Les champs cultivés sur un mode extensif ont au départ un certain nombre de points communs. La fumure n'est plus organique mais composée presque exclusivement de cendres végétales ; les cycles de jachère sont longs, égaux ou supérieurs aux cycles de culture. Enfin, les rendements sont toujours médiocres.

Ces champs représentent, en incluant les zones de jachère aux limites clairement tracées, une superficie de 24,1 ha répartie en 595 parcelles ; leur superficie moyenne est de 4.000 m<sup>2</sup>. On peut distinguer sur les pentes proches du village ou d'un accès facile des champs cultivés sur un mode « extensif » et plus loin des clairières de culture temporaire défrichées sur les zones de mimosas.

#### ● La culture extensive

Aucune règle générale ne vient ici fixer la durée du cycle de culture ou celle du temps de jachère. Chaque champ ou groupe de champs connaît un cycle particulier, déterminé tout autant par sa situation pédologique et la rigueur de la pente que par les habitudes et les besoins immédiats du villageois qui les met en culture.

D'une façon générale, on peut toutefois considérer que les champs extensifs conservent certains caractères de permanence : la culture y revient périodiquement tous les 5, 7 ou 10 ans. Les parcelles connaissent quelques formes d'aménagement anti-érosifs : rigoles d'évacuation des eaux ou encore « rideaux » surélevés sur leur rebord inférieur. Elles sont dans l'ensemble appropriées individuellement et s'inscrivent dans des limites précises.

Ces champs sont cultivés principalement en maïs et pommes de terre. En règle générale, il est impossible de parler d'assolement ou de rotation de cultures. Il existe seulement un ordre de succession des plantes, adapté non pas en fonction d'une reconstitution possible des sols, mais à leur degré d'appauvrissement progressif. La première année de culture voit le plus souvent des plantations denses de pommes de terre, éventuellement de patates douces, complantées dans les intervalles de maïs. Cette combinaison est renouvelée parfois en deuxième année lorsque le sol s'avère encore fertile. Par la suite, et parallèlement aux signes de fatigue du sol, le champ ne sera plus cultivé qu'en maïs clairsemé, parfois accompagné de repousses naturelles de pommes de terre. Au bout de trois années de culture, le champ est abandonné.

#### ● Les clairières de défrichement

A l'intérieur de la montagne, ou sur les pentes d'accès malaisé qui flanquent les talwegs, les cycles de culture apparaissent encore plus extensifs. Abandonné au bout de 2 ans, le champ, envahi à nouveau par les mimosas, disparaît. La fumure animale est rare ; le seul engrais est constitué par les cendres de brûlis.

La technique de défrichement est la suivante : peu avant les semailles, les paysans découpent avec leurs angady le sol des pentes en mottes rectangulaires qu'ils retournent et transportent sur la surface qu'ils désirent mettre en valeur. Le champ surélevé par l'humus des zones voisines est alors recouvert par les branchages et les troncs des mimosas abattus lors du défrichement. Le feu étant ensuite communiqué, les cendres de mimosas, mêlées à l'humus, constituent un engrais naturel qui suractive les processus de minéralisation du sol. Excellent engrais à court terme, cette formule est, comme tous les feux de brousse, plus discutable à longue échéance, car elle accélère les processus de dégradation et d'appauvrissement du sol.

Les techniques agricoles sur le terroir non-inondable apparaissent donc diverses. Les cycles de culture, intensive sur les berges ou les basses pentes, se relâchent au fur et à mesure que l'on s'éloigne des cases du village ou des rizières. La culture devient de plus en plus extensive puis, sur les sols d'usage collectif, itinérante.

Le véritable terroir agricole, le « terroir utile », est centré autour des hameaux et des rizières ; la montagne ne représente qu'un complément médiocrement mis en valeur. Elle reste néanmoins une réserve de terre pour les paysans pauvres, et fournit aux villageois leur bois de combustion. Elles constitue en outre un domaine de pâture naturelle pour les troupeaux.

## 4. — L'ELEVAGE

L'élevage n'est que très imparfaitement relié au système agricole. Il repose essentiellement sur

l'existence d'un troupeau de travail (bœufs de charrettes) et s'accompagne de formes plus mineures, comme l'élevage des porcs, des moutons ou la basse-cour.

## I. L'ELEVAGE BOVIN

Au mois de décembre 1965, le village comptait 34 bêtes à cornes, soit une moyenne de 0,13 tête de bétail par habitant (1). La plupart des bêtes relèvent d'une race locale appelée *raza findraony*, ce qui peut se traduire par « petit fils de *raony* », ce dernier mot signifiant « venu des mers ». Les *raony* désignent ainsi tout ce qui n'est pas zébu et relève de races importées d'Europe. Les bêtes du village résultent en effet d'un mélange déjà ancien des races locales de zébus et des diverses races européennes qui constituent l'élément « *raony* ». Bien souvent ce que les paysans appellent des *raony* purs, sont en fait des animaux déjà croisés de zébus.

Les bêtes sont sans bosse ou celle-ci est peu apparente, mais on reconnaît toutefois l'apport zébu par le grand développement du fanon, la forme des cornes et certains caractères de l'arrière-train. Vaches ou bœufs sont généralement de petite taille mais robustes. L'influence de certaines races européennes, particulièrement pour les landaises, normandes ou schwiss, apparaît en certains cas très marquée.

Le troupeau du village se décompose comme suit :

- 22 bœufs de trait, soit 11 attelages de travail
- 8 vaches et 3 veaux
- 2 bœufs de fosse.

Ces proportions sont révélatrices : les 2/3 des bêtes sont des bœufs de travail, réservés en priorité aux attelages de charrette, éventuellement de charrue.

### ● Les bœufs de travail

La plupart des bêtes de Tsarahonenana ont été achetées à des éleveurs des villages de la haute-montagne. Un bœuf de trait solide et déjà éduqué peut coûter très cher pour les populations locales : quelques 20 à 25.000 francs malgaches.

Cette forme d'élevage peut dans une certaine mesure être qualifiée d'intensive. Les bêtes sont enfermées la nuit, près de la case, dans un parc à ciel ouvert, constitué par un enclos de branches à l'intérieur duquel est recueillie la fumure. La journée, elles paissent, sous la surveillance des enfants ou vieillards, sur les chaumes de la rizière en hiver et les pâturages de la montagne en saison chaude. Mais ces pâtures à base de *Cynodon dactylon* ou d'*Aristida* se dégradent vite : les bêtes doivent recevoir un supplément de nourriture au parc, constitué surtout de paille de riz, mais aussi de feuilles de manioc et de patates douces, d'épluchures de pommes de terre, et lorsque c'est encore insuffisant, de tubercules elles-mêmes. Chaque soir, les villageois, et tout spécialement les femmes, vont couper des herbes dans les fossés d'irrigation, ou dans les talwegs de montagne, près des sources humides.

### ● Les vaches

Les quelques vaches que compte le cheptel du village font l'objet d'une attention beaucoup moins soutenue que les bœufs de travail. Elles errent la journée entière à la recherche des pâtures trop rapidement épuisées qui constituent leur seule source d'alimentation, et ne reçoivent que très accidentellement une nourriture au parc. De fait, elles sont maigres et efflanquées. En raison de cette carence alimentaire, le taux de fécondité apparaît faible et les jeunes veaux connaissent un taux de mortalité élevé.

L'élevage attentif, voire intensif, pratiqué pour les bœufs de traits devient pour les vaches beaucoup plus passif, au demeurant sans grande utilité. Le lait n'est pas consommé par les villageois et Ambohibary est trop éloigné pour qu'il puisse y être vendu. La fumure est pauvre. En fait, l'élevage des vaches représente une espèce de « thésaurisation », où s'investissent des bénéfices monétaires acquis ailleurs et qu'il est possible par la vente de récupérer en cas de besoins. Les vaches sont moins à Tsarahonenana une spéculation ou une activité productive que la fixation d'un capital « mort ».

(1) Ce chiffre est très légèrement supérieur à la moyenne générale de l'Imerina établie, selon le rapport SCET, à 0,12.

### ● L'élevage de fosse

L'élevage de fosse est d'un autre ordre. C'est un élevage de type spéculatif, fréquemment pratiqué aux temps des ancêtres, mais qui semble de nos jours délaissé. La formule n'est pourtant pas mauvaise. Elle consiste à acheter à bas prix une bête amaigrie de la montagne, à l'engraisser de façon systématique dans une fosse, puis à la revendre cinq ou six mois plus tard à un boucher d'Ambohibary. Autrefois, les bœufs de fosse étaient engraisés dans la perspective des fêtes traditionnelles : circoncision ou famadihana. L'intérêt spéculatif est de nos jours plus affirmé (1).

Selon la technique traditionnelle, la bête est parquée dans une fosse qu'elle ne quitte pratiquement plus jusqu'au jour de sa vente et nourrie plusieurs fois par jour à partir de paille de riz, de vilona (repousses de riz), patates douces, pommes de terre, herbes diverses, etc... Ce type d'élevage implique, en plus d'un travail quotidien accaparant, un système de culture qui laisse des excédents importants. Aujourd'hui, seules quelques familles disposent suffisamment de paille de riz et de tubercules pour entretenir et engraisser convenablement un bœuf de fosse.

## II. L'ELEVAGE DE PORCS

Au moment de notre recensement, on pouvait dénombrer 45 porcs au village. Chaque ménage tente au moins une fois dans l'année l'élevage d'un ou de deux porcelets.

La plupart de ces porcs ont été achetés très jeunes au marché peu après les récoltes lorsque les paysans disposent de leur maximum d'argent et de produits, mais ne sont consommés que dans des cas exceptionnels : mariages ou famadihana. Cet élevage est en effet un élevage d'embouche orienté sur une spéculation. Il est possible de vendre à Ambohibary un porc de belle taille à un prix dépassant 10.000 francs malgaches. Les bêtes sont d'une race locale, de qualité rustique et résistante, au pelage blanc strié de taches noires.

La porcherie est située au rez-de-chaussée des maisons. Les bêtes y sont enfermées la nuit, mais dans la journée, sont parquées au soleil dans un petit enclos fait de branches à quelques mètres de la case. L'élevage se fait d'ailleurs en grande partie à l'air libre ; les porcs vont l'après-midi chercher leur nourriture sous la surveillance des enfants et de la même façon que les bœufs refluent de la rizière en saison sèche, aux pâturages de montagne en saison humide.

L'engraissement d'une bête implique une ponction notable parmi les cultures sèches du terroir (patates douces, pommes de terre, maïs). Ce type d'élevage dépend donc de l'excédent qui reste disponible une fois couverts les besoins alimentaires des paysans.

La fumure des porcs recueillie dans les étables est soigneusement conservée et mélangée aux fumiers donnés par les bœufs. Elle est surtout répandue dans les couronnes de cultures vivrières qui entourent les hameaux, en particulier sur les champs de saonjo et de patates douces.

Cet élevage était auparavant beaucoup plus développé. Les raisons de son déclin tiennent en partie aux ravages causés par la maladie de Teschen, forme d'épidémie chronique qui sévit sur tout l'ensemble du Vakinkaratra. Les tournées de vaccination des services vétérinaires ne parviennent en effet que rarement dans l'ensemble des villages isolés et mal desservis par les voies de communication. Dès lors, chaque tentative d'élevage repose sur une gageure car on n'est jamais très sûr de pouvoir revendre ses porcs. Cette incertitude a découragé beaucoup de villageois et incité les autres à la prudence. Beaucoup de ménages n'élèvent plus qu'un seul porc dans l'année, au lieu de trois ou quatre, comme c'était le cas autrefois. Il en découle un grave manque à gagner au sein de la vie villageoise.

## III. L'ELEVAGE DE BASSE-COUR

Les volailles disséminées autour des cases et que l'on trouve aussi sur les chaumes de rizières en concurrence avec les autres animaux en pacage, représentent un élément important de la vie rurale. Chaque famille possède au moins deux ou trois poules, à l'occasion un coq, et des cohortes de

---

(1) Ce type d'élevage reste répandu dans les villages riziculteurs, riches en paille de riz, du sud de la plaine d'Ambohibary, en particulier dans Ankeniheny («le marais»).

poussins et de poulets. Nous avons pu compter plus d'une centaine de poules lors de notre enquête sur le village. Cet élevage de basse-cour est essentiellement l'affaire des femmes. C'est un élevage libre, où les volailles errent toute la journée à la recherche de leur nourriture et sont parquées le soir au rez-de-chaussée de la maison en compagnie des porcs. On donne des grains de maïs ou des écorces de paddy aux couveuses, mais de façon irrégulière et dans la mesure des possibilités.

Les poulets et les œufs sont vendus presque chaque jeudi par les femmes au marché d'Ambohibary. Dans l'alimentation villageoise, ils représentent à peu près la seule source de viande et de protéines.

Moins nombreux, les dindes, les canards et les oies sont élevés de façon plus intensive et dans une intention souvent spéculative ; on les nourrit à grand renfort de grains de maïs, afin de les revendre ensuite au marché hebdomadaire.

Cet élevage de basse-cour représente une source de revenus non négligeable pour les villageois et permet de menues rentrées monétaires échelonnées au cours des semaines.

#### IV. L'ELEVAGE DE MOUTONS

Pour une raison qui nous reste inconnue, l'élevage des moutons souffre à Tsarahonenana d'un préjugé défavorable. Les deux familles du village qui élèvent une douzaine de moutons appartiennent toutes deux à l'ancienne caste des esclaves (*andevo*). Les Hova ne sauraient, semble-t-il, se livrer à cette occupation sans déchoir. Ces moutons sont, du reste, d'une race locale qui ne présente pas un très grand intérêt. Les bêtes sont maigres et courtes sur pattes. La laine est inexploitable. Elles évoquent un peu les moutons à grosse queue des hauts plateaux algériens. On les élève en libre pâture sur les rizières et sur les flancs de la montagne, et ne font l'objet d'aucun soin particulier. Elles sont revendues à un prix relativement bas à Ambohibary, rarement supérieur à 1.000 francs malgaches par tête.

Les types d'élevage à Tsarahonenana sont donc divers et répondent à une vieille tradition. Toutefois, à l'exception des bœufs de trait dont l'usage s'avère indispensable pour le transport et la commercialisation des récoltes — 11 ménages sur 55 possédaient en 1965 un attelage —, les méthodes d'élevage restent pour la plupart rustiques, et ne mettent guère en valeur l'étendue des possibilités offertes par le terroir. Ce dernier point nous entraîne en fin de chapitre à poser le problème de l'ensemble du système agraire et de ses possibilités d'évolution.

### 5. — EQUILIBRE ET LIMITES DU SYSTEME AGRAIRE

Le système agraire que l'on peut observer de nos jours à Tsarahonenana n'a pas été créé tel quel par les premiers émigrants qui fondèrent le village. Il résulte d'une évolution qui semble avoir été commune à l'ensemble des villages de la partie nord de la plaine.

#### A. LES PREMIERS MODES D'OCCUPATION DU SOL : LE SYSTEME AGRO-PASTORAL

Lorsque dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la montagne de Tsarahonenana fut occupée par quelques familles originaires de la région d'Arivonimamo, il ne pouvait être question de reproduire d'emblée le système agricole d'Imerina auquel elles étaient accoutumées. Les hommes étaient trop peu nombreux pour aménager la cuvette et assainir le marécage, la montagne offrait par contre de vastes espaces de pâtures. Le premier mode d'occupation du sol consista en une combinaison agro-pastorale où l'élevage extensif tenait une place importante. Les rizières n'occupaient qu'une superficie réduite en

bordure des marécages, tandis que quelques parcelles de manioc, saonjo ou maïs étaient cultivées à proximité des cases.

L'élevage reposait sur un important troupeau de zébus — près de 200 têtes de bétail vivaient en état de semi-liberté à Tsarahonenana — et sur la surveillance et l'entretien du porc domestique. Ce vaste troupeau trouvait son compte sur la montagne très tôt dénudée sur laquelle on pratiqua longtemps les feux de brousse qui permettaient la repousse des herbes tendres et en saison froide sur les marécages desséchés de la cuvette. Le village comptait entre 60 et 80 habitants, la densité des bêtes au pacage ne dépassait pas une tête à l'hectare.

À la fin du siècle, un élément d'amélioration du système apparut avec l'introduction de la pomme de terre *ovy mainty*. Celle-ci, n'entrant pas dans les habitudes alimentaires des paysans, fut réservée au début à la nourriture des porcs. Grâce à ses hauts rendements, elle permit un développement rapide de cet élevage, qui devint une spécialité régionale. Les porcs engraisés étaient revendus à Ambohibary — qui trouva là son premier rôle de centre marchand — puis de là, redistribués sur Tananarive et les autres petites villes d'Imérina.

L'extension des cultures de pomme de terre sur la basse-montagne, les premiers signes d'une dégradation des pâtures livrées aux feux de brousse, obligèrent peu à peu les habitants de Tsarahonenana à étendre leur espace de pâtures. Ces nouveaux espaces furent trouvés à 2.100 m d'altitude sur la haute-surface d'Andranomangamanga à environ deux heures de marche au nord-ouest du village. Les grandes familles — toutes de caste hova — prirent coutume d'y envoyer le temps de la saison chaude leurs troupeaux de zébus sous la garde d'esclaves. Ces nouveaux espaces paraissaient infinis ; pour se nourrir, les bergers andevo pratiquaient sur la hauteur quelques cultures hâtives de pommes de terre et revenaient ensuite passer l'hivernage dans le terroir de plaine.

Cette forme extensive d'occupation du sol liée à des mouvements de transhumance, impliquait le maintien dans la plaine d'une faible densité de population. Or la croissance naturelle des premiers émigrants et la persistance de l'émigration ne tardèrent pas à rendre précaire l'équilibre d'autrefois. En outre la fin de l'esclavage ordonnée en 1897 rendit difficile les mouvements de transhumance en tarissant leur source de main-d'œuvre traditionnelle.

Ce fut à cette époque, que les premiers mouvements d'émigration permanente vers la haute montagne tendirent à se développer : Andranomangamanga connut là ses premiers colons d'origine mérina. Parallèlement aux débuts du « front pionnier », les travaux d'assèchement du marécage et l'extension des rizières se poursuivirent dans la plaine. Ces deux mouvements — la projection en altitude du système agro-pastoral et l'extension de la riziculture dans le marais — sont donc pratiquement contemporains et tous deux issus de l'augmentation de la population dans les villages de plaine.

Cette première forme extensive de l'occupation du sol explique la dégradation du milieu naturel dans la montagne. Les feux de brousse annuels et la pâture incessante ont appauvri les pâtures, favorisé l'érosion des pentes et accéléré les processus de ferrallitisation des sols. La rupture de l'équilibre écologique fit disparaître les espèces botaniques originelles et favorisa l'extension des prairies d'*Aristida* et bosquets de *Mimosa* que l'on peut observer de nos jours.

Dans la plaine, la création au début du siècle d'un vaste espace rizicole de plus de 3.000 ha représente un aménagement agricole récent. Très vite, à Tsarahonenana comme ailleurs, l'expansion des rizières ne tarde pas à ordonner autour d'elle les grands traits du paysage rural, attirant sites d'habitat et champs de cultures sous pluie.

Le système agraire que nous venons d'étudier ne peut être compris qu'en fonction de cette évolution. Les liens qui unissent le terroir aux fronts pionniers de montagne sont toujours très forts ; l'extension de la riziculture dans le centre de la plaine, a permis des densités de population plus importantes, mais ne signifie pas pour autant que tous les problèmes soient résolus. Dans une certaine mesure les formes actuelles du système de culture restent l'imitation des systèmes vivriers mis en œuvre dans les vallées et plaines de l'Imérina central. Ce caractère « importé » du système agricole est à la source de son immobilité et de bon nombre de ses contradictions.

## B. LE NOUVEL EQUILIBRE DU SYSTEME AGRICOLE

Dans une certaine mesure, le système agricole a su pourtant réaliser un nouvel équilibre. Il s'est adapté aux conditions difficiles de l'écologie de montagne et a pu retrouver la riziculture,

fondement de la civilisation de l'Imérina. Bon an, mal an, il assure la subsistance et quelques revenus monétaires à l'ensemble de la communauté villageoise. Toutefois cet équilibre apparaît en dernière analyse « figé » et peu susceptible de rénovation. Il bute sur les limites qu'impose un milieu naturel insuffisamment maîtrisé et n'évolue pas.

— *La riziculture* est pour les paysans le centre même du système agricole. Elle accapare la plus grande partie de leurs temps de travaux et épuise la plupart des disponibilités en fumure animale. Le riz, aliment quotidien des villageois, est mangé matin et soir en grande quantité, le plus souvent sec.

On peut estimer à près de 50 t de riz les besoins alimentaires de la communauté villageoise pour une année, en supposant qu'ils ne fassent l'objet d'aucune restriction (280 hab. pour une consommation quotidienne individuelle proche de 0,5 kg).

Or si la production rizicole du terroir excède largement — sauf pour 1965 — les besoins de la consommation, elle doit être en fait réduite de moitié, puisque la moitié des rizières du terroir sont récoltées par des « étrangers » qui ne résident pas au village.

En règle générale, la production n'arrive guère à répondre aux besoins globaux de la consommation ; elle permet un léger excédent les bonnes années (+ 8,5 t), mais souffre par contre d'une grave pénurie les années de mauvaise récolte (—23,5 t). En revanche, les années moyennes, la production des rizières du terroir couvre 75 % des besoins du village (1). Par ailleurs la propriété rizicole est fort inégalement répartie d'autant plus que près de la moitié de cette production provient des rizières hautes, détenues par les plus grands propriétaires. En fait, si une faible minorité (10 %) dispose bon an, mal an, d'un excédent plus ou moins abondant, bon nombre de villageois n'arrivent pas à faire durer leurs provisions jusqu'à la récolte suivante.

L'excédent de riz, même les années d'abondance, n'est que rarement réintroduit dans les circuits commerciaux. Le riz, lorsqu'il abonde, est englouti en grandes quantités dans des famadihana ou des invitations de prestige ; il n'est vendu qu'en très faible quantité. Mais les années heureuses sont exceptionnelles, en règle générale le riz commence à manquer quelques mois après la récolte. La plupart des villageois doivent l'acheter aux commerçants d'Ambohibary, ou auprès des terroirs mieux lotis du sud de la plaine. En période de soudure, maïs, haricots et pommes de terre constituent l'alimentation de base des plus pauvres.

La culture du riz ne joue donc pas comme un élément de spéculation à l'intérieur du système agraire ; c'est une culture essentiellement d'auto-subsistance, peu productive dans les conditions actuelles, et dont la finalité échappe aux notions extérieures d'efficacité ou de rentabilité. Le riz sert à honorer les ancêtres et entre dans tous les circuits d'échange traditionnels. Dans cette perspective, sa culture reste empreinte de « fatalisme » ; elle est destinée d'abord aux ancêtres et les paysans s'en remettent pour la récolte à leur bon vouloir. La technicité a pourtant atteint un certain niveau de maîtrise et de perfection, héritée des pays d'Imérina. Elle assure un équilibre, puisque sauf catastrophe elle réussit à répondre à une partie des besoins de la communauté villageoise, mais elle apparaît au bout du compte peu soucieuse de rénovation, et comme à l'écart du monde économique extérieur.

— Bien que moins essentiel, le problème *des cultures à cycle végétatif long* peut être abordé dans une perspective identique. Les manioc, saonjo ou patates douces sont en effet manifestement inadaptés aux conditions naturelles ; ils recouvrent pourtant, si l'on ne tient pas compte des surfaces laissées en jachère, 20 % des superficies de cultures sous pluie et occupent une position privilégiée sur le terroir, en bordure des hameaux d'habitation où ils bénéficient des meilleures fumures disponibles pour le terroir non-inondable. Les raisons de cette priorité ne ressortent pas — comme pour le riz — d'une finalité d'ordre mystique, mais d'un attachement aux habitudes alimentaires et plantes du pays d'origine. Au plan strict de la productivité, ces cultures traditionnelles sont peu rentables.

— *Les cultures à cycle végétatif bref* constituent l'élément qui équilibre le système agraire et le rend viable. Maïs et surtout pommes de terre compensent les incertitudes de la riziculture et la faible productivité des plantes à cycle long. Grâce à elles, le village est assuré d'échapper à la disette possible des périodes de soudure. En outre, ces cultures jouent, en sus de leur rôle vivrier, un rôle important dans l'élevage des porcs, l'élevage des bœufs de trait ou de fosse. Elles assurent d'autre part les principaux revenus monétaires du village.

Ces revenus proviennent surtout de l'agriculture de berge. On peut en effet évaluer à près de 50 ou 60 t de pommes de terre les récoltes précoces d'avant-crue fournies par les champs de berge, production qui est vendue dans sa presque totalité aux collecteurs d'Ambohibary.

(1) Voir tableau p. 41.

A Tsarahonenana, seules les récoltes précoces de berge ou des alluvions de talwegs peuvent être commercialisées. Ces champs sont en effet situés sur les sols les plus fertiles du terroir, et leur récolte arrive chronologiquement à point. Dans les mois de novembre ou de décembre, les prix qui sont relativement élevés à Ambohibary ne souffrent pas encore de l'arrivée massive sur le marché des récoltes de haute montagne qui s'effectuent seulement à partir du mois de janvier.

Par contre, pour les cultures plus tardives réparties sur la montagne, la concurrence est sévère et les tubercules se vendent mal ou à bas prix. En outre, la technique de culture, extensive et sans fumure organique n'assure que des rendements faibles sur des sols fragiles, facilement dégradés. Les récoltes sont consommées sur place, ou servent à assurer les semences de la nouvelle campagne agricole.

Un développement de la culture des pommes de terre sur le terroir paraît difficile. Les champs de berge ou d'alluvions utilisés à plein avant les crues de janvier sont par la suite trop humides pour permettre une nouvelle récolte. Les parcelles dispersées sur l'étendue de la montagne sont cultivées de façon trop extensive pour assurer une production notable. Elles se heurtent d'autre part à une saturation générale du marché, lorsqu'elles arrivent à maturité.

Dernière rubrique du système agraire, *l'élevage* est peut-être l'élément le plus riche en possibilités. Dans une certaine mesure il apparaît bien relié au système agricole, surtout si on le compare aux types d'élevage africains ; la fumure animale est en effet répandue sur les zones de culture intensive, la traction animale est utilisée et permet le transport des récoltes et le travail des rizières. Inversement, l'engraissement et l'élevage des bœufs de fosse, porcs ou volaille de basse-cour, utilisent le surplus alimentaire laissé par le système agricole.

Toutefois, et à l'exception peut-être des bœufs de trait, l'élevage pour les villageois représente une activité secondaire. En l'absence de toute culture fourragère et par suite de la dégradation des pâtures, la nourriture des bêtes est en grande partie prélevée sur le stock de produits vivriers normalement consommé par les habitants : manioc, maïs, pommes de terre, brisures de paddy, etc. Or, ce « surplus » reste mesuré. Le nombre de bêtes est par là-même limité, tout comme le regain de fumure qui pourrait en retour améliorer l'agriculture traditionnelle.

L'élevage villageois est en fait un élevage de « type asiatique » ; il reste marginal et comme dissocié d'un système de culture dont il n'est pas le centre.

### C. L'EXIGENCE D'EVOLUTION

Le système agraire actuel se fonde sur le maintien d'une culture traditionnelle — la riziculture — et d'une culture commerciale — les pommes de terre — dont les possibilités d'extension sont limitées. L'immobilité du système est encore accentuée par la représentation que se font les paysans eux-mêmes de leur propre agriculture.

Il y a en effet une certaine discordance entre la vision qu'ont de leur terroir les paysans et la réalité de ce qu'il produit ou plus exactement de ce qu'il serait en mesure de produire. Ce sont les domaines les plus incertains du système de culture, parce que les moins adaptés au milieu naturel, qui sont en fait considérés comme les plus importants et inversement, ceux qui pourraient le mieux être développés qui sont négligés.

Cette situation paradoxale s'explique par la valeur intrinsèque qui est accordée aux modes de cultures traditionnels : riziculture et plantes à cycle long, mais aussi dans le cas de Tsarahonenana par les liens qui unissent le village aux zones pionnières d'altitude. Le terroir se présente en effet comme « l'endroit limite » qui peut fournir précisément ce que la haute montagne ne peut plus produire. En ce sens, il fonctionne un peu comme « l'arrière-région » de la ceinture pionnière qui se développe en montagne.

Dans cette perspective, le problème de l'adaptation du système agraire aux conditions du milieu naturel est peut-être une fausse question. Pour toutes les raisons que nous avons développées, le système agricole n'est qu'imparfaitement « adapté » ; il est « figé » sur une limite climatique et les virtualités nouvelles qu'offrait le milieu naturel montagnard n'ont été que partiellement exploitées, tant par l'élevage que par les cultures nouvelles.

Dans le cadre d'un élevage pratiqué « à l'asiatique », les cultures fourragères restent en effet

méconnues. Les stations d'essai de l'I.R.A.M. (1) ont essayé dans le Vakinankaratra un assolement faisant alterner cultures fourragères, champs de blé et champs d'orge : cette expérience pourtant satisfaisante n'a jamais pu avoir de suite dans les villages de la région.

Mais peut-être est-ce poser là une question en des termes d'efficacité économique ou de rentabilité, qui n'entrent pas en jeu dans l'univers psychologique des paysans de l'Ankaratra. Pour les villageois de Tsarahonenana, le premier problème en s'établissant sur les basses pentes de la montagne n'était pas tellement de trouver de nouvelles cultures ou de s'enrichir, mais de pouvoir vivre tel que les mérimina doivent vivre, c'est-à-dire en cultivant et en mangeant du riz, tout en gardant une part de leur production pour honorer les ancêtres. Il s'agissait donc moins de tirer parti d'un milieu naturel « nouveau » que de reconstituer dans celui-ci les bases matérielles d'une civilisation précise. Dans ce sens, la mise en valeur de la plaine d'Ambohibary peut être considérée comme une réussite de la colonisation mérimina.

Par ailleurs, le développement de la culture des pommes de terre, la part plus grande laissée à un élevage même médiocre, l'essor des cultures fruitières, indiquent que cette colonisation a su dans une certaine mesure tirer parti des possibilités nouvelles du milieu et se différencier des modèles agraires traditionnels du pays d'origine.

Le système agricole a pu trouver un équilibre entre sa propre tradition et le milieu naturel montagnard. Les notions de profit agricole ou de rentabilité n'entrent que pour une faible part dans cet équilibre, à l'exception peut-être des formes de culture intensive de l'agriculture de berge ou de certaines rizières « hautes », c'est-à-dire beaucoup moins du tiers des superficies cultivées.

Toutefois cet équilibre ne doit pas faire illusion, ni non plus l'immobilité actuelle signifier absence de possibilité d'évolution. Le système agraire qui vient d'être décrit résulte d'une évolution qui l'a conduit d'une combinaison agro-pastorale à des formes plus intensives d'occupation du sol, le principal moteur de cette transformation étant la pression démographique. Nous assistons aujourd'hui à une phase d'immobilité qui précède sans doute de nouveaux changements : l'équilibre sur lequel repose notre système agraire est en effet précaire. La pression démographique continue de s'accroître au niveau des terres cultivées du village et la communauté rurale elle-même est engagée dans de profonds remaniements intérieurs.

Bien des problèmes de la société paysanne découlent d'un conflit entre l'idéologie collective traditionnelle — celle qu'exprime le système agraire d'aujourd'hui — et le comportement pratique de chacun des villageois pour lesquels la quête du profit ou plus exactement la recherche de sommes minimales d'argent devient aujourd'hui le souci fondamental. Ces dynamismes — démographiques et sociologiques — sont à la fois des facteurs de déséquilibre et des germes de renouveau de l'agriculture villageoise. L'intensification et la diversification des cultures pluviales, l'amélioration des types d'élevage et leur insertion dans le système de cultures, la maîtrise des conditions d'irrigation et de drainage dans la cuvette d'inondation sont les conditions d'une nouvelle évolution agraire. Malheureusement rien n'indique dans les formes actuelles du système agricole la proximité d'un tel départ. L'exigence d'évolution est pourtant inscrite dans les faits. Si l'équilibre relatif du système agraire d'aujourd'hui appelle à de nouvelles transformations, tout ou presque reste encore à faire dans ce domaine.

L'étude de la société villageoise et de ses tendances nouvelles nées du contact avec le monde extérieur et l'économie de marché fera l'objet de la troisième partie de cette étude.

---

(1) I.R.A.M. : Institut de Recherche Agronomique à Madagascar.

### III. — LES DYNAMISMES DE LA SOCIÉTÉ VILLAGEOISE

Un thème revient fréquemment dans les propos que tiennent les anciens, lorsqu'ils évoquent la vie villageoise d'autrefois. Ce thème est toujours celui de la grande communauté unie que formaient les ancêtres et de l'« Union perdue ». Les villageois emploient à ce sujet, non sans une certaine nostalgie, le mot de *fibavana*.

Les ancêtres sont qualifiés d'attributs élogieux ; ils étaient « très bons », « très forts », « infatigables », « ils vivaient dans un climat de prospérité générale ». Certaines de ces qualités ressortissent peut-être au mythe, elles sont en tous cas significatives de la conscience d'un monde perdu, différent et meilleur.

#### 1. — LE TEMPS DES ANCÊTRES

##### A. LA FONDATION DU VILLAGE

Tsarahonenana est, comme nous l'avons vu, un village récent. Les plus âgés sont les petits-fils ou même les fils des premiers ancêtres qui se fixèrent sur les pentes désertes de la montagne.

Les deux premiers colons qui, aux alentours de 1860, s'établirent sur l'emplacement du terroir, venaient tous deux d'un village du sud de l'Imérina appelé Ambatomainty, ce qui signifie « Pierres Noires », un peu à l'est d'Arivonimano. Rainiketamanga fut le premier de ces colons. Grand ancêtre du village, la moitié des habitants sont ses descendants directs ou indirects. Parmi les raisons qui l'incitèrent à se fixer dans le Vakinankaratra, la principale aurait été le désir de trouver des « terres neuves » où ils puisse s'établir avec ses nombreux enfants. On parle également à cette époque d'une famine générale et d'épidémies de typhus qui auraient ravagé les campagnes surpeuplées de l'Imérina du sud et poussé de nombreux paysans au départ.

La fondation de Tsarahonenana se rattache au mouvement de colonisation des plaines et vallées intérieures de l'Ankaratra, qui fut général dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La plaine d'Ambohibary n'était pas alors absolument vide, mais les villages étaient clairsemés et peu importants ; le nord de la plaine était par contre pratiquement désert.

Rainiketamanga arriva dans la plaine d'Ambohibary, alors appelée plaine de Sambaina, directement du nord par les pistes et sentiers de montagne qui traversent l'Ankaratra. Il séjourna d'abord dans plusieurs hameaux au sud de la plaine marécageuse, puis remonta vers l'amont. A Miadampoina, un des premiers points de peuplement de la région, il reçut du fokon'olona de ce village l'autorisation de s'établir sur les pentes désertes de la montagne voisine. Un autre habitant d'Ambatomainty, Rainitsara vint le rejoindre et s'établit un peu plus haut, au sommet de l'éperon rocheux dans un lieu appelé « Vaingaindrano » — ce qui signifie « l'eau difficile à trouver — Par la suite, cinq autres familles de colons originaires des mêmes régions de l'Imérina vinrent aux côtés des premiers arrivants. Ces sept ancêtres sont considérés aujourd'hui comme les fondateurs du village.

Ces colons étaient tous des catholiques, convertis dans leur région d'origine. Ils construisirent une chapelle de bois qui dès 1887 reçut la visite des pères missionnaires établis à Betafo. Sur le conseil de l'un d'eux, les habitants choisirent un nouveau nom pour leur village, « Tsarahonenana », ce qui

peut se traduire par « Là où il fait bon habiter ». Ce nouveau nom sanctionnait la création et l'unité de la nouvelle communauté villageoise.

La région était par ailleurs peu sûre. Des bandes de hors-la-loi peuplaient les solitudes de la montagne et des raids ou razzias n'étaient pas exclus. Le site du village s'était donc fixé au sommet de l'éperon montagneux dans un habitat resserré sur une position défensive près de l'ancien Vaingaindrano. Dans la période troublée qui suivit l'arrivée des troupes françaises et qu'on appelle l'insurrection des « menalamba », l'église de bois fut brûlée à deux reprises, et la population dispersée.

La sécurité générale revenue, de nouveaux immigrants continuèrent à se déverser sur l'ensemble de la plaine d'Ambohibary-Sambaina.

Quelques-unes des grandes familles du village possédaient des esclaves, achetés au marché de Betafo. A leur libération, les « andevo » quittèrent le village pour s'établir sur des terres neuves, à Sohazo, en amont de la plaine sur les terres exondées du marais central (1).

Il n'existe à l'heure actuelle à Tsarahonenana que quelques familles de l'ancienne troisième caste. Il s'agit des descendants de Rainisabotsy, originaires de Mandroasahina sur le versant est de la vallée. Ces familles vivent groupées dans un quartier à elles, à proximité du hameau sud, et restent à l'écart du reste du village avec lequel elles n'entretiennent que peu de rapports.

L'habitat groupé d'autrefois ne s'explique pas seulement par l'insécurité générale : il correspondait à un stade précis de l'organisation villageoise, façonné par les vieilles traditions mérina.

## B. LE VILLAGE COMMUNAUTAIRE

La vie d'autrefois était dominée par l'esprit du fihavana, c'est-à-dire de la « grande union ». L'entraide entre les membres du fokonolona et l'autorité des anciens constituaient les deux principes fondamentaux de la société villageoise traditionnelle.

### a) L'entraide

Le travail en commun ou en association s'est vite imposé comme une obligation. L'aménagement des rizières, la création des canaux d'irrigation ou encore de défrichement sur les pentes de la montagne dépassaient la capacité d'un homme seul. Ce système de travail en équipe correspondait lui-même à une organisation communautaire de la société villageoise. Chaque homme en état de travailler faisait partie d'une *mpikambana*, c'est-à-dire d'une équipe de travail formée de 8 à 10 hommes travaillant à tour de rôle les uns pour les autres sur une base de réciprocité. Ces équipes de travail étaient au nombre de 3 dans l'ancien village et elles pouvaient s'unir dans les travaux de fokon'olona d'intérêt collectif comme la création ou l'entretien des canaux d'irrigation. Les vieillards et les malades, ceux qui n'avaient pas la force de travailler, pouvaient demander aux *mpikambana* de les aider. Ils devaient en retour nourrir les hommes. Cette forme d'entraide traditionnelle répond au nom de *valin-tanana*, ce qui peut se traduire par « échange de main ».

Dans un ordre d'idée légèrement différent, une deuxième forme d'entraide, le *mindrina olona*, ce qui signifie « emprunter des hommes » était réservé aux notables du village, ceux qu'on appelle les *ray aman-dreny*. A l'occasion d'un travail précis : labour des rizières, construction d'un tombeau ou d'une maison, un notable pouvait demander aux gens du voisinage de lui prêter main forte. La qualité des repas servis et le nombre des « invités » du *mindrina-olona* pouvait donner lieu à de véritables compétitions entre les différents *ray aman-dreny* de la région. Elles correspondent un peu à ce que les anthropologues anglo-saxons appellent des « festive party ». De COMMARMOND, qui en a exposé le principe dans son étude sur les formes d'entraide à Anpamdroafana, conclut ainsi :

« Le *mindrina olona* est révélateur de l'existence d'inégalités sociales à l'intérieur de la société villageoise, mais aussi de mécanismes compensateurs tendant à annuler l'incidence économique de ces inégalités : le riche doit être généreux ».

(1) La plupart des hameaux dispersés au milieu de l'Ankeniheny (c'est-à-dire l'ancien marais) ont une origine servile.

### b) Le système « patriarcal »

Dans le village organisé en associations de travail, l'autorité, notamment sur le plan foncier, était détenue par les plus âgés. La hiérarchie des droits sur le sol était fonction de l'ordre d'arrivée des ray aman-dreny sur le terroir.

Dès leur arrivée, les premiers colons se fixèrent en effet un certain nombre de droits d'usage pour eux et l'ensemble de leurs descendants (voir carte annexe 3). L'unité d'exploitation fonctionnait dès lors à l'échelle de la grande famille, c'est-à-dire du père et des différents ménages constitués par ses enfants. La terre n'était pas partagée, mais restait indivise, le produit des récoltes étant simplement redistribué entre les ménages.

Le village d'autrefois était organisé suivant un système communautaire fondé sur l'autorité patriarcale. Les anciens d'aujourd'hui le qualifient de « grande famille » où les différences sociales ne s'accusaient point, où les grands se devaient de protéger les faibles. Le village avait ses « pères » — les ray aman-dreny — et son culte : famadihana, circoncisions etc... Les fêtes traditionnelles réunissaient l'ensemble de la communauté et exprimaient son unité.

La réalité d'aujourd'hui ne répond plus à ce modèle. Le tissu uni du village s'est déchiré en une multitude de carreaux distants les uns des autres. En ce sens l'abandon de l'habitat groupé est signe d'une dynamique nouvelle. Les liens communautaires mais aussi de parenté se sont singulièrement relâchés ; la famille est devenue restreinte, chaque ménage forme une unité autonome et indépendante. L'individualisme est devenu la nouvelle loi du village.

## 2. — LA COMMUNAUTE EN QUESTION

La vie villageoise d'aujourd'hui peut se caractériser par la volonté d'indépendance réclamée par chacun et la pénétration de l'économie monétaire ; en revanche nombre de pratiques communautaires sont tombées en désuétude.

### A. LES FORMES ACTUELLES D'ENTRAIDE

Si les grandes associations de travail qui au temps passé réunissaient tous les hommes en âge de tenir un angady ont disparu, les habitudes de travail en équipe sont malgré tout restées vivaces chez certains villageois.

La plus grande association de travail du village est aujourd'hui constituée par une équipe de sept jeunes gens. Cette équipe se reconstitue chaque année dans la période qui précède les grands travaux agricoles et consacre ses efforts au labour des rizières, parfois à leur récolte. Dans le cadre de la mpikambana, le nombre des journées de travail oscille entre 20 à 40 jours par an. L'équipe associe une entraide réciproque et un travail salarié réalisé à la demande extérieure : les salaires gagnés sont dans ce cas répartis à tour de rôle entre chacun de ses membres. L'équipe d'entraide tend ainsi à devenir une équipe de salariés agricoles. Les femmes forment elles aussi, au moment du repiquage et du sarclage, des équipes de travail, qui ne coïncident pas nécessairement avec celles de leurs époux ou de leurs frères. Elles pratiquent de la même façon entraide et salariat.

Ces associations de travail se fondent généralement moins sur les liens familiaux que sur des liens de voisinage. Ainsi l'équipe des « jeunes » est-elle entièrement formée à l'intérieur de la population du hameau sud, tandis que des associations plus réduites — de 2 ou 3 personnes — existent dans les hameaux du nord et du centre.

Ces équipes sont plus ou moins instables. Il n'est pas rare qu'à la suite de disputes, elles se fractionnent en pleine saison de travail, certains de ses membres préférant faire cavalier seul. En ce sens, le degré de cohésion des équipes d'entraide exprime le climat social à l'intérieur du village. L'équipe la plus stable est aujourd'hui celle des jeunes formée par les plus pauvres du hameau sud.

L'entraide perd ainsi progressivement son caractère communautaire. Elle « s'atomise »,

lorsqu'elle consent à s'exercer, au niveau de 2 ou 3 cultivateurs souvent voisins et seulement pour la durée des labours. Ailleurs, chez les jeunes ou les plus pauvres, elle tend à devenir une équipe de salariés qu'on achète de l'extérieur.

De même l'entraide familiale est devenue symbolique. Seul le soutien apporté par les fils au père vieilli est resté encore vivace, par contre l'entraide entre frères et à plus forte raison entre cousins est devenue à peu près nulle. Elle implique toujours lorsqu'elle existe, une règle de réciprocité ; ainsi le prêt d'une charrue ou d'une charrette à un parent n'est jamais gratuit et exige une somme d'argent ou bien une contre-partie de travail.

Les relations d'entraide traditionnelle, où pratiquement, selon les anciens, tout le village s'unissait dans un même travail communautaire, ont donc éclaté et tendent de plus en plus à être remplacées par des relations de patrons à salariés.

## B. LE DEVELOPPEMENT DU SALARIAT

Le salariat, et d'une façon plus générale le rôle prédominant joué par l'argent, règlent de plus en plus les relations de travail au sein de la société villageoise.

### a) *Employeurs et salariés*

L'enquête a montré que sur les 55 hommes du village en âge de travailler, on pouvait établir les proportions suivantes :

— 36 utilisent des salariés, particulièrement au moment des labours et des travaux sur rizières ;

— 14 n'emploient par contre jamais de salariés, mais au contraire mettent leur force de travail au service des autres. On compte parmi eux les 7 membres de l'équipe des jeunes, les autres préférant travailler isolément ou par groupe de 2 ou 3 ;

— enfin 5 villageois seulement déclarent travailler entièrement seuls.

Ces chiffres révèlent une disproportion étonnante entre les 36 paysans qui distribuent des salaires et les 14 qui en reçoivent. En simplifiant les rapports, on peut affirmer que les 2/3 de la population masculine du village emploient périodiquement le dernier tiers.

### b) *La main-d'œuvre extérieure*

Au moment des grands travaux, certains notables du village font appel à la main d'œuvre des villages voisins. Des rapports de « clientèle », qui dans une vision sociologique seraient intéressants à analyser, s'établissent ainsi entre certains « grands » de Tsarahonenana et une main-d'œuvre salariée pauvre en terres et extérieure au village.

Ainsi A. R..., robuste vieillard, petit-fils d'un des premiers ancêtres fondateurs du village, emploie-t-il toujours des salariés établis à Sohazo. Ces salariés descendent de membres de la 3ème caste ayant quitté Tsarahonenana au moment de leur libération. Ils conservent avec les fils ou petits-fils de leurs anciens maîtres un type de rapports où toute trace de l'ancienne condition servile semble ne pas avoir disparu. Bon nombre d'andevo continuent ainsi à travailler sur les terres de leurs maîtres d'autrefois et reçoivent en retour des salaires, mais aussi des « bienfaits », tels que des cadeaux ou une aide en nature.

Le rapport servile s'est ainsi mué en rapport de salarié à patron ou plus exactement de « protégé » à « protecteur ». Il est significatif de noter que ces rapports de « clientèle » sont absolument refusés par les descendants d'anciens esclaves qui habitent le village. Repliés sur eux-mêmes, ceux-ci ne participent guère aux associations d'entraide qui pourraient les unir aux hova et répugnent à travailler sur leurs champs. Ils préfèrent en général « chercher des salaires » à l'extérieur du village. Ils émigrent saisonnièrement vers des régions relativement éloignées, ou bien travaillent dans des rizières à Mandroasohina, le village de leurs anciens maîtres.

### c) *Les salaires*

Un salaire d'ouvrier agricole revient en moyenne à 80 FMG la journée, plus la nourriture.

Celle-ci est d'ailleurs coûteuse car il va de l'honneur du notable de bien nourrir ses salariés. Il lui faudra donc fournir du riz et éventuellement de la viande de porc. Dans les périodes de soudure ou de pénurie, cela implique de grosses dépenses, d'autant plus que les équipes sont souvent nombreuses (8 hommes pour les labours, 10 femmes pour le repiquage). Pour un hectare de rizière les frais de main-d'œuvre et de nourriture dépassent souvent 3.000 FMG. Les champs de cultures sous pluie sont par contre travaillés dans le cadre de la famille ou de l'entraide traditionnelle.

L'analyse des règles d'entraide montre que celle-ci reste surtout le fait des jeunes et des plus pauvres. En revanche, la paysannerie mieux fortunée qui distribue des salaires est plus individualiste : elle ne participe à aucun type d'entraide ou d'association, autre qu'étroitement familiale. On retrouve cet esprit nouveau et individualiste dans l'évolution du droit de propriété et des règles de succession.

## C. L'EVOLUTION DU DROIT DE PROPRIETE

Nous avons, dans le commentaire de la figure 10, défini les grandes lignes du régime foncier en usage sur le terroir et montré qu'il n'y avait pas de code fixe de la propriété, mais seulement un droit coutumier qui évoluait vers une appropriation individuelle des terres de culture. Cela ne va pas sans poser quelques problèmes.

### I. LES REGLES DU PARTAGE ET DE LA SUCCESSION

Lors des héritages, les secteurs de culture permanente, c'est-à-dire essentiellement les rizières et les champs de culture intensive ou semi-intensive, sont régulièrement partagés entre les différents héritiers. Toutefois certaines terres de culture peuvent être à l'occasion des mariages préalablement cédées en « dotation ».

Au fur et à mesure que se créent les jeunes ménages, le père accorde à ses enfants des dotations provisoires en rizières ou champs. Le nombre de celles-ci n'obéit pas à des règles formelles, le chef de famille reste en effet seul juge de leur importance. Bien souvent, la dotation des filles est inférieure à celle des garçons, à plus forte raison lorsqu'elles quittent leur village pour se fixer dans celui de leur époux. De même les fils qui ont émigré reçoivent rarement une dotation lors de leur mariage, ou bien une parcelle dont la superficie est très inférieure à celle de leurs frères restés au village.

Cette première redistribution obéit donc à deux principes. Dans la part des terres cédées aux jeunes ménages, il existe une priorité pour ceux qui restent fixés au village. En outre, la superficie des terres ainsi « prêtées » aux jeunes est réduite en comparaison de celle conservée par les anciens.

Dans le partage définitif de la propriété qui intervient seulement à la mort du père après entente entre ses différents héritiers, l'accord n'est pas toujours facile à obtenir. Certains champs ou certaines rizières restent parfois indivises ou incultes parce que personne n'a réussi à se mettre d'accord sur les modalités de leur partage.

Quoiqu'il en soit on ne trouve rien ici qui puisse évoquer un droit d'aînesse ; ceux qui restent fixés au village s'attribuent la part la plus importante de l'héritage au détriment de ceux qui sont partis. Cette coutume aboutit d'ailleurs à une inversion du droit d'aînesse. Ce sont en effet les fils aînés, mariés les premiers, qui s'expatrient le plus volontiers, tandis que les cadets restent plus généralement auprès du père.

L'appropriation individuelle et les règles de partage qui en résultent aboutissent en outre à un certain enchevêtrement des terroirs villageois les uns avec les autres, particulièrement dans la cuvette d'inondation, et à une dispersion géographique des propriétés (voir cartes 2 et 4). Cette appropriation est en outre à la source de nombreux conflits ou disputes pour l'attribution des champs de montagne.

### II. LES CONFLITS FONCIERS

La figure 10 nous a révélé également une extension des droits individuels sur des sols relevant à l'origine de droits de lignage plus ou moins lointains. Des conflits permanents existent entre certaines

familles qui estiment avoir des droits traditionnels sur les étendues de la montagne et d'autres villageois qui s'obstinent à y pratiquer des cultures. Ce genre de conflits peut d'ailleurs opposer, à la suite d'une mésentente dans le partage, les membres d'une même famille.

Mais les disputes les plus graves dressent des familles hova contre leurs voisins du quartier des anciens andevo. Ceux-ci démunis de tout droit traditionnel sur le terroir (1) connaissent en effet des problèmes lors de chaque campagne agricole. Certains d'entre eux remettent donc en culture les friches abandonnées de leurs voisins hova. Les conflits, le plus souvent « rentrés », éclatent parfois en violentes altercations, sans qu'aucune autorité supérieure ne puisse trancher le débat.

Les tenants de la coutume considèrent en effet qu'une terre de culture appartient à celui qui l'a travaillée le premier et que ce droit est ensuite transmis à ses descendants. Les autres, et en particulier les descendants de familles moins privilégiées, s'appuient sur les avis récents de l'administration et considèrent qu'une terre abandonnée depuis cinq ans devient libre et peut être mise en culture par un nouveau venu.

Le sentiment récent de la propriété individuelle des sols cultivés engendre donc un certain nombre de malaises et de lézardes à l'intérieur de la société villageoise. Il s'oppose en définitive au libre usage des terres par les plus démunis. Il n'y a guère que sur les franges lointaines du terroir d'appropriation où les sols restent encore d'usage collectif.

L'individualisme est donc aujourd'hui de rigueur. Chacun travaille pour soi et tente de résoudre ses propres problèmes par lui-même. L'attachement traditionnel aux liens familiaux est de moins en moins capable de redonner une certaine cohésion à la communauté villageoise. Cet individualisme prend une expression nouvelle dans le développement des activités secondaires. Certains villageois cherchent à gagner ailleurs un argent que le caractère traditionnel du système de culture essentiellement vivrier et l'exiguïté des terres de rizière ne permettent guère de fournir. Ces activités secondaires représentent un très important facteur d'évolution de la société villageoise.

### 3. — LA PART DES ACTIVITES SECONDAIRES

L'analyse des règles d'entraide et du salariat suggérait d'importantes différences entre les équipes de salariés agricoles et les paysans plus fortunés qui emploient ces équipes. La plupart de ces derniers exercent en effet une activité rémunérée en marge de leur occupation agricole habituelle ; les activités secondaires occupent 25 hommes sur 55, soit presque la moitié de la population active masculine du village.

Les activités secondaires les plus importantes relèvent de deux domaines précis : l'artisanat lié à la construction des cases et des tombeaux, et le convoyage par charrette des récoltes de pommes de terre.

#### A. LES ARTISANS MAÇONS

L'artisanat lié à la construction semble avoir pris ces dernières années un essor assez remarquable. La construction de tombeaux et de cases modernes en briques rouges et toit de tôle occupe à Tsarahonenana 8 artisans, maçons ou charpentiers, travaillant dans le cadre d'équipes de petite dimension. Celles-ci sont généralement constituées par l'association d'un maître d'œuvre et de 2 ou 3 manœuvres qui lui servent d'aides tout en apprenant le métier. Ils jouent en quelque sorte le rôle d'apprentis. Contrairement aux équipes d'entraide agricole qui se fondent sur des liens de voisinage, les équipes de maçons sont presque toujours à base familiale. Elles apparaissent également plus ou moins spécialisées.

---

(1) Certains ont quand même pu acheter quelques parcelles de rizière.

### ● La construction des tombes

Dans l'âme malgache, les honneurs à rendre aux ancêtres décédés sont tout aussi importants que les hommages dus aux vivants. La prospérité acquise par une famille doit donc servir à « honorer » le tombeau ancestral. Périodiquement il faut entretenir la tombe, refaire les peintures, éventuellement l'agrandir. A Tsarahonenana, les tombes des quelque 4 ou 5 grands ancêtres dont dérivent les familles dominantes sont les plus belles et les plus prestigieuses du village. De même, les immigrants récents, établis depuis une ou deux générations n'ont de cesse tant qu'ils n'auront pas construit un nouveau tombeau dans leur région d'accueil. Les équipes de maçon spécialisées dans le travail de la pierre travaillent surtout dans les villages où se fixent de nouveaux immigrants, en particulier sur les fronts pionniers de la montagne.

Par ailleurs, la fin de l'esclavage, en restituant à la masse des anciens andevo leur dignité d'hommes libres, leur a donné le droit d'avoir des rizières et celui de se référer à un ancêtre. Par conséquent au fur et à mesure de leur enracinement dans un endroit précis, les anciens andevo se sont empressés de construire des tombeaux. Il est significatif que B.R. et son fils, spécialisés dans la construction de tombeaux, soient des descendants de l'ancienne troisième caste et travaillent surtout par l'intermédiaire de relations de parenté éparpillées un peu partout dans la région.

La construction d'un tombeau coûte une somme relativement élevée, 75.000 FMG pour les travaux d'intérieur et d'extérieur. Le travail effectué en équipe dure près de 4 mois, et implique par moment l'appoint de manœuvres. Il faut en effet chercher des pierres de montagne, les convoier, puis les tailler en blocs uniformes et enfin les assembler. L'élaboration d'un tombeau est aussi une œuvre d'art ; il faut ciseler les garnitures et orner la pierre de motifs géométriques. Souvent la famille se réserve l'aménagement intérieur du tombeau, et ne demande aux artisans que la construction de l'édifice extérieur. Le prix de revient est alors moins élevé, cet aménagement intérieur est en effet délicat : le tombeau se subdivise souvent en plusieurs pièces creusées d'alvéoles où reposent les morts.

Au cours de l'année 1965, l'équipe de Tsarahonenana a pu construire un tombeau en entier, ainsi que 3 extérieurs. Elle a ainsi gagné, pour un total de 10 mois de travail, 136.500 FMG, à partager entre le père et le fils, mais desquels il faut déduire les frais de main d'œuvre occasionnelle. Le salaire journalier correspond dès lors à une somme comprise entre 250 et 300 FMG, sans la nourriture.

### ● La construction des maisons

Les artisans maçons attachés principalement à la construction des maisons sont au nombre de 6. Trois d'entre eux ont formé une équipe sur Tsarahonenana. Les autres travaillent dans des équipes extérieures au village.

A l'intérieur de l'association formée dans le village, chacun est plus ou moins spécialisé, soit dans le crépissage et la charpente, soit dans la maçonnerie. L'équipe peut également se faire aider par des manœuvres recrutés sur place. Les travaux n'intéressent que l'ensemble extérieur de la maison, c'est-à-dire le gros œuvre. L'équipe élève les murs, le plafond, la toiture ainsi que la charpente générale, mais ne s'occupe pas de l'aménagement intérieur de la maison : portes, fenêtres, plancher, escalier, etc. Le plus souvent cette dernière partie des travaux est réalisée par le propriétaire lui-même ou par une nouvelle équipe de menuisiers.

Pour le total de ces travaux les maçons reçoivent un peu plus de 15.000 FMG à répartir sur 25 à 30 jours de travail. La nourriture n'étant pas comprise, le salaire journalier varie dans ces conditions de 200 à 250 FMG pour les ouvriers spécialisés, et de 150 à 180 FMG pour les aides.

L'équipe construit en moyenne 3 à 5 maisons par an. La majeure partie de la clientèle est formée par des « montagnards » de la haute-région qui se font construire en prévision de leurs vieux jours des maisons modernes, impliquant travaux de maçonnerie et de charpente, à Ambohibary ou dans les villages de la plaine.

Toutefois, une fois formées et habituées à travailler dans un cadre au départ étroitement régional, les équipes de maçons débordent très vite les limites de la plaine ou du canton, pour chercher une clientèle dans des régions plus éloignées. L'équipe de Tsarahonenana travaille par exemple autant à l'intérieur du canton d'Ambohibary que dans les régions d'Ambato-Lampy (80 kilomètres par la route) ou de Faratsiho (45 kilomètres). Les relations de parenté, établies dans les districts extérieurs par le jeu des mariages éloignés sont alors très utiles au lancement des premières commandes. Les autres suivent par la vertu de l'exemple et des connaissances nouées.

Il serait d'ailleurs intéressant dans une étude plus générale sur l'artisanat et les activités secondaires, de rechercher s'il n'y a pas là un phénomène de spécialisation régionale dans une activité secondaire précise. Les équipes de maçons formées dans les plaines surpeuplées de l'Ankaratra rayonnent en effet dans les régions périphériques à la recherche d'un travail de construction dont elles semblent monopoliser plus ou moins le marché. Le caractère limité de notre enquête ne nous permet pas, sur ce dernier point, d'avancer un élément de réponse.

## B. LES CHARRETIERS TRANSPORTEURS

Au village, 6 paysans gagnent également de l'argent dans le transport par charrette des produits destinés à être vendus sur Ambohibary, puis sur Tananarive.

Cette dernière activité est assurément plus « traditionnelle » que l'artisanat des maçons ; elle ne déborde pas du cadre limité du village et de ses alentours. Elle ne nécessite pas non plus l'attribution d'une qualification précise. Il suffit simplement d'avoir une charrette et un attelage de bœufs de trait, donc au préalable l'investissement d'un capital déjà important. Une charrette fabriquée à Ambohibary revient à quelque 25.000 FMG et un attelage, suivant l'âge et la qualité des bœufs, entre 30 et 50.000 FMG.

La charrette, moyen essentiel de circulation des produits régionaux, sert surtout à transporter des pommes de terre : la plupart des transports sont pratiqués pour le compte de collecteurs qui les achètent dans les villages, et louent ensuite des « charretiers-transporteurs » pour le convoi jusqu'à un point de transbordement précis d'où elles partent pour Tananarive en camions. Le prix du transport tient moins compte de la distance à parcourir que du poids transporté. On compte en général 1 FMG par kilo ; une charrette pleine contient en moyenne 400 kg de pommes de terre.

La saison des transports commence en décembre avec les premières récoltes de pommes de terre sur les champs de berge, et s'étale ensuite jusqu'en juin ou juillet au rythme des livraisons des champs de tanety ou de haute montagne. Un charretier transporteur fait en moyenne un convoi par semaine, qui lui prend la journée entière et se prolonge souvent dans la nuit. Les 2/3 des convois s'organisent entre Andranomangamanga et Ambohibary. Là encore, les liens de parenté qui unissent les pionniers établis en haute montagne à leurs cousins restés à Tsarahonenana sont pour beaucoup dans la participation de ces derniers au trafic quasi continu des pommes de terre de la haute montagne. Les charrettes servent aussi au transport du charbon de bois obtenu à partir des mimosas de la montagne. Mais cette activité intéresse peu les habitants de Tsarahonenana ; elle est surtout une spécialité des villages situés en amont de la plaine.

En règle générale, le convoyeur est donc un salarié employé par les collecteurs qui organisent le système d'écoulement des pommes de terre jusqu'à la route. C'est aussi une activité dure et harassante réservée aux hommes dans la force de l'âge.

Le convoyeur marche à côté de la charrette et dirige les bœufs par cris et coups de fouet. Dans le cas d'un aller et retour Andranomangamanga-Ambohibary, il faut effectuer 40 kilomètres dans une seule journée avec à chaque bout un chargement et un déchargement de la charrette. Le retour s'effectue la nuit tombée. Les jours de pluie et dans les mois de saison chaude, lorsque la piste n'est que boue liquide où s'enlise la charrette surchargée, le voyage devient très lent. Par moments, l'homme doit pousser la charrette qui s'embourbe ; le surmenage des bêtes et la fatigue de l'homme se rejoignent dans une même lenteur de gestes exténués.

Un charretier peut faire dans l'année 30 à 40 convois et gagner de la sorte entre 12 et 15.000 FMG. L'épuisement de l'homme qui en résulte égale l'usure des bêtes et celle du matériel. D'autre part, pour soutenir un tel travail les bœufs exigent une nourriture abondante et riche que les pâturages dégradés ne peuvent fournir. Le charretier doit donc faire appel aux tubercules et souvent acheter de la paille de riz à Ambohibary.

L'artisanat de construction et les activités de convoyage sont donc les deux grandes ressources secondaires du village. Elles procurent des gains supplémentaires à 14 personnes, soit plus du quart de la population active masculine du village. On remarque également que ces deux activités sont, chacune d'une façon différente, en relation avec la mise en valeur des fronts pionniers de la montagne. Les premières par la construction, pour le compte des montagnards les plus fortunés des maisons ou

tombeaux souvent prestigieux, les secondes, par le service d'une partie du transport de leurs récoltes vers les axes routiers. En un sens, toutes deux sont filles de la prospérité acquise par certains colons dans les activités pionnières de la haute-région.

Un peu plus d'une dizaine de villageois ont par ailleurs des ressources secondaires diverses.

### C. LES RESSOURCES SECONDAIRES DIVERSES

Ces activités secondaires diverses peuvent se ranger sous deux rubriques. Les premières sont des activités commerciales plus ou moins permanentes, les secondes sont liées à des emplois fixes distribués par la municipalité d'Ambohibary.

#### ● Les activités commerciales

Tsarahonenana ne connaît que deux commerçants à temps complet ; il s'agit d'un père et de son fils ; tous deux vendent des choux et des tomates sur le « Zoma » (1) de Tananarive. Ils achètent ces produits sur place et les revendent dans la journée. Tous deux couchent dans la halle des marchands de Tananarive, c'est-à-dire roulés dans une couverture à même le sol. Femmes et enfants habitent en permanence à Tsarahonenana. Le fils revient au village périodiquement, en moyenne deux fois par mois, le père ne revient qu'au moment des grands travaux sur la rizière.

Certains villageois s'adonnent à des formes de commerce moins prenantes. L'un d'eux est par exemple « gargottier » les jours de marché à Ambohibary ; il y vend des gâteaux et des plats de riz assaisonnés de sauces. Un autre est pâtissier ; le père et sa fille s'installent chaque jour de marché au bord de la piste qui passe au bas du village et vendent sous une hutte des gâteaux ou beignets de riz, des tasses de café ainsi que des cigarettes au détail. On les retrouve avec la même occupation, le lundi sur le marché au nord de la plaine près d'Avarabary. Ce pâtissier arriverait, en période de pointe, à gagner sur les marchés près de 500 FMG par semaine.

En dernier lieu, un villageois travaille chaque jeudi à Ambohibary comme aide boucher. Ces formes de commerces sont donc, à l'exception des deux marchands de Tananarive, moins régulières que les précédentes. Leur chiffre d'affaires est aussi beaucoup plus fluctuant ; elles sont en général le fait d'hommes plus âgés.

#### ● Les activités administratives

Les différents services de la mairie d'Ambohibary emploient 5 habitants de Tsarahonenana.

Trois d'entre eux sont employés comme manœuvres dans l'équipe des cantonniers qui travaille à l'entretien des deux grandes pistes qui flanquent la plaine. Un autre travaille sur le canal hydraulique qui dessert les villages de la bordure nord-ouest. Le dernier, enfin, est employé comme secrétaire à la mairie d'Ambohibary. L'importance de ces activités administratives est d'ailleurs à Tsarahonenana exceptionnelle. Elles sont beaucoup moins développées dans les autres villages de la plaine. En général, les salaires quotidiens sont de l'ordre de 170 FMG. Enfin deux villageois sont employés en tant qu'instituteurs par la mission catholique d'Ambohibary.

## 4. — LES TYPES DE PAYSANS

L'évolution actuelle creuse des écarts et des différences sociales de plus en plus importantes. On peut à Tsarahonenana distinguer trois catégories précises de villageois : les « néo-paysans », les notables et les paysans pauvres.

(1) Zoma : marché central de Tananarive. Voir DONQUE (G.), 1965-1966.

## I. LES « NEO-PAYSANS »

A la suite de COMMARMOND, nous appellerons « néo-paysans » (1), les villageois qui exercent des activités secondaires. Celles-ci sont à Tsarahonenana importantes puisqu'elles assurent des revenus monétaires dont certains élevés, à près de la moitié de la population active masculine.

Toutefois l'agriculture reste toujours l'activité principale : les néo-paysans se situent d'abord comme des paysans. L'artisanat ou l'activité salariée exercée hors du village n'est considérée que comme une activité d'appoint. La source de profits permanents reste dans l'esprit des villageois la rizière et la production agricole traditionnelle.

Interrogés sur ce point, les villageois qui exercent une profession secondaire, même s'ils ne touchent plus que très exceptionnellement à une angady, se défendent de ne plus être paysan : « L'argent gagné sert essentiellement à payer les salariés qui mettent nos terres en culture ». Le commerçant fixé à Tananarive nous fit à ce sujet une réponse significative : « Si je suis devenu revendeur de légumes sur le zoma, ce n'est pas parce que je ne voulais plus être paysan... Au contraire, je reste et demeure paysan. Seulement il est arrivé qu'à un moment donné j'étais malade et trop fatigué pour pouvoir continuer à travailler mes rizières à l'angady, ou encore participer à l'équipe d'entraide du village... Il a donc fallu trouver un moyen qui me permette de payer des salariés... Voilà pourquoi je suis devenu collecteur, puis maintenant revendeur à Tananarive ».

Ainsi l'activité secondaire n'est pas pour le villageois un moyen de sortir de l'agriculture, mais au contraire une façon de renouer avec elle. L'argent gagné à l'extérieur est recherché pour les facilités qu'il permet à l'intérieur de la vie villageoise traditionnelle ; il autorise en effet l'emploi de salariés agricoles et évite de travailler dans le cadre d'une équipe d'entraide.

L'argent gagné dans les activités secondaires revient à l'intérieur du village par la distribution de salaires aux journaliers agricoles. Mais il y a une grande disproportion entre les revenus offerts par la plupart des activités annexes ou marginales à l'agriculture et les dépenses occasionnées par les salaires agricoles proprement dits. Nous avons vu plus haut que la différence entre la journée rémunérée d'un charretier ou d'un maçon et celle d'un travailleur à l'angady est en général du double au triple (2). Tout en permettant de jouer à l'intérieur du village un rôle supérieur à la moyenne commune, puisqu'elles déterminent des relations de patrons à salariés, les activités secondaires laissent donc une marge de bénéfices appréciable. Elles permettent ainsi des dépenses de prestige (cases ou tombeaux), l'organisation de famadihana somptueux, un niveau de vie plus large, l'achat de riz dans les périodes difficiles et, comme nous avons pu le vérifier dans certains cas, l'achat de rizières.

Ces phénomènes de vente ou d'achat de rizières sont pourtant relativement rares. Les paysans hésitent en effet à se dessaisir des biens que leur ont transmis leurs ancêtres ; néanmoins certaines ventes peuvent se produire au moment des crises de la soudure ou du paiement des impôts. Elles ont lieu dans un cadre surtout familial, la part d'héritage étant de préférence revendue à des parents plus fortunés.

Si le gain d'argent par les activités secondaires entraîne rarement l'agrandissement de la propriété foncière des néo-paysans, il leur accorde toujours le prestige et la puissance. Les néo-paysans ne sont pas sans jouir d'une certaine considération à l'intérieur du village, particulièrement de la part de leurs salariés.

Pourtant, et sur ce point nous sommes particulièrement en accord avec COMMARMOND, il est rare que les néo-paysans soient des novateurs au niveau de l'exploitation agricole. Ils n'investissent leurs bénéfices que très rarement dans la culture, que ce soit pour l'achat d'engrais ou d'un matériel de culture plus diversifié. L'argent acquis sert seulement à atteindre un « rang » à l'intérieur du village et n'est que rarement productif : il n'est pas un facteur de renouveau du système agraire. En contrepartie l'argent gagné par les ressources secondaires accuse les différences entre les uns et les autres, rend possible une certaine forme de prestige individuel et engendre de nouvelles formes de relations sociales. Grâce aux activités secondaires, les néo-paysans se situent, dans la hiérarchie du village, au niveau des notables, c'est-à-dire parmi les « grands ».

---

(1) Voir l'étude de P. de COMMARMOND, 1976.

(2) Cette disproportion doit toutefois être nuancée, car si les charretiers et les maçons ne sont pas nourris, ou seulement à titre exceptionnel, les salariés de l'angady le sont toujours.

La puissance et le prestige de ces « notables » découlent en revanche de voies différentes et plus traditionnelles. Ce sont celles que confèrent l'ancienneté, la généalogie et l'importance de la propriété foncière.

## II. LES NOTABLES OU RAY AMAN-DRENY

Les notables sont les « pères » du village, c'est-à-dire les membres les plus âgés des familles dominantes. Ils détiennent les plus grandes superficies de rizières, en moyenne plus d'un ha. Ceux-là sont les « grands » au sens où l'entend la tradition. Comme les néo-paysans, ils emploient des équipes de salariés agricoles payés à la journée. Ils sont les seuls qui, grâce aux dimensions de leurs propriétés foncières, sortent du cadre strict de l'auto-consommation et vendent une partie de leurs produits, soit à Ambohibary, soit à d'autres familles du village, généralement leurs propres salariés.

Grands propriétaires traditionnels, les notables sont également les paysans les plus attentifs aux techniques culturales et à leurs possibilités d'amélioration.

Ainsi deux d'entre eux suivent-ils avec constance les conseils et procédés de la « riziculture améliorée », tant au niveau des semis et repiquages que de la régularité et l'efficacité des sarclages. En outre, un autre est volontaire pour réaliser les essais de la nouvelle variété de riz 1.300, comme du reste toute autre possibilité de culture nouvelle. Ces notables sont aussi les seuls du village à acheter les engrais préparés par le Service de l'Agriculture à Ambohibary. Ils obtiennent dès lors les rendements sur rizière les plus élevés du terroir (4 tonnes sur certaines rizières hautes).

L'agriculture qui représente pour les grands propriétaires traditionnels la source principale de revenus est l'objet de soins constants et attentifs. Du reste, détenant les meilleures terres du terroir, ils sont relativement prospères : toute la marge de production qui échappe à l'auto-subsistance revient entre leurs mains.

Grâce à ces bénéfiques, les ray aman-dreny doivent faire face aux charges nombreuses que confère leur position sociale : le maintien d'un certain « standing » qui implique d'ailleurs une forme de générosité et le paiement de leurs salariés. Ces notables forment un peu la « gentry » du village, mais une gentry consciente des problèmes agraires et relativement ouverte aux nouvelles méthodes qui pourraient rénover les perspectives du système de culture.

« Néo-paysans » et notables se rejoignent à un certain niveau, qui est celui de la puissance et du prestige. Les uns et les autres détiennent l'essentiel des terres de culture intensive, c'est-à-dire les rizières et les champs de bourrelet de berge ou de bas de pente. Tous utilisent des salariés ; aucun d'entre eux ne participe à une association d'entraide traditionnelle. Ils représentent l'ensemble de la paysannerie moyenne et fortunée du village.

Les deux sources de la puissance apparaissent clairement inscrites dans la structure villageoise. La première provient d'un argent gagné à l'extérieur, hors des circuits traditionnels, la seconde découle au contraire des droits de propriété coutumiers et de l'ancienneté. Les deux groupes sont souvent unis par des liens de mariage et de parenté. Ils ont en commun la puissance et l'autonomie, mais aussi un ensemble de charges liées à leur rang social, et des devoirs envers leurs proches plus démunis.

## III. LES PAYSANS PAUVRES OU LES « PAYSANS A L'ANGADY »

A côté de ces deux catégories de la société villageoise, subsistent les « paysans pauvres » ou « paysans à l'angady ». Ceux-ci, moins nombreux que les premiers, constituent la totalité des salariés agricoles, et aussi des manœuvres ou aides des artisans maçons. Ce sont souvent les plus jeunes mais ce n'est pas toujours le cas. Ils représentent au total près d'une vingtaine de ménages du village, c'est-à-dire le tiers de la population d'ensemble.

Les paysans pauvres, défavorisés dans le partage foncier, sont les fils nombreux de lignages malchanceux. Tous figurent parmi les propriétaires de moins d'un demi-hectare de rizière ; quelques-uns possèdent des parcelles étroites, reçues en dotation ou acquises par héritage, d'autres en sont par contre totalement démunis. Ils n'ont en outre qu'une part infime des champs de berge, des fonds de talweg ou de bas de pente (voir carte 4). Leur principal domaine de culture s'étend sur les sols d'usage collectif de la montagne, où en moyenne, chaque ménage prépare entre 0,5 et 0,6 ha de cultures sous pluie (maïs ou pommes de terre).

La seule source de revenus des paysans pauvres consiste dans les salaires provenant du travail effectué sur les terres des « Grands » ou d'une aide occasionnelle apportée aux équipes de maçons ou de cantonniers. Ils peuvent aussi bénéficier de dons ou de prêts de la part de leurs « protecteurs » ou parents plus fortunés, en particulier lors des périodes difficiles de la soudure ou à l'occasion des fêtes traditionnelles: circoncision, famadahina, etc.

Les « salariés à l'angady » se placent donc dans la dépendance étroite des notables. Si dans ce groupe les anciennes pratiques d'entraide se sont le mieux maintenues, le nombre de départs y est également le plus important. Pour beaucoup, la seule ressource réside dans l'émigration temporaire ou définitive.

## 5. — LES MIGRATIONS

Tsarahonenana a cessé depuis déjà bon nombre d'années, d'être un village d'accueil. Les migrations et la mobilité traditionnelle constituent en effet une des données fondamentales de la géographie humaine du village. Elles sont de types divers.

Les mouvements de migration les plus importants ont lieu vers les hautes terres de l'intérieur de l'Ankaratra. Il s'agit là d'une « escalade » qui peut être provisoire ou définitive, mais au terme de laquelle se constituent de véritables fronts pionniers d'altitude. D'autres courants de migration peuvent également avoir lieu vers des régions plus éloignées : le Moyen-Ouest malgache ou les régions déjà fortement peuplées de l'Imérina et des alentours de Betafo.

Ces habitudes de départ et de mobilité, si elles relèvent dans le détail de causes diverses, résultent d'une première contradiction entre la croissance continue de la population du village et le système agraire statique à faible productivité. Il importe donc, avant de décrire ces phénomènes de migration, d'analyser la situation démographique du village et d'en saisir les perspectives d'avenir.

### I. LA PRESSION DEMOGRAPHIQUE

En ne tenant pas compte des cas de « double résidence » (1), le village compte 255 personnes réparties en 53 ménages. C'est sur ce dernier chiffre que portera notre analyse.

La composition par sexe de la population est bien équilibrée, puisque l'on compte 126 hommes pour 129 femmes. La taille moyenne du ménage est de 4,9 personnes par foyer, mais ce chiffre masque des différences sensibles. Bon nombre de ménages âgés vivent seuls ou avec un ou deux petits-enfants. En revanche, les ménages jeunes ont en règle générale une progéniture nombreuses, la moyenne se situant entre 5 et 10 enfants.

L'analyse de la pyramide des âges (fig. 11) va nous permettre d'estimer la composition par âge de cette population, son origine géographique et en dernier lieu son rythme de croissance.

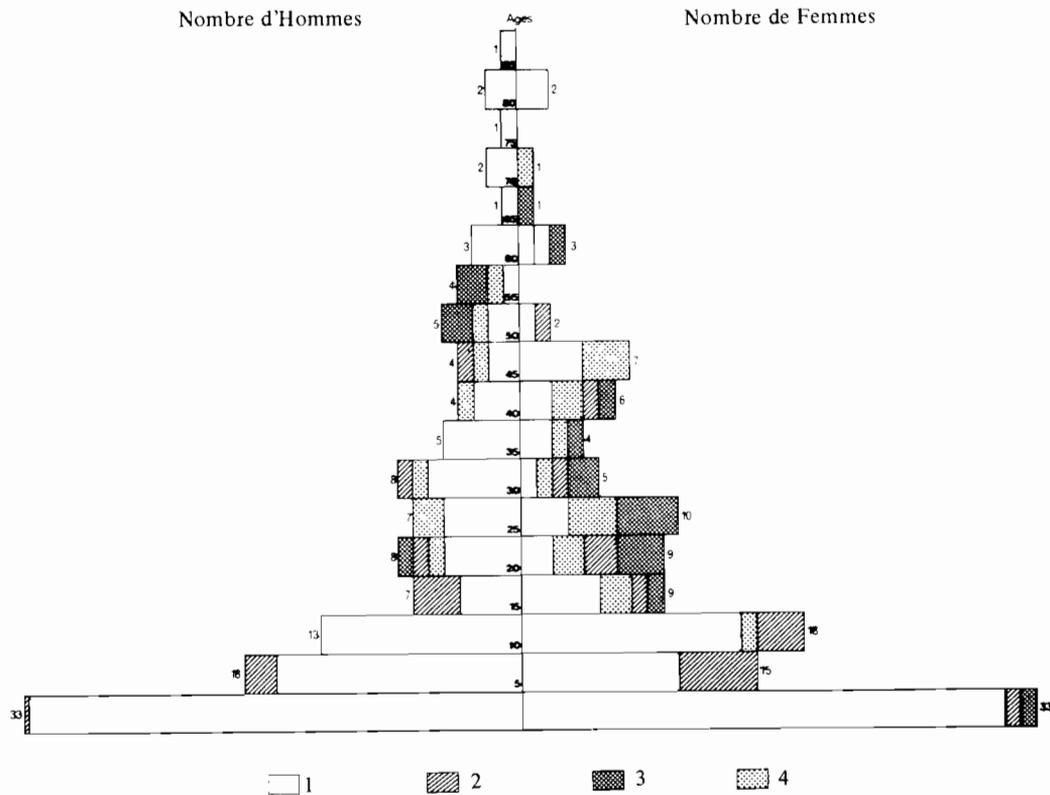
#### a) Les classes d'âge

La pyramide démographique révèle une structure de la population en classes d'âge fortement différenciée.

— sur 255 habitants, les classes d'âge comprises entre 0 et 20 ans représentent 146 individus dont 130 de moins de 15 ans. Les moins de 20 ans représentent donc au village 57,9 % de la population dont, à peu de choses près, 50 % de moins de 15 ans.

---

(1) Six familles associent en effet à leur résidence de plaine une résidence de montagne (Andranomangamanga). Ils habitent la plupart du temps sur les hauteurs et ne descendent au village qu'au moment des travaux sur rizières ou de fêtes familiales de leurs proches.



1 : nés à Tsarahonenana. 2 : nés dans la montagne proche (Andranomangamanga ou Vohimena). 3 : nés à l'extérieur du canton d'Ambohibary. 4 : nés dans un autre village de la plaine d'Ambohibary.

Figure 11

Pyramide des âges de la population de Tsarahonenana

— les chiffres décroissent assez rapidement lorsqu'on entre dans les âges adultes. Ainsi trouve-t-on entre 20 et 40 ans, 54 personnes, c'est-à-dire un pourcentage de 21,2 % par rapport à la population d'ensemble.

— entre 40 et 60 ans on peut compter 36 personnes, soit 14,2 % du total.

— les plus de 60 ans représentent encore 17 personnes, soit 6,7 % dont 4 vieillards âgés de plus de 80 ans. L'un d'eux, qui en a perdu la mémoire, serait devenu centenaire ces dernières années.

La pyramide démographique est donc d'une singulière jeunesse, plus accentuée encore que dans la moyenne générale de l'Île de Madagascar où les moins de 15 ans représentent, selon le rapport S.C.E.T., 46% de la population. A partir de 15 ans, le mariage des filles et le départ des garçons pour des migrations temporaires ou définitives semblent par contre vider assez rapidement les classes d'âge qui suivent. On peut toutefois remarquer qu'à l'égard des adultes âgés de 20 à 40 ans, les plus de 40 ans constituent un chiffre de population presque similaire (20,9 % contre 21,2 %) : un nombre assez important de vieillards et personnes âgées résident en effet au village.

#### b) L'origine de la population

La pyramide démographique nous offre quelques renseignements sur l'origine de cette population. Au dessus de 15 ans, 19 hommes sur 62 sont nés hors du village ; ils représentent 32,2% du total, mais cette proportion est plus élevée chez les femmes : 36 sur 61, soit 59 % du total.

Cette inégalité découle des règles du mariage. Nous avons vu en effet que, sauf cas exceptionnel — par exemple une importante dotation de rizières apportée par l'épouse —, l'habitat du mari fixe la résidence des nouveaux ménages. Sur les 36 femmes venues s'établir par mariage à Tsarahonenana, 7 sont issues des fronts pionniers de la haute-montagne, 15 proviennent d'autres villages de la plaine d'Ambohibary et 14 de régions plus éloignées, comme Ambato-Lampy, Faratsiho ou le bassin d'Antsirabé.

Ces indications révèlent que si le 1/3 des mariages est contracté à l'intérieur de la communauté villageoise ou avec des fronts pionniers proches du terroir, pour le reste, les mariages entre conjoints habitant des villages éloignés sont presque aussi fréquents que les unions entre habitants de villages relativement proches.

Les mariages lointains sont surtout le fait des principales familles de notables. Celles-ci détiennent en effet des relations d'alliance et d'échange matrimonial avec d'autres familles du Vakinankaratra qui sont leurs égales en puissance et en prestige. Dans la plupart des cas, ces mariages ne sont pas le produit d'un choix réciproque des partenaires, mais résultent d'un accord préalable entre les familles intéressées. (1)

### *c) L'accroissement démographique*

Il est possible à partir des chiffres obtenus, d'estimer le taux de croissance de cette population. Un tel taux, établi sur une base numérique restreinte, ne peut bien sûr avoir qu'une valeur relative et contingente ; il donne toutefois un ordre de grandeur.

En se basant sur les naissances des cinq dernières années et en ne comptant que les enfants ayant survécu, on arrive à une moyenne de 13 naissances par an au village, soit un taux de croissance proche de 50 pour 1.000. A ce rythme et en supposant que tous les enfants restent sur place, la population du village aura doublé dans 20 ans et dépassera — même en tenant compte des décès — le chiffre de 500 habitants.

Or dans l'état actuel des choses, il est impossible que le terroir puisse assurer la subsistance à plus de 300 personnes. La moitié de la génération nouvelle devra donc s'expatrier. Seule l'émigration peut garantir le maintien de l'équilibre entre la population et l'espace villageois.

Les mouvements migratoires actuels revêtent plusieurs formes. On peut les répartir en deux grandes catégories :

— La première relève de migrations temporaires au sens classique du terme. De durée variable, elles représentent la recherche périodique de salaires agricoles ou non, à l'extérieur du village.

— La deuxième relève par contre de mouvements beaucoup plus longs qui, dans bien des cas, aboutissent à une émigration définitive. Parmi ceux-ci, les départs de villageois vers les fronts pionniers d'altitude établis au cœur même de l'Ankaratra sont parmi les plus importants.

Nous traiterons séparément les grands traits de ces deux mouvements migratoires.

## II. LES MIGRATIONS TEMPORAIRES

### *a) Les migrations à court terme des paysans à l'angady*

Il est rare que celles-ci dépassent un mois. Elles sont surtout le fait de journaliers et de salariés agricoles quittant le village pour un temps limité.

Ainsi l'équipe d'entraide du village a, durant notre séjour, travaillé dix jours de suite à l'aménagement de rizières dans une vallée voisine. Mais ces cas de migration en équipe sont rares. Le plus souvent l'homme part seul ou avec un parent proche et cherche pendant la saison des travaux agricoles à s'employer de loin en loin. Les descendants d'anciens esclaves quittent régulièrement le village pour se faire embaucher lors des labours des rizières dans la région du Lac Alaotra. Les autres vont plutôt dans le Moyen-Ouest, à Ankazomiriotra ou Mandoto, mais encore plus volontiers dans les régions du sud de l'Imérina, celles où naquirent leurs ancêtres. Les salaires agricoles sont en effet plus élevés dans les régions d'Arivonimamo ou de Soavinandriana et les rizières y sont labourées à une date plus précoce, ce qui permet aux salariés d'être de retour au village lorsque commencent chez eux les travaux.

Ces migrations sont d'autant plus importantes que l'année agricole précédente a été mauvaise et que les ressources disponibles sont réduites. C'est essentiellement par la pratique de cette recherche saisonnière de salaires agricoles hors du village que les paysans à l'angady arrivent à équilibrer leur budget, c'est-à-dire acheter le riz nécessaire et payer le montant annuel de leurs impôts.

---

(1) Il faut toutefois remarquer que la tendance à se marier suivant son libre choix est, à l'heure actuelle, de plus en plus importante.

### *b) Les migrations à long ou moyen terme des néo-paysans*

Toutes les migrations ne consistent pas en une recherche saisonnière de salaires agricoles ; certaines, de durée beaucoup plus longue, représentent une tentative pour sortir du cadre agricole.

Liées le plus souvent à l'apprentissage ou à l'exercice d'une profession artisanale ou commerciale dans les petits centres et les régions peuplées de l'Imérina du sud ou d'Ambato-Lampy, elles intéressent des jeunes, célibataires, et durent une ou plusieurs années pendant lesquelles toute activité agricole est pratiquement abandonnée.

Ainsi la plupart des « néo-paysans » du village ont-ils vécu un certain nombre d'années hors de Tsarahonenana, en moyenne 4 ou 5 ans. L'un d'eux était par exemple aide-chauffeur à Antsirabé, un autre barman, quelques-uns étaient maçons, d'autres aides-bouchers, etc... Ces villageois ont, dans les petites villes de l'Imérina où ils travaillaient, acquis parfois un métier, mais surtout des habitudes et des besoins nouveaux. C'est par leur intermédiaire que l'habitude de l'argent et ses conséquences se sont introduites au village.

En effet, revenus au village, les anciens migrants ont changé ; ils n'acceptent plus de redevenir de simples paysans à l'angady et cherchent une activité secondaire qui leur permette de retrouver l'indépendance perdue. En ce sens les activités secondaires prolongent les migrations à long ou moyen terme. Les « néo-paysans » sont d'abord des « voyageurs » qui sont revenus au village et n'ont plus accepté leur ancienne condition.

Du reste, il est rare que ces voyages se fassent à l'aventure. Le jeune homme quitte en effet le village pour un lieu précis, souvent à l'appel d'un parent proche. Les migrations sont au départ canalisées par les relations familiales acquises à l'extérieur du village en particulier lors des mariages avec un conjoint venant d'une région éloignée. En cela, les fils de ray aman-dreny dont les relations familiales sont souvent très étendues sont plus favorisés que les simples paysans à l'angady.

L'exemple de migrations récentes qui ont eu lieu de Tsarahonenana vers Ambalavao en lointain pays Betsiléon est à cet égard significatif. Un habitant de Tsarahonenana, devenu là-bas aide-boucher chez un parent éloigné, puis boucher lui-même, a su décider plusieurs de ses parents, certains même éloignés, à venir le rejoindre. Une dizaine de ménages de Tsarahonenana sont ainsi actuellement établis à Ambalavao où ils exercent des activités annexes ou parallèles à la boucherie ; plusieurs songent à suivre leur exemple. Cet exemple est révélateur : il montre l'importance que jouent les relations familiales dans ces migrations, mais aussi le rôle de l'initiative et du dynamisme individuel. D'autre part, les migrations temporaires, lorsqu'elles réussissent, deviennent souvent définitives. Il est fréquent que le jeune homme qui se marie dans sa région d'accueil ne songe plus à revenir au pays natal. En retour, il incite ses frères à venir le rejoindre dès qu'il décèle des possibilités de travail pour eux.

Enfin, une bonne dizaine de fils de notables ou de néo-paysans enrichis par leur activité secondaire, ont pu devenir instituteurs ou agents des services de l'État et sont dès lors dispersés dans le pays au gré de leur affectation. Ceux-là ne songent plus à revenir à Tsarahonenana. Ils sont devenus en fait des « citadins ». La plupart conservent néanmoins leurs rizières à Tsarahonenana et les font cultiver par des salariés qu'ils payent par mandat ou par l'intermédiaire de leurs parents restés au village.

Toutes les migrations que nous avons envisagées jusqu'à présent étaient le fait de célibataires partant pour un laps de temps variable, mais toujours avec une intention de retour. Migrations saisonnières pour les paysans à l'angady, apprentissage d'un métier à l'extérieur chez les plus aisés : dans les deux cas, il s'agit de gagner ailleurs et pour un temps limité des ressources financières que le terroir procure en quantité insuffisante.

On retrouve ces mêmes causes mais avec une portée différente dans les mouvements migratoires de jeunes couples partant vers les « terres neuves » des fronts pionniers où ils espèrent entamer une expérience agraire plus fructueuse.

### III. L'ESCALADE DE L'ANKARATRA

Depuis les premiers temps de la fondation du village, la haute montagne représente, comme nous l'avons vu, l'espace d'émigration prioritaire des villageois. Le plateau d'Andranomangamanga,

autrefois domaine de pâtures éloigné de Tsarahonenana, est devenu peu à peu, au fur et à mesure que s'y installaient des colons pratiquant cultures de pommes de terre et élevage de bœufs, un véritable front pionnier d'altitude. Il n'est pas aujourd'hui une famille de Tsarahonenana qui ne possède là-haut, un ou plusieurs de ses membres.

Les relations étroites de parenté entre la population de Tsarahonenana et celle du front pionnier d'Andranomangamanga, la possibilité de trouver sur la montagne des terres encore disponibles, constituent pour les villageois des conditions naturellement favorables aux migrations. D'autre part, monter vers la haute montagne n'entraîne jamais une coupure totale avec le village de départ ; Andranomangamanga n'est qu'à deux heures de marche de Tsarahonenana. Les villageois qui montent vers le front pionnier conservent dans leur terroir natal leurs rizières et leurs champs ; ils peuvent revenir les cultiver ou employer à cet effet des salariés. L'émigration n'est donc pas nécessairement un déracinement total, elle est parfois un simple dédoublement des activités agricoles.

A l'heure actuelle, on peut considérer deux catégories de « pionniers » : certains montent sur les « hauts » pour trouver dans un espace de temps limité des ressources supplémentaires. Leur départ est lié à un esprit de retour et au désir d'amasser une certaine somme d'argent. Une fois cette somme réunie — mais cela peut durer très longtemps —, les pionniers reviennent au village et réalisent le projet pour lequel ils étaient partis. Ce peut être l'achat de parcelles de rizières, mais ceci, comme nous l'avons remarqué, n'est pas très aisé. Ce peut être le paiement d'une dette, l'achat d'une charrette et d'un attelage de bœufs — ce qui permettra ensuite de devenir convoyeur —, ou un objectif moins spéculatif, comme l'embellissement d'un tombeau, la transformation de la maison traditionnelle en maison moderne avec des murs de briques et un toit en tôles, etc. Toutefois bien des migrations conçues au départ comme provisoires, deviennent par la force des choses définitives, soit que l'argent rentre plus lentement que prévu, soit que les liens créés avec la région d'accueil et les biens qu'on y possède deviennent plus serrés et plus importants que ceux détenus dans le village de départ.

Une autre catégorie de villageois émigre sans esprit de retour : il s'agit des paysans à l'angady défavorisés par le partage foncier. N'ayant plus rien à perdre en quittant le village, ils mettent tous leurs espoirs sur les possibilités offertes par les fronts pionniers. C'est là un départ de paysans pauvres et sans terres. Pourtant de nombreuses migrations prévues pour être définitives sont parfois suivies de retours relativement rapides. Tout dépend en ce domaine des conditions d'installation que les pionniers trouvent sur les hauteurs, de leurs relations avec les nouveaux voisins et surtout avec les parents plus ou moins proches qui les ont invités à venir. De même l'accoutumance au climat froid et à la violence des vents est parfois difficile. La réaction des femmes, qui souvent s'habituent mal aux conditions d'isolement des fronts pionniers, joue aussi un grand rôle.

Les conditions de l'installation sont donc primordiales. Les paysans pauvres, qui ne possèdent presque rien dans leur village natal, seront pourtant moins enclins à redescendre vers la plaine que les fils de notables ou de néo-paysans, dont les familles conservent encore à Tsarahonenana des biens appréciables.

Pratiquement tous les habitants actuels du village ont effectué au moins un ou deux séjours sur les fronts pionniers de la montagne. Les charretiers-transporteurs ont ainsi accumulé le capital qui leur a permis d'acheter une charrette et des bœufs, d'autres sont revenus au village à la mort de leur père pour revendiquer leur part d'héritage, etc.

La moitié des ray aman-dreny actuels, ont vécu également une grande partie de leur existence à Andranomangamanga ; trois d'entre eux (sur huit) y ont séjourné plus de 30 ans. Très souvent, le pionnier vieilli aspire en effet au repos dans son village d'origine, à proximité des rizières et de la tombe de ses ancêtres. En fait, si beaucoup d'habitants de Tsarahonenana partent s'établir sur les fronts pionniers de la montagne, une partie non négligeable en redescend plus ou moins périodiquement. Le mouvement d'escalade est réversible.

Ce dernier point peut amener à poser le problème de la permanence des fronts pionniers d'altitude. Nous ferons plus loin une étude détaillée de certains d'entre eux. On peut toutefois remarquer que ceux-ci, dans la mesure où toute riziculture s'y est révélée impossible, sont considérés par de nombreux paysans comme une « aberration », d'autant plus que la culture des pommes de terre de l'Ankaratra ne va pas actuellement sans problèmes.

Pour en revenir à Tsarahonenana, l'analyse des migrations temporaires et du peuplement des fronts pionniers d'altitude prouve l'extrême mobilité de la population villageoise. Il est rare de

rencontrer au village quelqu'un qui n'ait pas dans son existence effectué un ou plusieurs séjours dans des régions éloignées.

L'importance de ces mouvements migratoires découle de plusieurs faits. Le premier provient du très fort accroissement démographique de la population et de sa trop grande densité par rapport aux superficies cultivées : 0,10 ha de rizières et 0,13 ha de cultures sous pluie pour un habitant.

Le second exprime le manque de ressources à l'intérieur du village en particulier dans l'ordre des ressources monétaires. Le système de cultures peu productif est en effet essentiellement vivrier. Il ne s'intègre pas ou trop peu aux circuits de commercialisation extérieurs.

Ces deux aspects, surpopulation et auto-consommation, sont en outre aggravés par la structure de la propriété foncière qui, ainsi que nous l'avons vu, accapare la puissance et l'autorité entre les mains des anciens et oblige la plupart des jeunes au départ, temporaire ou définitif. L'attachement au village natal, au « pays » des ancêtres, reste malgré tout très important. Les mouvements de migration sont moins l'effet d'une attirance vers l'extérieur que le fruit d'une nécessité, indispensable à l'équilibre démographique et économique de la société villageoise.



## IV. — EXTENSION REGIONALE

### TERROIRS DE PLAINE ET TERROIRS DE MONTAGNE DE LA REGION D'AMBOHIBARY

Le terroir de Tsarahonenana s'intègre dans un ensemble régional dont il convient, au terme de cette étude, de fixer les lignes majeures. La région d'Ambohibary repose en effet sur la conjonction inhabituelle en pays tropical d'une vaste plaine rizicole fortement peuplée, et d'une montagne « vivante » où se développent des fronts pionniers d'altitude. L'unité de cette région se trouve renforcée par l'existence et le dynamisme de la petite ville d'Ambohibary, véritable capitale régionale assurant le relais entre les grandes villes des hautes terres malgaches et les campagnes voisines.

On distingue dans la région d'Ambohibary trois grands types de systèmes agraires :

— au sud et au centre de la plaine se distribuent les villages et les hameaux de l'Ankeniheny, dont les terroirs sont fondés essentiellement sur la riziculture et l'agriculture de berge,

— plus au nord, les villages se répartissent en ligne continue sur toute la bordure de la cuvette. Il s'agit déjà de terroirs « mixtes » associant étendue de rizières et espace montagnard ; Tsarahonenana appartient à ce dernier type,

— enfin, à une altitude supérieure à 1.800 mètres, lorsque toute riziculture devient impossible, les villages ou hameaux des fronts pionniers d'altitude colonisent la haute région de l'Ankaratra : les systèmes agraires sont basés sur la culture des pommes de terre et l'élevage des bœufs.

Nous traiterons brièvement au cours de ces dernières pages de chacun de ces types de terroir et de leur système agricole.

### 1. — LES TERROIRS DE PLAINE ET DE BORDURE

#### A. LES TERROIRS A RIZ DE L'ANKENIHENY

Au sud de la plaine d'Ambohibary, l'Ankeniheny est un « univers liquide ». L'eau est partout ; elle circule dans un labyrinthe inextricable de canaux et de faux-bras naturels, tandis que les carreaux de rizières s'étendent à perte de vue. Ce paysage de plaine inondée aux horizons mélancoliques évoque celui des grandes plaines à riz des deltas du Sud-Est asiatique. L'habitat, très dense, qui se disperse au milieu des rizières, résulte d'une évolution déjà ancienne.

#### I. LE PEUPEMENT DE L'ANKENIHENY

Le marais central fut durant de longues années une terre inculte et malsaine. Les premiers villages : Sahabe, Mahatsinjo, Sambaina restaient en bordure de la plaine, à l'écart des marécages. Toutefois quelques familles hova et andriana s'étaient réservé, dans le marais, des droits de parcours pour la pâture de leurs troupeaux en saison sèche.

Les débuts réels de l'occupation humaine et la mise en valeur de l'Ankeniheny résultèrent d'un acte politique. La suppression de l'esclavage, en 1897, fit en effet des marais la terre d'accueil des « andevo » libérés.

La tradition orale des villages hova et andriana affirme que ce sont les anciens maîtres qui offrirent à leurs serviteurs les terres du marais où ils détenaient des droits de pâture. L'implantation des andevo libérés semble en tout cas s'être faite de façon confuse et anarchique. Les cases en terre battue se groupèrent d'abord en hameaux sur le bord de la cuvette puis progressèrent vers l'intérieur en suivant les nombreux faux-bras et levées de terre qui la traversent de part en part. Cette pénétration vers l'intérieur du marais s'accompagnait en même temps d'une dispersion progressive de l'habitat. Ces premiers habitants furent par la suite rejoints par d'autres esclaves libérés, venus de l'Imérina, en particulier de la région d'Ambohimanga.

Vers 1910, l'Administration régionale prit un certain nombre de mesures pour assainir le marais. Les fokon'olona furent mobilisés pour construire des canaux de drainage sur le pourtour aval de la cuvette. Le cours de l'Ilemona, endigué par des levées de terre, fut rectifié, ce qui permit un écoulement plus rapide des eaux et limita l'ampleur de l'inondation annuelle.

Ces travaux d'aménagement rendirent possible l'extension des rizières sur l'étendue plus ou moins assainie de l'Ankeniheny. Toutefois, à cette occasion, un certain nombre de propriétaires hova ou andriana firent rejouer les droits qu'ils détenaient de leurs ancêtres sur les anciennes zones de pâture et obtinrent des lotissements importants sur les terres qui venaient d'être aménagées. Les anciens andevo furent ainsi refoulés sur les terres les moins fertiles de l'Ankeniheny, souvent aussi les plus exiguës.

## II. LA RIZICULTURE DE MARAIS ET L'AGRICULTURE DE BERGE

Les rizières occupent la place essentielle dans le système de culture. Pourtant, *les cultures sous-pluie* ne sont pas absentes, elles se répartissent sur les levées de terre qui échappent à l'inondation, les berges des bourrelets hydromorphes, les bras de digues naturelles ou artificielles.

Les parcelles sont souvent minuscules, seulement quelques dizaines de m<sup>2</sup>, parfois moins. Les mêmes associations de culture se répètent chaque année : maïs, pommes de terre, saonjo, haricots. Cette agriculture de berge obéit aux mêmes principes qu'à Tsarahonenana. La saison principale de culture se place avant la crue de janvier. Toutefois les paysans ont généralisé les *verim bola*, c'est-à-dire les cultures de décrue de deuxième saison, entre le mois de mars et le mois de mai. Elles donnent toutefois des récoltes incertaines ; la baisse de la température à partir de mai et l'excès d'eau gênent en effet la maturation des récoltes. Les paysans estiment qu'en moyenne les *verim bola* réussissent une année sur deux.

*La riziculture* constitue en revanche la pièce maîtresse du système de culture. Elle rencontre au départ un certain nombre de conditions favorables.

Les sols de la plaine sont fertiles, de type gley ou pseudo-gley, noirs et argileux. Ils sont renouvelés chaque année par les apports en limons de l'inondation. D'octobre à avril, les pluies sont amplement suffisantes et les températures assez chaudes pour que le riz mûrisse sans difficulté.

L'irrigation se fait par gravité à partir des rizières irriguées de la bordure, puis pour les basses rizières du marais central, par submersion par eau de pluie. La difficulté principale tient, là encore, à la surabondance de l'eau à partir de janvier lorsque le riz commence à mûrir. Les paysans distinguent les hautes et moyennes rizières, plus ou moins protégées de l'engorgement et les basses rizières, régulièrement ennoyées où stagnent les eaux d'inondation. Aucun dispositif de drainage n'est prévu pour évacuer les eaux en excès ; la seule chose à faire, selon les paysans, est de « laisser agir le soleil ». Les rendements sont proches de ceux de Tsarahonenana, ils oscillent selon les types de rizière entre 1,8 t et 2,5 t à l'hectare, mais leur « incertitude permanente » constitue un grave handicap.

Lorsque l'on demande aux paysans pourquoi ils n'essaient pas de creuser des canaux de drainage, les réponses sont toujours identiques. De tels travaux supposeraient une entente et une coordination qui n'existent plus entre les fokon'olona de l'Ankeniheny. Ils exigeraient le sacrifice de certaines rizières basses. D'autre part un assainissement du marais implique un travail énorme. En attendant, il semble qu'il y ait chaque année dans la cuvette de plus en plus d'eau. Les premiers canaux de drainage tracés au début du siècle sont incapables d'empêcher cette évolution : le danger d'un retour au marécage originel reste menaçant.

Dernier élément du système agraire, *l'élevage* apparaît assez négligé. Les bœufs de travail sont peu nombreux. Les riziculteurs qui possèdent des réserves de paille de riz nourrissent plus volontiers des bœufs de fosse qu'ils revendent au bout de quelques mois. Les autres entretiennent des vaches

laitières ; la proximité d'Ambohibary permet de revendre le lait aux collecteurs.

En saison chaude, lorsque tout l'Ankeniheny est recouvert de riz, les bêtes sont nourries au parc. Les herbes que l'on coupe sur les digues ne suffisant pas, il faut les chercher sur les pentes de la montagne à plusieurs kilomètres du village. Ce problème de la nourriture des bêtes en saison chaude rend l'élevage difficile. En fait les bœufs ou les vaches de l'Ankeniheny surprennent par leur maigreur. Du reste beaucoup de riziculteurs ne possèdent pas d'animaux, si ce n'est quelques volailles. L'élevage des porcs est d'autre part très compromis par la maladie de Teschen, et l'insuffisance des productions de cultures sèches.

L'élevage apparaît donc peu développé dans l'Ankeniheny. Cette insuffisance se répercute sur la fumure des rizières, qui reste, dans la plupart des cas, médiocre et trop faible.

Les terroirs de l'Ankeniheny ne peuvent se compléter, comme c'était le cas à Tsarahonenana, par l'apport de productions du domaine montagneux. Reposant uniquement sur la riziculture et les cultures de berge, ils souffrent d'un certain déséquilibre, et ne disposent pas, en cas de mauvaise récolte, de solution de rechange. Cette fragilité économique est par ailleurs aggravée par l'existence d'un important problème foncier.

### III. LE PROBLEME FONCIER

Nous avons vu que, lors du lotissement du marais, certaines familles — pour la plupart andriana —, s'étaient fait reconnaître des droits de propriété sur les anciennes zones de pâtures détenues par leurs ancêtres. Les andevo libérés s'installèrent sur les terres qui ne furent pas loties, c'est-à-dire celles que personne ne réclamait. En général ils occupèrent les terres les plus basses et les plus marécageuses, au centre même de la plaine.

La structure foncière de l'Ankeniheny d'aujourd'hui découle directement de cette origine. On trouve à côté de quelques grandes propriétés appartenant à des familles fortunées, d'origine hova ou andriana, vivant le plus souvent à Ambohibary, une multitude de petites propriétés dont la moyenne est inférieure à 1 ha. Ces petits riziculteurs sont les descendants des andevo libérés à la fin du siècle dernier.

Leur situation est souvent précaire : l'exploitation moyenne se situe entre 0,5 et 0,6 ha de rizières, auxquels il faut ajouter quelques parcelles de cultures sous pluie au hasard des berges ou levées de terre qui parsèment le marécage. Bien souvent ces paysans ne produisent pas le riz nécessaire à la nourriture de leur famille tout au long de l'année. Le problème est d'autant plus aigu que le rythme d'expansion démographique des anciens andevo est très important et supérieur à celui des autres catégories de la population.

Pour la plupart, le salariat reste la seule façon de subvenir à leurs besoins. Les petits riziculteurs de l'Ankeniheny sont tous des « ouvriers à l'angady » travaillant sur les grandes propriétés de la bourgeoisie d'Ambohibary. Ils vivent moins du produit de leurs récoltes que des salaires qui leur sont distribués.

L'entraide est restée chez eux relativement développée. Les petits riziculteurs se groupent en *mpikambana* ou équipes de travail et se louent en association chez les uns ou les autres, puis mettent à tour de rôle leurs propres rizières en culture. En période de pénurie, certains vont s'embaucher à Ambaton-Drazaka (1) près du lac Alaotra, semblables en cela aux autres anciens andevo de Tsarahonenana. D'autres vendent parfois leurs maigres lopins et émigrent définitivement vers les régions du Moyen-Ouest malgache.

Seuls les grands propriétaires de l'Ankeniheny peuvent, une fois leurs propres besoins en riz couverts, revendre une partie de leur récolte. Pourtant ces « grandes propriétés » ne sont, elles non plus, jamais excessives ; les plus étendues ne dépassent pas 3 ou 4 ha. L'influence de la bourgeoisie d'Ambohibary sur la campagne rizicole proche apparaît néanmoins considérable. Dans un rayon de 4 à 5 km autour du bourg, l'Ankeniheny est un arrière-pays détenu et dominé par les « citadins ». Cette influence diminue malgré tout assez rapidement vers le nord de la plaine et dans les terroirs en bordure.

---

(1) Les régions d'Ambaton-Drazaka et du Lac Alaotra semblent représenter dans toute la plaine d'Ambohibary l'espace d'émigration prioritaire des anciens membres de la 3<sup>ème</sup> caste. Les descendants de hova ou d'andriana préférèrent quant à eux les régions d'Arivorimamo et du sud de l'Imérina.

## B. LES TERROIRS EN BORDURE

A quelques kilomètres en amont d'Ambohibary, le paysage change. La plaine se rétrécit au sein d'un étroit couloir de 7 ou 800 mètres de largeur dominé par la montagne.

Dans les terroirs du nord, l'habitat se répartit sur les premiers contreforts de la montagne. Les terroirs descendent des tanety jusqu'aux rives de la rivière centrale et s'organisent à part égale entre les rizières de la cuvette et les cultures sous pluie de berge et de pente.

Ce type de terroir, celui de Tsarahonenana, peut s'observer dans tous les villages de la partie amont de la plaine et dans l'ensemble des petites vallées adjacentes qui y débouchent. Il persiste jusqu'à une altitude de 1.750 ou 1.850 m. et disparaît au-delà lorsque toute riziculture devient impossible. D'un versant à l'autre de la plaine, on observe un certain nombre de différences locales.

Le paysage rural de la bordure orientale de la plaine présente en effet des signes d'aménagement et de transformation plus perfectionnés que celui de la bordure ouest. Les pentes sont cultivées avec soin et aménagées souvent en terrasses ou banquettes de culture anti-érosive, en particulier auprès des plus gros villages, tel Mandrosohasina. En outre, les travaux d'infrastructure hydraulique apparaissent achevés et plus réguliers.

Ces terrasses ou banquettes de culture sont le fruit d'un travail déjà relativement ancien, sans doute contemporain de la première conquête mérina. Elles expriment le temps révolu où la structure organisée et communautaire des fokon'olona permettait de procéder à de grands travaux collectifs. A l'heure actuelle la désuétude dans laquelle sont tombées les pratiques communautaires ne les rend plus possibles.

Les traditions orales confirment par ailleurs cette ancienneté du peuplement sur le versant est de la plaine, sans doute à cause de la proximité de l'ancienne piste de Tananarive. En revanche les travaux d'aménagement sur le versant occidental sont beaucoup plus rares. Celui-ci, colonisé plus tardivement, moins aisé d'accès, est en effet différent : il semble déjà plus engagé dans la profondeur montagneuse que le versant est.

Du reste, d'un versant à l'autre les populations n'ont que peu de relations. Les catholiques prédominent à l'ouest, tandis que la bordure orientale est presque unanimement protestante. Ce clivage religieux accuse encore les barrières naturelles ou historiques. En fait chaque village regarde du côté de son versant ; il n'y a que fort peu de mariages entre les deux populations.

La structure de l'habitat se transforme au fur et à mesure que l'on pénètre dans les parties les plus septentrionales de la plaine. Au sud de Tsarahonenana, le mode d'habitat le plus répandu reste le village. L'habitat autrefois groupé au sommet des éperons montagneux a glissé vers les lignes de replat qui dominent directement les rizières. La descente des villages s'est accompagnée, comme nous l'avons vu, d'une semi-dispersion, mais sans que l'unité d'origine ne soit rompue. La taille de ces villages est assez homogène ; elle varie en général entre 250 et 350 habitants.

Plus au nord, cette première vague de villages disparaît pour laisser place à des petits hameaux d'une cinquantaine d'habitants, dispersés sur les pentes de la montagne, parfois même sur les rives de la rivière. Ces hameaux résultent du gonflement démographique des premiers villages et de leur essaimage vers les espaces encore libres. D'autres ont pour origine le départ des anciens andevo au moment de leur libération, en particulier les groupes de cases qui tout au nord occupent les berges de la rivière (Sohazo).

Ces terroirs de « hameaux », derniers nés de l'expansion démographique, s'appuient en général sur un aménagement hydraulique plus rudimentaire que celui des terroirs plus anciens. L'économie agraire est fondée à la fois sur le riz, les pommes de terre et l'exploitation du charbon de bois à partir des « forêts » de mimosas.

Les terroirs de bordure, en particulier ceux du versant ouest et de l'extrême nord de la plaine forment ainsi comme un étage intermédiaire entre les « terroirs à riz » de l'Ankeniheny et ceux des fronts pionniers de montagne avec lesquels ils sont d'ailleurs en relation constante et qu'ils ont contribué à créer.

## 2. — LES FRONTS PIONNIERS D'ALTITUDE

La « haute région » qui borde et domine la plaine d'Ambohibary s'étend en profondeur vers l'ouest et le nord-ouest jusqu'aux bassins de Faratsiho et d'Ambatofotsy (voir fig. 4 et 5, pp. 6 et 9).

A l'ouest, la plaine est dominée par une haute surface basaltique qui s'étend jusqu'au bassin de Faratsiho et dont la partie orientale est constituée par le plateau d'*Ambaton-Dradama*. Cette haute région à la topographie mal drainée et marécageuse, entaillée profondément par les gorges d'Antsapandrona, culmine à une altitude de 2.000 à 2.100 mètres. Elle est dominée directement par le dôme phonolitique du Mangabé (2.300 m).

Au nord et au nord-ouest, les massifs et sommets de Maroparasy et de Betampona fractionnent des surfaces de dimensions plus réduites, comme le plateau d'*Andranomangamanga*. Le relief plus abrupt se prolonge ensuite vers le nord par la chaîne des Analavato et les Monts Vohimena jusqu'au bassin d'Ambatofotsy.

L'ensemble de cette « haute région » est le domaine des fronts pionniers d'altitude. Villages et hameaux s'y distribuent jusqu'à une altitude maximale de 2.100 mètres. Le système agraire, fondé essentiellement sur la culture de pommes de terre et l'élevage des bœufs, ne va pas sans un certain nombre de problèmes. Nous envisagerons en premier lieu les traits généraux des fronts d'altitude, nous tâcherons ensuite, en abordant quelques exemples, de mieux saisir leur diversité.

### A. LA HAUTE REGION : L'ECONOMIE ET LE SYSTEME AGRAIRE

L'économie des fronts pionniers d'altitude se fonde en premier lieu sur la culture et la vente des pommes de terre.

#### I. LA MONOCULTURE DE POMMES DE TERRE

La culture de la pomme de terre bénéficie dans la haute-région de conditions climatiques et pédologiques relativement favorables. Bien qu'en haute-montagne l'hiver prenne une forme particulièrement rigoureuse, la culture est possible dans les mois de saison chaude entre octobre et mars. Sur certains versants exposés aux vents d'est, ou dans les bas-fonds mal drainés, l'excès d'eau constitue toutefois un handicap certain.

Les sols, bruns ou rouges ferrallitiques, sont relativement bons, en particulier les sols bruns humifères au pH acide et à la structure grumeleuse (1). La teneur en matière organique contenue dans l'horizon de surface est également élevée (20 %). Bien utilisés, ces sols peuvent donner de bons rendements. En outre la réponse aux engrais minéraux est immédiate (2). Toutefois ces formations sont extrêmement fragiles : la destruction de l'horizon de surface humifère par suite de cultures répétées risque de compromettre définitivement leur fertilité.

Les montagnards entreprennent leurs labours dès la fin de la saison fraîche, pendant les mois d'août et de septembre. Les semailles ont lieu en octobre, lorsque tout risque de gel est pratiquement écarté. Tous les travaux s'effectuent à l'angady dans le cadre d'équipes d'entraide. Le sol retourné, puis basculé en grandes mottes rectangulaires, est découpé en billons parallèles au sens de la pente. Cette pratique présente l'avantage de favoriser l'écoulement des eaux et de permettre un drainage efficace. Elle risque toutefois, selon certains agronomes, d'accélérer les processus d'érosion et le décapage de l'horizon de surface.

Les deux grandes variétés de pommes de terre : *ovy mainty* et *ovy fotsy*, se retrouvent partout. Les premières récoltes ont lieu au mois de janvier. Le cycle végétatif, plus long dans la

(1) Voir l'étude de P. SEGALEN sur les roches basaltiques à Madagascar (Mémoires de l'ORSTOM, série D, tome VIII, 1957), et le compte-rendu des essais de l'I.R.A.M. Se reporter aussi à F. BOURGEAT op. cit.

(2) Dans les conditions favorables d'une station d'essai, les experts de l'I.R.A.M. ont obtenu sur ces sols et avec apport de fumure mixte, des rendements de 15 tonnes de pommes de terre à l'hectare.

haute-montagne, est de 120 jours contre 90 à Tsarahonenana. Mais toutes les pommes de terre ne sont pas récoltées à la même époque : les montagnards en laissent une partie « entreposée » dans le sol en attendant que les prix montent au marché d'Ambohibary.

Des cultures de deuxième saison ont lieu de décembre à mars sur des parcelles différentes. Les paysans utilisent alors des variétés *voaka poana* plus résistantes, mais les rendements restent encore médiocres. Les pommes de terre souffrent en effet d'un excès d'eau aux semailles et du rafraîchissement des températures en mars-avril. Les cultures de deuxième saison sont souvent des *verim bola* : des cultures « perdues ».

## II. LES TERROIRS D'ALTITUDE

Sur les hautes surfaces de l'Ankaratra, les terroirs s'organisent autour de leurs champs de pommes de terre, comme ceux de la plaine autour de leurs rizières. L'habitat est constitué dans les cas les plus anciens par de gros villages groupés, le plus souvent situés sur une éminence (le plateau d'Ambaton-Dradama), ou bien au contraire s'éparpille en hameaux de 4 ou 5 maisons dans le cas de fronts pionniers plus récents (Andranomangamanga).

— Dans un rayon qui excède rarement 100 ou 150 m autour des maisons, les paysans distinguent une première auréole de cultures dite *tany masaka*. Ces terres correspondent à un mode d'occupation du sol de type intensif. La culture est pratiquement ininterrompue sans cycle de jachère régulier. Les champs sont fumés peu avant les semailles par des apports de fumure animale auxquels se joint l'engrais naturel des parcs mobiles à bestiaux qui s'y sont déplacés tout au long de la saison sèche.

La ceinture des *tany masaka* s'étend de préférence au sommet des plateaux ou sur les pentes en déclivité douce, offrant les meilleures conditions à l'établissement des sites d'habitat. On les retrouve également sur les sols mal drainés mais fertiles de certains bas-fonds. Dans ces dépressions les paysans creusent en outre des fosses de pisciculture et aménagent parfois des rizières qui n'offrent du reste que des rendements dérisoires. Sur l'ensemble des *tany masaka* des bas-fonds ou des ceintures de cultures proches des sites d'habitat, les rendements de champs de pommes de terre gravitent autour de 5 tonnes à l'hectare.

Toutes les terres de *tany masaka* font l'objet d'une appropriation privée et définitive et se transmettent de génération en génération au moment des dotations et des héritages.

— Au-delà de cette ceinture de culture intensive, s'étendent les zones de *tany moundra*. Celles-ci sont cultivées à partir d'une technique analogue à celle décrite plus haut dans les clairières de défrichement sur la montagne de Tsarahonenana. Il s'agit d'une culture itinérante qui dure rarement plus d'une saison. Les seuls engrais sont constitués par les cendres de végétaux qu'on brûle directement sur le champ. On compte d'une façon générale 4 ou 5 ans de jachère libre au bout d'une saison de culture. Les rendements sont par ailleurs médiocres et ne dépassent guère 3 tonnes à l'hectare. Ces champs ne font pas l'objet d'appropriation individuelle ; la terre appartient à celui qui la cultive et redevient libre dès que cesse la culture. A Andranomangamanga, le *fokon'olona* interdit aux paysans de se réserver un droit quelconque sur les *tany moundra* ; celles-ci doivent rester propriété collective.

On peut considérer qu'en moyenne chaque paysan des fronts pionniers met en culture entre 2 ha et 2,5 ha de pommes de terre par an dont la moitié sur des *tany masaka*. La production moyenne par unité d'exploitation s'élève autour de 8 à 10 tonnes de pommes de terre par an. Une grande partie de celle-ci est revendue aux collecteurs d'Ambohibary, ce qui permet d'acheter le riz que la haute région ne peut pas produire.

## III. LES PROBLEMES DE LA MONOCULTURE

La monoculture absolue qui règne dans les terroirs d'altitude engendre un certain nombre de problèmes. Au bout de quelques dizaines d'années de culture ininterrompue, le sol s'épuise : les rendements au départ excellents décroissent régulièrement. Aux débuts des fronts pionniers, les paysans récoltaient des tubercules, suivant leur propre expression, « grosses comme des têtes d'hommes ». Les rendements s'élevaient, même sans fumure organique, à 10 ou 12 t à l'ha.

Aujourd'hui, pour des tubercules de taille beaucoup plus réduite, il est rare qu'on récolte plus de 5 t à l'hectare sur les tany masaka et encore moins sur les tany moundra. Dans la plupart des cas la destruction de l'horizon organique superficiel des sols ferrallitiques est responsable de la chute des rendements. En outre les semences non sélectionnées ne sont pas assez souvent renouvelées et présentent des cas de dégénérescence.

L'épuisement progressif des sols était autrefois compensé par la mobilité de l'habitat. Tous les 10 ou 15 ans, villages et hameaux se déplaçaient vers un nouveau site et reproduisaient ailleurs la ceinture de culture intensive des tany masaka. Cette pratique est aujourd'hui abandonnée ; la croissance de la population, de même que l'appropriation individuelle des meilleures terres de culture a rendu impossible la poursuite de l'agriculture itinérante. Les fronts pionniers ont été condamnés à devenir fixes sur des terres à la longue appauvries ; l'avenir de certains d'entre eux ne manque pas d'être inquiétant.

L'élevage constitue cependant une source de revenus supplémentaires non négligeable.

#### IV. L'ELEVAGE MONTAGNARD

L'existence du troupeau de montagne obéit de nos jours à deux buts principaux : les bœufs fournissent la fumure naturelle qu'on répand sur les tany masaka, tandis que les jeunes bêtes sont vendues aux agriculteurs de la plaine.

L'élevage de montagne est en effet un élevage de « naisseurs ». Les paysans conservent les femelles et revendent après castration les jeunes mâles qui serviront de bœufs de travail. Au village d'Antoby, près d'Ambaton-Dradama, nous avons pu ainsi compter sur 100 têtes de bétail, une proportion de 75 vaches. Les bêtes sont des *razafindraony* (1), c'est-à-dire des métisses de zébus et de races européennes, dans lesquelles l'élément européen est nettement prédominant. Bien que de petite taille, elles paraissent bien adaptées au milieu naturel. Ces troupeaux métis de l'Ankaratra constituent un élément original à Madagascar, pays des zébus par excellence.

L'exploitation du troupeau est dans la plupart des cas regroupée au niveau de la famille entre les frères ou les cousins qui habitent le même hameau. Les bêtes paissent dans la journée sous la surveillance des enfants, puis sont enfermées la nuit dans un parc commun. En moyenne on compte 4 ou 5 bêtes par ménage, mais ce chiffre est évidemment très variable et dépend des ressources de chacun. Certains « notables » possèdent plus de 20 ou 30 têtes de bétail.

En été, les pâturages qui reverdisent assurent une nourriture abondante. Mais la situation devient précaire en saison sèche et froide quand l'herbe commence à manquer. A défaut de toute réserve fourragère, les bêtes souffrent de disette et la mortalité des veaux est à cette époque élevée. Les villageois doivent parfois revendre une partie du cheptel qu'ils n'arrivent plus à nourrir.

Ce problème de l'alimentation des bêtes en hiver représente un véritable goulot d'étranglement qui limite l'extension de l'élevage de montagne. La solution consisterait à semer des fourrages artificiels entrant en rotation avec les cultures de pommes de terre. Les essais dans l'Ankaratra ont été d'ailleurs partout concluants ; et les fermes gérées par certains propriétaires d'Ambohibary sur la route de Faratsiho appliquent depuis longtemps cette formule. Pourtant on semble encore, sur les hauteurs, très éloignés de cette formule.

Les difficultés générales du système agraire sont en outre aggravées par le problème de la commercialisation des pommes de terre.

#### V. LA VENTE DES POMMES DE TERRE

Les paysans peuvent écouler leurs récoltes de pommes de terre de trois façons différentes :  
— la récolte peut être vendue sur pied, c'est-à-dire qu'un voisin ou un petit collecteur se charge lui-même de la récolte et du transport. Ce procédé peu répandu est surtout utilisé par les paysans trop âgés pour s'occuper de ces tâches ;

---

(1) Voir page 46.

— les récoltes peuvent être vendues à un petit collecteur de brousse qui vient les acheter sur place et organise ensuite leur transport jusqu'au bourg d'Ambohibary. Il faut dans ce cas pour chaque kg déduire 0,5 F pour le collecteur et 1 F ou 1,5 F pour le convoyage ;

— mais nombreux sont les paysans qui préfèrent transporter eux-mêmes leur production jusqu'aux boutiques d'Ambohibary. Certains se servent de leurs propres charrettes : à Andranomangamanga, un ménage sur deux est propriétaire d'un attelage ; les autres utilisent les services d'un convoyeur.

Les pistes sont mauvaises et certaines périodes de saison chaude pratiquement inutilisables, mais les difficultés les plus graves se rencontrent auprès des collecteurs du bourg. Pour beaucoup de montagnards, le chemin d'Ambohibary est celui de l'amertume. Le scénario est en effet le suivant : le paysan commence par trier ses pommes de terre au village, il écarte les tubercules écorchés ou de mauvaise qualité, puis transporte ceux qu'il a retenus dans de lourdes et lentes charrettes jusqu'au bourg. Après un convoi qui peut durer une journée entière, il prend connaissance du prix qui lui est proposé par le collecteur. Ce prix dépend des variations des cours au marché de Tananarive et peut varier du simple au double au cours de l'année : de 4 à 8 F le kg.

Le prix annoncé, le collecteur opère un nouveau tri. Suivant les cas, le 1/3 ou le 1/4 du chargement est mis de côté et déclaré « invendable » à Tananarive. Les pommes de terre sélectionnées sont alors pesées et mises en soubik homogènes de 25 kg. Sur chacune le marchand retient invariablement 2 kg pour compenser soi-disant le poids de la soubik et la présence de nouveaux déchets. Or une soubik pèse rarement plus de 400 gr. et ces déchets n'ont d'autre justification que la « coutume ». C'est un cadeau que le collecteur s'octroie gratuitement et d'autorité ; dans ce domaine la « coutume » joue à sens unique.

Après la mise en soubik, le collecteur propose au paysan de lui racheter à moitié prix la part du chargement qu'il a préalablement écartée pour sa mauvaise qualité. Ce dernier « accepte » et constate alors que la plupart de ses pommes de terre soi-disant « invendables » sont mélangées aux autres et partent sur Isotry (1) pour y être revendues au même prix que les autres.

Cette version, présentée par les montagnards, est unanime. Les reproches prennent souvent un ton violent : « les collecteurs sont voleurs, arrogants, ils truquent les balances etc... ». Les fluctuations des cours du marché extérieur représentent en outre un mystère impénétrable et souvent décourageant. Les paysans se sentent dans un état d'impuissance totale à l'égard des réseaux de collecte, et cette dépendance se double d'une violente rancœur personnelle envers les marchands du bourg qu'ils accusent de les voler.

L'analyse de quelques-uns des fronts pionniers d'altitude va nous permettre de mieux préciser l'ensemble des problèmes posés par l'aventure des fronts pionniers.

## B. TYPES DE FRONTS PIONNIERS

### I. UN EXEMPLE DE COLONISATION RECENTE :

#### LE PLATEAU D'ANDRANOMANGAMANGA OU LA REUSSITE D'UN FRONT PIONNIER

Le plateau d'Andranomangamanga se situe à deux heures de marche au nord-ouest de Tsarahonenana. Il se présente comme une haute planète bosselée, à la surface inclinée, séparant deux grandes plaines intérieures de l'Ankaratra, celle d'Ambatofotsy au nord, celle d'Ambohibary au sud.

L'altitude s'élève de 1.900 à 2.100 mètres. Les sols sont bruns et profonds, acides, tandis que dans les dépressions mal drainées on remarque des phénomènes de concrétionnements et de croûtes hydromorphes. Le centre déprimé du plateau est occupé par deux petits lacs d'origine volcanique, extrêmement profonds qui ont donné leur nom au plateau : Andranomangamanga (2).

(1) Marché de Tananarive.

(2) Andranomangamanga signifie «l'eau bleue».

Le front pionnier date des dernières décennies. Une première tentative semble avoir eu lieu dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, mais sans succès : la plupart des colons redescendirent vers la plaine d'Ambohibary encore peu peuplée. Ils furent chassés, dit-on, par des maladies mais aussi parce que leurs essais pour créer des rizières n'avaient pas été fructueux.

Le plateau compte aujourd'hui un peu plus de 500 habitants : près des 2/3 des hommes de plus de 30 ans sont nés « ailleurs », dans un village de la plaine. L'occupation humaine permanente est donc relativement récente.

Le caractère récent de ce front pionnier explique que les sols ne soient pas jusqu'à présent dégradés. Les récoltes sur les tany masaka atteignent en effet 5 à 6 t de pommes de terre à l'ha et encore 3 t sur les tany moundra. En outre, immigrés récents, la plupart des habitants d'Andranomangamanga conservent des liens étroits avec les terroirs de plaine dont ils sont originaires : attaches familiales, mais aussi lots de rizières. Dans beaucoup de cas, l'exploitation des rizières de la plaine s'ajoute à l'exploitation de montagne. Certains montagnards bénéficient d'ailleurs d'un habitat dédoublé, une maison sommaire sur les fronts, une autre, plus spacieuse, dans la plaine où le propriétaire compte finir ses jours. Les plus fortunés font construire dans la périphérie du bourg d'Ambohibary.

Le caractère « double » de nombreuses exploitations d'altitude donne aux habitants du front d'altitude une certaine prospérité. Les liens familiaux permettent en outre à certains montagnards d'envoyer une partie de leurs bêtes passer la saison d'hiver dans la plaine, où elles peuvent se nourrir sur les chaumes des rizières asséchées. Toutefois, il ne s'agit pas d'une transhumance généralisée : le déplacement du troupeau n'est exercé que par quelques familles et pour un nombre de bêtes limité.

La prospérité d'Andranomangamanga peut s'apprécier à certains signes extérieurs. De nombreuses tombes d'ancêtres (1), souvent somptueuses, ont été dressées sur les points les plus élevés du plateau. Un peu plus d'un paysan sur deux possède une charrette et nombreux sont ceux qui ont fait construire une maison en dur dans un village de plaine ou à Ambohibary. La principale difficulté du front pionnier vient cependant de son isolement et de la mauvaise qualité des voies de communication, surtout en saison humide. Le grand moment de la vente des pommes de terre ne peut dès lors commencer qu'au mois de mars, lorsque la piste est asséchée. Ce problème de la « piste » empêche un étalement de la vente des tubercules dans l'année et oblige à un stockage dans le sol. La prospérité reste cependant réelle ; chaque année un ou deux nouveaux émigrants viennent se fixer, avec l'accord du fokon'olona, sur les terres encore libres de la haute planèze. De nombreux fronts pionniers sont loin de bénéficier de conditions aussi favorables.

## II. UN DOMAINE DE COLONISATION ANCIENNE : LE PLATEAU D'AMBATON-DRADAMA OU LA NOSTALGIE DE LA RIZICULTURE

Le plateau d'Ambaton-Dradama qui culmine à 2.000 mètres d'altitude au nord-ouest d'Ambohibary, de part et d'autre de la route de Faratsiho, constitue une unité géographique assez vaste. En pente douce inclinée vers l'est, ce plateau à la topographie bosselée et mal drainée s'étend sur 5 à 6 km d'est en ouest et sur une dizaine du nord au sud. Sur ce paysage de haut plateau monotone, l'habitat se concentre en gros villages groupés, fixés sur des sites défensifs. Les premiers centres habités remontent en effet au temps de la conquête mérina. La plupart étaient à l'origine des garnisons militaires formant une ligne protectrice contre le danger sakalave. Le nom du plateau dérive d'ailleurs de celui de Radama 1<sup>er</sup>. Lors de ses visites à un poste militaire le roi avait coutume de dormir sur une pierre et ce poste est devenu Ambaton-Dradama (2), nom qui, par la suite, fut étendu au plateau tout entier. Près d'une dizaine de gros villages de 300 à 350 habitants chacun, se dispersent aujourd'hui sur l'étendue du plateau (3), tandis que des écarts ou hameaux isolés tendent à se créer à proximité de la piste Faratsiho-Ambohibary.

---

(1) Souvent la construction de tombeaux sur les fronts pionniers symbolise le caractère définitif et irréversible de l'occupation humaine.

(2) Littéralement « La pierre de Radama ».

(3) Notre enquête a porté sur trois d'entre eux : Ambaton-Dradama, Antoby et Antanetibé.

A l'heure actuelle le plateau ne reçoit plus de nouveaux immigrants. L'ancienneté de la monoculture — presque un siècle — et la relative densité de la population (un peu plus de 20 hab/km<sup>2</sup>) ont en effet dégradé les sols de culture. Les tany masaka fumées chaque année ne donnent que des rendements de 2,5 à 3 t à l'hectare, les tany moundra cultivés de façon extensive ne produisent guère plus de 1,5 t à l'hectare. Les rendements sont donc deux fois plus faibles que ceux obtenus sur des fronts pionniers récents. Les paysans s'efforcent de remédier à cette régression en étendant les surfaces cultivées au détriment du temps de jachère, ce qui accélère encore le processus de dégradation. La terre épuisée et érodée ne répond plus à la fumure et fournit des tubercules de petite taille. Un paysan résumait la situation en termes désabusés : « Nous travaillons de plus en plus, mais nous récoltons de moins en moins ».

Les montagnards d'Ambaton-Dradama, qui ont en outre perdu tout lien particulier avec les plaines rizicoles voisines, ne possèdent pas de rizières à Ambohibary ou Vinaminony. La chute des rendements de pommes de terre n'est pas non plus compensée par l'extension de l'élevage ; par suite de la dégradation des pâtures, le cheptel est proportionnellement au nombre des habitants, moins nombreux qu'à Andranomangamanga.

L'affaiblissement continu des ressources des paysans d'Ambaton-Dradama pose donc un problème grave. Certains villageois partent ; ils émigrent vers l'ouest dans la région de Mandoto, ou encore plus volontiers vers Tsiromandidy. D'autres cherchent à l'intérieur de la montagne des espaces encore vierges, certains ont rejoint des régions périphériques à la haute planète d'Andranomangamanga.

Ceux qui restent sur place cherchent de nouvelles solutions. Le climat du plateau d'Ambaton-Dradama déjà plus occidental, est légèrement plus doux que sur les hautes surfaces de l'Est. Il est moins exposé aux vents et aux pluies et les températures sont moins rudes. Les paysans cherchent donc à développer dans les endroits protégés et sur les sols fertiles des bas-fonds marécageux, une nouvelle agriculture vivrière. Ils cessent de cultiver des pommes de terre pour planter des maïs et des haricots et après aménagement d'un système de drainage, tentent de faire pousser du riz.

Le maïs réussit dans l'ensemble assez bien, il permet le développement d'un important élevage de basse-cour, mais la culture du riz n'a connu pour l'instant que des échecs. Les bonnes années, certains paysans peuvent sur un hectare remplir quelques soubik de paddy à peine mûr, mais la plupart du temps la récolte se réduit à des plants de riz encore verts. La tendance actuelle sur le plateau d'Ambaton-Dradama est malgré tout de revenir à la riziculture : la culture de la pomme de terre aboutissant à une impasse, les montagnards renouent avec ce dont ils ont toujours eu la nostalgie, ils tâchent de redevenir des riziculteurs. L'objectif n'est pas tant de fournir une paille de riz qui pourrait servir de fourrage d'hiver, mais bien de récolter du paddy. Tous espèrent découvrir une nouvelle variété résistante au froid et adaptée à l'écologie de la montagne (1).

Il y a, dans cette volonté de retour à la riziculture dans des conditions naturelles qui la rendent pratiquement impossible, quelque chose d'émouvant et de dramatique. Les fronts pionniers d'altitude apparaissent dans l'Ankaratra, comme des « terroirs déracinés », coupés de leur écologie naturelle que constitue la rizière ou la possibilité de rizières. Ils sont par là même, instables et fragiles. Les problèmes du plateau d'Ambaton-Dradama sont significatifs, car dans une certaine mesure ils guettent à échéance plus ou moins lointaine l'ensemble des autres fronts pionniers, si une conversion agraire n'est pas opérée d'ici là.

### III. LA MONTAGNE DE FARIHIMENA OU LA CONVERSION A L'ELEVAGE

La région de Farihimena s'élève au-dessus du bassin de Betafo, tout au sud de l'Ankaratra, au contact de la chaîne granitique des Vavavato (2). Elle échappe par conséquent aux limites strictes de la région d'Ambohibary mais révèle un cas intéressant de conversion du système agraire traditionnel.

(1) Les villageois les plus conscients m'ont souvent parlé d'un « riz de montagne » originaire du Japon qui serait capable de fournir de magnifiques récoltes à plus de 2.000 m d'altitude.

(2) Le bassin de Betafo a fait l'objet d'une étude géographique approfondie par Marc BIED-CHARRETON : « Le canton de Betafo et le village d'Anjazafotsy ». Bulletin de Madagascar 1968, n° 265 et 266-67, 110 pages. Farihimena est par ailleurs, le lieu de pèlerinage d'une secte religieuse des hauts plateaux malgaches.

Les fronts pionniers montent ici très haut : le village d'Andohafiakarana, dans lequel nous avons séjourné, atteint ainsi une altitude de 2150 mètres ; son nom révélateur signifie la « dernière montée ». Le terroir du village domine dans un site grandiose une étroite et très profonde vallée creusée entre les basaltes et les granites. Les limites du terroir s'étendent sur les escarpements qui bordent la vallée, puis redescendent sur celle-ci où elles entrent en contact avec les territoires des villages voisins. On distingue près des cases du village une auréole de cultures intensives (les *tany masaka*) complantées de pommiers, ailleurs une dispersion de parcelles étroites sur les étendues herbeuses qui constituent les *tany moundra*. Le fond de la vallée est aménagé en fosses de pisciculture, terres labourées ou rizières (voir figure 12).

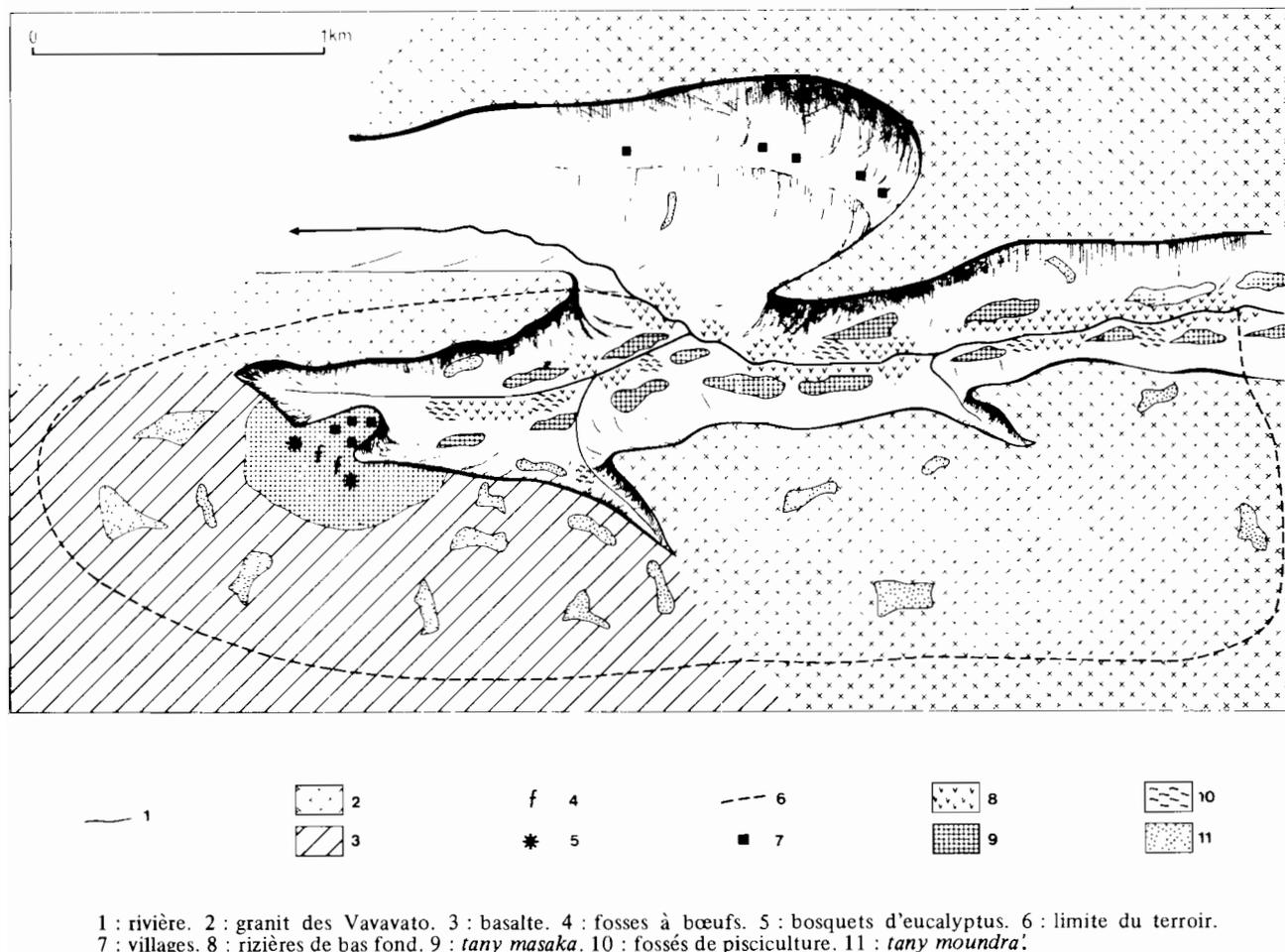


Figure 12

Schéma d'un terroir d'altitude : Andohafiakarana (Ankaratra)  
(Superficie générale : 400 ha ; superficie cultivée : 60 ha ; population : 120 hab.)

Ce village, comme la plupart des sites d'habitat de la montagne de Farihimena, est déjà relativement ancien. Il fut créé à la fin du siècle dernier par des colons originaires du bassin de Betafo. La monoculture ininterrompue a eu les mêmes conséquences que sur le plateau d'Ambaton-Dradama : les sols dégradés donnent des rendements médiocres. Les meilleures terres de culture se trouvent sur le fond marécageux de la vallée, mais elles sont peu étendues. En fait la plupart des habitants de Farihimena sont pauvres, beaucoup plus pauvres que ceux de la plaine voisine de Betafo. Dans le village d'Andohafiakarana, aucun paysan ne possède de charrette, les cases sont de simple terre battue avec toit de chaume. Les habitants ont pris l'habitude de se passer de riz ; les repas sont à base de pommes de terre, poissons ou pommes. Le riz, devenu élément de luxe, n'est plus servi que dans les très grandes occasions.

Le volume de pommes de terre vendu à l'extérieur est faible. Les raisons en sont tout autant la faiblesse actuelle de la production que les problèmes posés par le transport de la récolte jusqu'à un centre marchand. Le village d'Andohafiakarana, perdu sur la « dernière montée » ne dispose en effet d'aucun moyen de transport qui lui soit propre. Il faut pour écouler la récolte payer un charretier qui transportera les pommes de terre par une piste de montagne de plus de 20 km jusqu'à Betafo, ou bien attendre que des collecteurs de brousse viennent l'acheter sur place. Dans les deux cas le prix du transport grève lourdement les bénéfices de l'opération. Les pommes de terre sont donc devenues à Andohafiakarana un produit d'auto-consommation ; la source essentielle de revenus découle de l'élevage bovin.

Cet élevage se soumet à d'importants mouvements de transhumance. Le troupeau qui reste en été près du village sur les pâtures naturelles de la montagne basaltique, descend en hiver vers les vallées désertiques des Vavavato dont le soubassement est granitique. Les bêtes partent au mois de juin pour revenir dans le courant d'octobre et pâturent l'herbe des bas-fonds, près des sources permanentes. Les bergers qui les accompagnent se retrouvent chaque soir dans des grottes naturelles. Chacun a sous sa responsabilité 60 à 70 têtes qui lui sont confiées personnellement. La transhumance ne donne pas lieu à une forme d'association communautaire ; chacun s'arrange soit individuellement, soit avec un voisin ou un parent, pour payer un berger. En règle générale chaque berger s'occupe du cheptel d'un hameau ou d'une famille étendue.

Cette transhumance d'hiver vers les Vavavato permet de résoudre le problème de la nourriture des bêtes pendant la morte saison. Seules les jeunes bêtes ne participent pas au mouvement. Elles restent près du village où on les nourrit de tiges de riz vert, mais aussi de fourrage naturel coupé pendant les mois d'été. Les villages de Farihimena sont en effet les seuls de la haute région à pratiquer une certaine forme d'engrangement des herbes en prévision des mois de la saison sèche. Un élevage de moutons assez important accompagne l'élevage bovin, mais les ovins ne participent pas aux mouvements de transhumance.

Dans la plupart des cas, les bêtes — boeufs et moutons — sont vendues à des collecteurs d'Ambohibary ou de Betafo qui viennent les acheter au village. Là encore, la dépendance des villageois est complète. Beaucoup de paysans se plaignent des prix qui leur sont offerts et de l'impossibilité de les discuter. Suivant leurs propres termes « le marchand est le maître absolu. C'est lui qui commande ; nous sommes trop loin de tout pour pouvoir discuter ».

Cet exemple d'évolution spontanée d'un front pionnier vers une économie d'élevage est intéressant. Mais les montagnards de Farihimena sont loin d'avoir tiré de l'élevage toutes les possibilités que ce dernier pourrait offrir. Il semble que l'isolement et les difficultés de communication soient ici, malgré certaines conditions favorables du milieu naturel, un handicap quasi insurmontable. Depuis la régression des cultures de pommes de terre, beaucoup de villageois ont quitté Andohafiakarana ; un peu plus de la moitié ont émigré vers le Moyen-Ouest et les régions qui entourent Mandoto. C'est probablement l'importance de cette émigration qui a permis aux villageois restés sur place de réduire les superficies cultivées pour se consacrer davantage à l'élevage.

La haute montagne de Farihimena représente donc un exemple de conversion spontanée vers les formes d'une économie d'élevage, après une phase brutale de dépeuplement. Il montre ainsi qu'une conversion des systèmes agraires de haute montagne devient possible lorsque certaines conditions se trouvent réunies.

Cette brève présentation de quelques types de fronts pionniers d'altitude ne constitue pas une étude d'ensemble sur la géographie humaine des « hauts » de l'Ankaratra. Elle tend seulement à montrer la nature des principaux problèmes qui se posent aux « terroirs sans riz » de la haute région.

Ces problèmes ne se posent pas partout, dans les mêmes termes, ni avec une égale intensité. Depuis une époque parfois ancienne, un type de monoculture s'est développé qui a rapidement dégradé des sols de fertilité moyenne, à l'exception peut-être des terres de bas-fonds qui étaient naturellement plus fertiles. L'élevage extensif, limité par le problème de l'alimentation des bêtes en morte saison, n'a pu offrir une solution de remplacement, sauf en quelques endroits précis comme Farihimena où la transhumance vers les vavavato répondait à une tradition ancienne. Ce système agraire restait malgré tout possible tant que la population demeurait peu nombreuse et que les noyaux d'habitat pouvaient se déplacer, une fois leurs sols de culture épuisés. Sur le plateau d'Ambaton-Dradama, le village d'Antoby a ainsi changé quatre fois de site en moins d'un siècle.

Aujourd'hui cette culture itinérante appropriée à des régions sous-peuplées est devenue

impossible. Dans beaucoup de « fronts », l'usure générale des sols et le gonflement démographique sont arrivés à un tel degré que la situation ne cesse de se dégrader. L'agriculture sur les « hautes tanety » de l'Ankaratra risque bien d'aboutir à un échec, si une rénovation technique du système agraire n'est pas entreprise prochainement.

### 3. — AMBOHIBARY : CAPITALE REGIONALE

Le bourg d'Ambohibary s'étend sur la bordure sud-ouest de la plaine, peu après le croisement de la route de Tananarive avec la piste de Faratsiho.

#### A. LE BOURG D'AMBOHIBARY

La ville est construite de part et d'autre du marché. Les rues convergent vers lui et se recoupent à angle droit. Elles se prolongent au sud vers le temple protestant, au nord vers l'église, et l'école de la mission catholique. La plupart des maisons sont construites de briques rouges, surmontées de toits de tôle ondulée. Elles donnent directement sur la rue, le jardin de légumes et d'arbres fruitiers étant installé derrière la maison.

La création d'Ambohibary remonte à la fin du siècle dernier. La construction du marché a en effet suivi ou précédé de très peu l'établissement des deux missions religieuses. En ce sens la ville est née de la jonction de deux fonctions, marchande et religieuse, cette dernière s'accompagnant d'établissements scolaires. Les premiers habitants vinrent surtout des villages voisins : Sahabe, Sambaina ou Mahatsinjo. La ville est constituée par trois quartiers : *Antsimontsena*, qui signifie « au sud du marché », et *Avaratsena*, ce qui signifie « au nord », sont les deux quartiers anciens ; il s'en ajoute un autre, à l'ouest, le long de la route de Faratsiho ; *Antanetibe*, qui représente le quartier nouveau en extension. L'expansion du bourg est limitée à l'est par les rizières de l'Ankeniheny.

La dualité d'origine des deux premiers quartiers persiste à l'heure actuelle, mais elle tend à s'atténuer quelque peu. Le quartier du nord, Avaratsena, reste en effet peuplé de hova pour la plupart catholiques, originaires du village de Sahabe. Le quartier du sud, Antsimontsena, est par contre habité par les descendants d'andriana ou d'andevo issus des villages de Sambaina ou de Mahatsinjo. Les seconds ont suivi là leurs anciens maîtres ; la grande majorité des habitants de ce quartier est de religion protestante. Il fut un temps où les mariages entre « gens du nord » et « gens du sud » étaient pratiquement impossibles. La différence d'origine s'exacerbaît dans une rivalité religieuse, voire politique. Aujourd'hui, Ambohibary compte toujours deux équipes de foot-ball, l'une au sud et l'autre au nord, mais les relations entre les deux quartiers se sont considérablement améliorées. Il est d'ailleurs difficile pour un étranger de pénétrer la réalité profonde de cette ancienne rivalité. A l'ouest du marché, le quartier d'Antanetibe apparaît en pleine expansion. C'est le quartier des constructions neuves, où s'établissent les nouveaux arrivants. Il est surtout habité par des artisans, forgerons et réparateurs ou constructeurs de charrettes.

D'après les derniers recensements, Ambohibary compte 5.500 habitants, mais ce chiffre englobe un certain nombre de hameaux et de maisons situées en dehors de l'agglomération proprement dite. La population fixée au bourg ne dépasse pas en réalité 3.000 habitants.

#### B. LES ACTIVITES D'AMBOHIBARY

La fonction première du bourg est celle d'un marché drainant les produits de la plaine et du pourtour montagneux, en même temps qu'un point de relais vers Tananarive. Les marchands d'Ambohibary étendent leur influence sur tout le pays sud de l'Ankaratra. Parmi eux le groupe des collecteurs de pommes de terre s'affirme comme l'un des plus actifs.

- Les grands collecteurs de pommes de terre

Ils sont près d'une dizaine à Ambohibary. Quittant rarement leur boutique, ils mandatent une série de petits collecteurs de brousse qui passent de village en village pour acheter sur place les pommes de terre aux paysans, et organisent ensuite le transport par charrette jusqu'au bourg. En règle générale, le collecteur de brousse retient 0,5 F par kg pour son bénéficiaire personnel. Ce système s'avère dans la pratique extrêmement souple ; souvent les collecteurs de brousse sont des paysans, eux-mêmes cultivateurs de pommes de terre.

Le grand collecteur fixe ses prix sur le cours auquel les pommes de terre lui seront reprises au marché en gros d'Isotry, dans la banlieue de Tananarive. Une fois déduits les frais de transport jusqu'à la capitale, il retient en sus 2 francs pour son bénéficiaire personnel sur chaque kg acheté. A la halle d'Isotry les pommes de terre sont aux mains de nouveaux marchands en gros qui les distribuent ensuite aux marchés de quartier et aux différents revendeurs de détail. Ce circuit commercial complexe passe par une série de relais et d'intermédiaires. Au mois d'août 1966, les pommes de terre achetées à Ambohibary 8 francs le kg aux producteurs, étaient revendues 18 ou 20 francs à Tananarive.

La tâche principale des marchands du bourg est donc de rassembler les pommes de terre de la région et de les expédier sur Tananarive en s'entendant avec les entreprises de camionnage qui assurent le transport. Auparavant ils effectuent un tri — discuté, nous l'avons vu plus haut — puis regroupent les pommes de terre en « soubik » homogènes de 25 kg chacune. Les marchands d'Ambohibary ont un vaste rayon d'action. Ils achètent dès le mois de décembre les récoltes d'avant-crise de l'agriculture de berge, puis par la suite, les récoltes successives des ceintures de culture de montagne. Les principales zones de récolte sont au nord celles des plateaux d'Andranomanganga et Vohimana, au nord-ouest celles d'Ambanton-Dradama et Antoby.

- Les collecteurs de riz

Ils sont moins nombreux, mais tout aussi puissants que les premiers. On en compte trois à Ambohibary, également à la tête d'un système souple de petits collecteurs de brousse qui, dans chaque village, vont et viennent pour acheter les surplus de riz. Le bénéficiaire de ces derniers est le même que celui de la collecte précédente ; ils gagnent 0,5 F pour chaque kilo acheté et livré aux grands collecteurs. Ces derniers se déplacent d'ailleurs beaucoup plus ; tandis que les collecteurs de pommes de terre attendent que la production vienne jusqu'à eux par charrettes, ceux-ci vont chercher le riz dans les villages de la plaine. Ils passent après la récolte à endroits et jours fixes sur les pistes carrossables qui sillonnent et bordent la plaine. Dans la plupart des cas, ces collecteurs ont une clientèle stable et fidèle avec laquelle ils entretiennent des relations beaucoup plus étroites que les marchands de pommes de terre. Plus ou moins usuriers, ils prêtent de l'argent aux paysans et en contrepartie se réservent des gages sur les futures récoltes de riz.

Acheteurs de paddy, ces marchands sont aussi revendeurs de riz au détail. Le paddy décortiqué et transformé à la rizerie d'Ambohibary est en général revendu le double du prix auquel il a été acheté aux paysans. Les années de pénurie, lorsque la récolte a été mauvaise, les marchands font venir des régions du lac Alaotra, les contingents de riz nécessaires.

Leurs principaux clients sont les habitants du bourg et ceux des terroirs « sans riz » des fronts pionniers de montagne ; ce peut être aussi les petits riziculteurs de l'Ankeniheny. Ces derniers pressés par un besoin d'argent immédiat ou engagés par un prêt, sont parfois obligés de vendre leurs paddy dans les semaines qui suivent la récolte, quitte à le racheter ensuite au jour le jour à un prix supérieur.

L'activité des collecteurs de riz est donc multiple : acheteurs et vendeurs de riz, usuriers, ils ajoutent aussi fréquemment à leurs activités la collecte du maïs, des haricots ou des fruits.

- Les collectes diverses

La troisième source de collecte pour les marchands d'Ambohibary est, par ordre d'importance, constituée par les *charbons de bois*. Fabriqué à partir des mimosas, le charbon de bois est devenu une spécialité des villages du nord de la plaine, Ankianjanakanga en particulier. Dans la partie la plus septentrionale, l'eau des torrents de montagne est trop froide pour l'irrigation et le riz ne réussit que médiocrement. La fabrication du charbon de bois est pour ces villages une façon de remédier à l'insuffisance de leurs rizières. Les brousses de mimosas sont en outre particulièrement denses dans ces moyennes régions, surtout entre 1.600 et 1.800 m d'altitude.

De gros camions viennent en saison sèche, lorsque la piste est carrossable, chercher les charbons de bois qu'ils transportent jusqu'à Tananarive. On retrouve ici un système commercial proche des précédents avec des marchands en gros fixés à Ambohibary, qui organisent le trafic et des intermédiaires sur place qui achètent.

Quelques marchands s'exercent par ailleurs dans le commerce des *fruits*. Ces récoltes sont invariablement achetées sur pied par les commerçants qui au moment voulu font organiser le ramassage par des salariés. Bien qu'étant l'arbre le plus répandu dans la région, le pommier reste en général à l'écart des circuits de commercialisation. La concurrence des régions d'Antsirabé ou d'Antanifotsy est en effet trop élevée pour que les pommes puissent se vendre jusqu'à la capitale. Le commerce se porte donc sur des fruits plus « rares », en particulier les poires, les prunes et les pêches. Ces fruits sont écoulés en partie vers Tananarive, mais aussi directement vers Tamatave ou Majunga. Les marchands d'Ambohibary nouent fréquemment à cet effet des contacts directs avec les maisons de commerce des régions côtières.

#### ● Le commerce des bœufs

Il existe enfin à Ambohibary un très important commerce de bestiaux. Chaque jeudi, le marché des bêtes se tient sur un grand terre-plein un peu à l'écart du marché central ; les bœufs, porcs ou moutons, y sont vendus en nombre important. Les habitants des terroirs de plaine viennent acheter les bœufs de trait qui ont été élevés dans la haute-région, et les bouchers du bourg se ravitaillent en viande. Il existe en effet un petit abattoir à Ambohibary et 5 à 6 échopes de boucher (viande de bœuf et viande de porc) (1).

Le bourg constitue également un relais important pour le trafic des bœufs qui du sud ou de l'ouest du pays remontent à pied vers les abattoirs de Tananarive. Chaque soir de marché, arrivent des troupeaux de zébus amaigris que poussent des pasteurs de race sakalave. Ces bêtes sont alors achetées par de nouveaux marchands qui les confient à une autre équipe. Elles repartent dans la nuit vers Ambohimandrosoa, où elles seront revendues, et ainsi de suite jusqu'à Ambato-Lampy puis Tananarive.

#### ● L'artisanat

L'artisanat est également très actif. Les artisans les plus dynamiques sont les fabricants de charrettes établis dans le nouveau quartier d'Antanetibé à l'ouest de la ville. Il s'agit en général de familles récemment immigrées d'Imerina. Les forgerons qui fabriquent les angady au soufflet de forge traditionnel sont nombreux. Ambohibary compte également des cordonniers, deux ateliers de mécanique (bicyclette et mécanique), plusieurs boutiques de tailleurs, trois pharmacies, un bijoutier, etc.

Tout compte fait, Ambohibary réunit les fonctions d'une petite capitale régionale. A une fonction marchande et commerciale de première importance, s'ajoute une fonction artisanale développée, un centre administratif et religieux, et un centre scolaire important (2).

## C. LA POPULATION D'AMBOHIBARY

A Ambohibary la puissance est le fait de quelques familles, en général les plus anciennement fixées au bourg. Elles détiennent la plupart des boutiques ou commerces, et possèdent dans l'Ankeniheny les propriétés rizicoles les plus importantes. Souvent, grand collecteur et grand propriétaire foncier ne font qu'un.

Ces « grandes » propriétés ne sont jamais — au moins pour les rizières — d'une importance excessive, mais cultivées avec engrais, elles donnent en général d'excellents rendements. En outre, certaines propriétés sur « tanety » situées le long de la route de Faratsiho peuvent atteindre ou dépasser 10 ha. Quelques-unes de ces fermes dirigées par un gérant, pratiquent des formes d'élevage

(1) Les bouchers sont tous Zafimbazaha, clan appartenant à la caste hova.

(2) L'école de la mission catholique pousse ses élèves jusqu'au niveau du BEPC.

du porc particulièrement rentables et rationnelles : stabulation libre, alimentation équilibrée etc. Plusieurs familles possèdent également des plantations de pins près de la station d'Antsapandrano (route de Faratsiho).

Une grande partie des bénéficiaires tirés du commerce est en effet investie dans l'agriculture. Ces propriétaires marchands sont d'ailleurs très ouverts à tout ce qui est progrès technique et certaines exploitations peuvent être considérées comme des modèles du genre. Les fils de cette bourgeoisie font des études à Antsirabé, puis à Tananarive, certains en Europe. La plupart entrent par la suite dans l'Administration.

Parfois un homme seul, non lié aux grandes familles, « réussit ». La plus grosse affaire du pays a été ainsi montée par un fils de paysan, issu d'un petit village distant de quelques kilomètres d'Ambohibary. Ayant débuté dans le commerce des porcs locaux, il se trouve aujourd'hui à la tête d'une entreprise assez extraordinaire de 6 gros camions Mercedes Benz, d'une capacité de 6 tonnes chacun. Il achète des moutons et des porcs dans les grandes régions d'élevage de la région d'Ihosy et du sud de Madagascar, puis les revend dans les centres de consommation de l'Imerina ou les régions côtières. L'entreprise est d'ailleurs spécialisée dans le commerce des moutons qu'elle transporte jusqu'à Majunga où vit une forte communauté comorienne de religion musulmane.

Certaines entreprises d'Ambohibary débordent ainsi du cadre régional et travaillent sur une échelle qui englobe le pays tout entier.

Ambohibary bénéficie d'un grand prestige auprès de la population paysanne. Habiter le bourg ou y posséder une maison, c'est en quelque sorte devenir un « citadin », et accéder à une promotion sociale. La ville bénéficie donc d'une dernière fonction, celle-ci résidentielle. De nombreux paysans enrichis, notables ou néo-paysans, investissent leurs bénéfices dans la construction à Ambohibary de maisons de type moderne. Cette maison reste le plus souvent vide, habitée seulement pendant le temps de la morte saison ; parfois un vieillard s'y installe en compagnie des enfants qui se rendent chaque jour à l'école ou au collège de la ville.

Les maisons en construction sont nombreuses sur la périphérie de la ville. Les habitations sont à un étage, ornées d'un balcon, construites en brique, mais parfois en pierre de taille ; ce sont en quelque sorte les « résidences secondaires » de paysans aisés. Elles s'alignent de préférence à l'entrée du bourg, le long de la piste qui conduit à Tsarahonenana.

La spéculation sur les terrains à bâtir est par ailleurs élevée. Il est impossible de trouver dans le périmètre du bourg un terrain où le prix du m<sup>2</sup> soit inférieur à 5 ou 600 francs, c'est-à-dire un prix proche de celui de la banlieue de Tananarive.

Toutefois, ce dynamisme de la construction et cet étirement de la ville le long de ses axes de communication n'impliquent pas un gonflement démographique réel. Dans certaines rues, la moitié des maisons sont vides. Rançon de la croissance, la spéculation foncière n'a pas épargné Ambohibary.

Riche de l'activité de ses marchands et artisans, centre administratif, scolaire et religieux, la ville connaît actuellement un développement important qui en fait, avec Faratsiho, l'un des centres urbains les plus dynamiques de la région sud de l'Ankaratra.

## CONCLUSION

Cette étude fait ressortir un certain nombre de problèmes. Quelques-uns relèvent de la technique agraire proprement dite et de son adaptation à un milieu naturel qui ne se laisse pas aisément dominer ; d'autres mettent en cause l'équilibre de sociétés villageoises en voie de transformation.

A de nombreux égards, la colonisation de l'Ankaratra par des communautés mérina est une réussite. Elles ont pu reconstituer dans l'écologie de montagne les bases matérielles de ce qui était essentiel à leurs yeux, à savoir la riziculture. Lorsque celle-ci n'est plus possible, une culture commerciale leur permet de s'approvisionner en riz au moins une période de l'année. Mais le problème aujourd'hui n'est plus exactement celui de l'adaptation de la civilisation mérina à un milieu naturel de montagne subtropicale. Comment réagissent les sociétés villageoises du Vakinankaratra face à l'économie de marché extérieure ? Quelles sont leurs chances et leurs perspectives de développement dans le monde moderne ?

En fait, le cycle de l'auto-subsistance est dans l'ensemble de la région d'Ambohibary brisé depuis fort longtemps. Nous l'avons vu plus haut, une part importante des produits de la région s'intègre dans les circuits commerciaux. Production de pommes de terre, bœufs, moutons, volaille, charbon de bois et, les bonnes années, excédent de riz, fournissent l'essentiel des produits marchands de la région. Ils permettent à une fraction de la bourgeoisie d'Ambohibary, celle qui manipule les réseaux de collecte, d'accéder en règle générale à une relative prospérité. Prospérité qui assure en retour des ressources secondaires à une partie de la paysannerie, à ceux que nous avons appelés les néo-paysans : artisans, maçons, constructeurs de tombes, convoyeurs de charrettes, et dans une mesure déjà plus faible, aux salariés agricoles...

Cependant cette évolution, qui aboutit de plus en plus à différencier, au sein de sociétés villageoises autrefois unies et relativement égalitaires, des catégories sociales intégrées de façon inégale à l'économie de marché, n'est pas nécessairement un facteur de progrès. Plus exactement l'affirmation d'une « bourgeoisie conquérante » à Ambohibary n'entraîne pas pour autant une élévation du niveau de vie de l'ensemble de la paysannerie de la région. Bien au contraire, certains problèmes agraires risquent, dans la mesure où personne ne se préoccupe de leur trouver une solution, de s'aggraver et de déclencher une évolution vers le pis, dont finalement les paysans les plus démunis seront les premiers à pâtir.

### ELEMENTS POUR UNE RENOVATION DU SYSTEME AGRAIRE

Comme nous l'avons vu au cours de cette étude, le système agraire, minutieux au niveau de la riziculture, paraît peu susceptible d'évolution. Dans ce domaine, le problème le plus urgent est celui de la maîtrise du problème hydraulique. Seul un contrôle efficace des eaux permettra en effet la « bonification » des rizières basses et moyennes qui forment 60 à 70 % de la superficie totale de la plaine rizicole.

Cette bonification implique une réorganisation du système d'irrigation, qu'il faut étendre à l'ensemble de la cuvette rizicole. C'est seulement à ce prix que, les repiquages effectués dès novembre, une stricte concomitance pourra être établie entre le cycle du riz et le temps de la saison chaude. Inversement, l'organisation des mouvements d'arrivée des eaux doit se prolonger par un effort sur le plan de leur évacuation, c'est-à-dire la canalisation de l'Ilempona et la multiplication des canaux de

drainage à large débit. L'évacuation des eaux stagnantes apparaît en effet, dans l'état actuel des choses, comme la seule mesure qui puisse empêcher le retour de la plaine à son état marécageux naturel.

L'aménagement hydraulique de la plaine, en permettant l'extension aux rizières basses et moyennes des conditions d'irrigation et de drainage qui règnent sur les rizières de bordure, permettrait, dans le cadre d'une opération de riziculture améliorée de doubler le potentiel de production rizicole de la région. Une bonne partie des problèmes qui se posent chaque année à la paysannerie d'Ambohibary seraient dès lors résolus.

Le second grand problème est celui de la dégradation des sols de montagne par la monoculture des pommes de terre. Or tous les agronomes sont sur ce point très formels : la solution ne revient pas à supprimer la culture de pommes de terre, mais au contraire, à l'intensifier en la faisant entrer dans un assolement rationnel faisant alterner céréales et cultures fourragères. Le blé, l'avoine, les cultures fourragères donnent en effet de bons résultats dans une écologie de moyenne montagne et les essais ont été partout concluants. En outre l'introduction de la prairie artificielle permettrait de régénérer les sols tout en offrant aux bêtes les réserves de foin et de fourrage qui leur font défaut en hiver.

Le problème est donc de diversifier l'agriculture pluviale tout en l'associant à un élevage devenu intensif. Mais le problème n'est pas seulement technique ; il est peut-être surtout d'ordre humain. Comment faire entrer dans des sociétés villageoises façonnées depuis des générations par la répétition d'une technique agricole, des habitudes agraires différentes et des cultures nouvelles ? A partir de quelle motivation une action de développement peut-elle s'appuyer pour déclencher un mouvement qui concerne l'ensemble de la société rurale ?

Le long séjour que nous avons passé à Tsarahonenana, dans l'Ankeniheny et sur les fronts pionniers de la montagne, nous permettent à cet égard, d'avancer quelques éléments de réponse.

#### LA DISPONIBILITE DES PAYSANS FACE A UNE ACTION DE DEVELOPPEMENT

La paysannerie de la région d'Ambohibary, tant celle de plaine que de montagne, est profondément consciente de la nécessité d'une rénovation agricole. Les problèmes de la riziculture et le manque à gagner qui en résulte, l'épuisement des sols de « tanety » ou les difficultés d'élevage porcin et bovin, sont ressentis par tous comme une catastrophe que l'essor démographique continu des communautés villageoises vient encore aggraver.

En outre, cette paysannerie a déjà fait preuve d'esprit d'imagination et de souplesse en s'adaptant au milieu naturel de montagne. Bien motivées, il n'est pas du tout impossible que les qualités pionnières des riziculteurs et paysans des « fronts » ne jouent à nouveau dans le sens d'une transformation profonde du système agraire. Cette disponibilité est particulièrement forte dans la haute région où les paysans, déjà « déracinés » par l'impossibilité de cultiver sur rizières, apparaissent les plus réceptifs aux méthodes ou cultures nouvelles.

Au cours de nos séjours à Andranomangamanga ou Ambanton-Dradama, nous n'avons pas manqué d'être impressionné par le degré de conscience qu'avaient les paysans de leur situation. Tous nous ont demandé des conseils techniques que nous n'étions pas habilités à donner : les noms de cultures nouvelles, la façon de se les procurer, leur mode de culture etc. Lors d'une dernière tournée effectuée en compagnie d'experts agronomes de la FAO, il n'y eut aucune difficulté à trouver des volontaires, souvent les plus capables, pour procéder à des essais de culture nouvelle. La qualité des questions posées aux experts, le temps de réflexion qui suivait les réponses, comme l'attention qui se lisait sur les visages révélaient à la fois l'intérêt et la disponibilité. Un esprit d'attente et d'ouverture propice à l'accueil d'une action de développement existe dans les villages du sud de l'Ankaratra ; il serait dommage que cette chance soit négligée par les services concernés par le développement et l'expansion rurale.

#### LE ROLE POSSIBLE DES EQUIPES D'ENTRAIDE

Le morcellement et l'inégalité de la propriété foncière, en particulier au niveau des rizières, aggravent les effets de l'économie de marché. Les écarts sociaux tendent à se creuser de plus en plus ; l'émergence des exploitations individuelles favorise la puissance et l'autorité des ray aman-dreny et des

néo-paysans au détriment de la masse des paysans à l'angady. Ceux-ci n'ont d'autre horizon économique que celui de l'agriculture et pas, ou très peu, de ressources secondaires. La plupart travaillent dans le cadre de « mpikambana » ou équipes d'entraide qui tendent à devenir de plus en plus des équipes de salariés agricoles se louant à l'intérieur du village, mais aussi dans des régions éloignées comme celles d'Arivonimamo ou du lac Alaotra.

Ces équipes, qui sont l'expression réelle des forces de travail des villageois, constituent à notre avis le cadre idéal à partir duquel pourrait réussir une action de développement qui se refuserait à être un simple plaquage de l'extérieur comme l'ont été trop souvent les créations de coopératives. C'est en effet à l'intérieur de ces équipes que survit le mieux l'esprit communautaire traditionnel. Une expérience complète de transformation du système agraire par introduction de cultures nouvelles pourrait être lancée sur quelques parcelles cultivées en commun par des équipes d'entraide, les bénéfices de l'opération étant ensuite réinvestis dans le financement des opérations ultérieures.

Les notables, à la fois garants et témoins de l'ordre traditionnel, et dont l'autorité reste forte au niveau des villages, sont généralement bien disposés envers les mpikambana. Celles-ci découlent en effet de la tradition communautaire des fokon'olona et les ray aman-dreny se considèrent toujours comme leurs « pères » et leurs protecteurs naturels. Une action de développement s'appuyant sur les structures d'entraide encore vivantes des paysans à l'angady et couverte par l'autorité morale des ray aman-dreny est celle qui peut le mieux pénétrer à l'intérieur des communautés villageoises pour y déclencher un phénomène de rénovation agraire.

Par ailleurs un contrôle des circuits de commercialisation qui permette de rompre l'emprise toute puissante des collecteurs de riz et de pommes de terre est également nécessaire, qu'il s'agisse de l'ouverture de postes d'achat officiels à Ambohibary, ou de la négociation de contrats de vente avec les coopératives locales ou avec les marchands qui y seraient disposés.

Tant sur le plan strictement agricole que dans le domaine social et économique, ces améliorations sont possibles. La plupart des paysans sont parfaitement conscients des problèmes de leur région. Leur dynamisme et leur esprit d'entreprise ne sont pas à mettre en cause. L'escalade des fronts de culture de montagne, le travail incessant réclamé par les rizières en saison chaude, la quête inlassable de ressources secondaires, ou le flot continu des migrations temporaires ou définitives à la recherche de salaires extérieurs, en sont des preuves suffisantes. La région d'Ambohibary constitue en effet une unité physique et humaine à forte vitalité. Le dynamisme et la jeunesse démographique découlent directement de l'esprit pionnier des premières générations qui mirent en valeur un pays alors insalubre et mal connu.

Aujourd'hui cette vitalité et ce dynamisme contribuent surtout à l'enrichissement d'une bourgeoisie, à la fois marchande et foncière, résidant à Ambohibary. Celle-ci, pour être pleinement insérée dans les mécanismes de l'économie commerciale extérieure, n'apparaît pas pour autant capable de résoudre les problèmes agraires de la paysannerie.

Une perspective de développement cherchant à promouvoir la masse paysanne elle-même et non plus seulement quelques-uns de ses éléments « éclairés », implique la transformation technique du système agricole. Mais cette transformation ne sera possible que si elle est prise en charge par les forces vives de la société paysanne. Ce n'est en effet que de l'intérieur et animées par leurs propres dynamismes que les communautés rurales pourront se développer. La solution n'est pas d'aller à contre-courant d'une tradition, mais bien au contraire de s'y appuyer. Ce n'est qu'en faisant appel aux vertus traditionnelles des paysans de l'Ankaratra, à leur esprit pionnier et encore communautaire qu'une action de développement a des chances de réussir.



TEXTE CONSULTÉS AU SUJET DU VAKINANKARATRA

- BATTISTINI (Y.), 1964. — *Problèmes géomorphologiques du Vakinankaratra*, in Revue de Géographie de Madagascar, n° 5, Tananarive.
- BIED-CHARRETON (M.), 1968. — *Le canton de Betafo et le village d'Anjazafotzy*, in Bulletin de Madagascar, n° 265 et 266-7, Tananarive.
- BONNEMAISON (J.), 1971. — *Le peuplement des hauts de l'Ankaratra*, in Revue de Géographie de Madagascar, n° 14, pp. 33-59, Tananarive.
- BONNEMAISON (J.), 1971. — *Des riziculteurs d'altitude : Tsarabonenana*, in Etudes Rurales, n° 37-38-39, pp. 326-344, Paris.
- BOURGEAT (F.), 1966. — *Le sol des environs de certains villages des hauts-plateaux malgaches*. 50 p., ronéo. ORSTOM, Tananarive.
- CONDOMINAS (G.), 1961. — *Fokon'olona en Imerina*. 234 p. L'Homme d'Outre Mer, N° 3, Berger-Levrault, Paris.
- COMMARMOND (Ph. de), 1976. — *Anpandraofana ; le village et l'Histoire* - à paraître in Cahiers ORSTOM, sér. Sciences humaines, Paris.
- DONQUE (G.), 1965-1966. — *Le Zoma de Tananarive. Etude géographique d'un marché urbain*, in Madagascar, Revue de Géographie, n° 7 (pp. 93-227) et 8 (pp. 93-245), Tananarive.
- DUCHAUFOR (G.), 1965. — *Précis de Pédologie*, 482 p. Masson, Paris.
- FAUROUX (E.), 1968. — *L'étude du bourg d'Ambohibary : une expérience interrompue*. 30 p., ronéo. ORSTOM, Tananarive.
- SEGALEN (P.), 1957. — *Les sols basaltiques à Madagascar*. Mémoires de l'I.R.S.M., sér. D, T. VIII.
- WOILET (B.), 1965. — *Atlas du Vakinankaratra*. B.D.P.A., Tananarive.



## CARTES ANNEXES

1. Paysage rural et cultures
2. Champs du village et champs étrangers
3. Répartition des terres de culture en fonction des lignages
4. Les inégalités foncières
5. Système agraire



## TABLE DES MATIERES

<i>AVANT-PROPOS</i> .....	1
<i>INTRODUCTION</i> .....	3
<b>I.— LE TERROIR DE TSARAHONENANA. IMAGES AGRAIRES ET ASPECTS FONCIERS (Commentaire et analyse de cartes)</b>	
<i>1.— LE MILIEU NATUREL</i> .....	11
A - Le cadre morphologique .....	11
B - La répartition des types de sol .....	12
C - La couverture végétale.....	15
D - Les contraintes climatiques.....	16
<i>2.— LE PAYSAGE RURAL</i> .....	18
A - Un paysage de rizières .....	18
B - Les champs de cultures sous pluie.....	19
C - Les types de cultures sous pluie.....	20
<i>3.— LE VILLAGE</i> .....	21
A - Un habitat semi-dispersé.....	21
B - Les types d'habitations .....	21
C - Les pistes et sentiers de circulation.....	22
<i>4.— LES ASPECTS FONCIERS</i> .....	22
A - Le terroir d'appropriation .....	22
B - Modes de tenure et régimes fonciers.....	23
C - Le morcellement des propriétés .....	26
D - Les inégalités foncières .....	27

## II.— UN SYSTEME AGRAIRE IMMOBILE

1.— <i>LES CERCLES DE L'IMMOBILITE : CALENDRIER AGRAIRE ET OUTILLAGE</i> .....	31
A - Le cycle des travaux.....	31
B - Un outillage traditionnel.....	32
2.— <i>LES CERCLES DE L'IMMOBILITE : LA RIZICULTURE</i> .....	33
A - Les problèmes de la riziculture.....	33
B - Le choix des variétés .....	36
C - Le cycle des travaux du riz.....	37
D - Les types de rizières.....	39
E - La production rizicole.....	40
3.— <i>L'APPORT DES CULTURES SOUS-PLUIE</i> .....	41
A - L'éventail des cultures.....	41
B - L'agriculture pluviale : modes d'occupation du sol et techniques agraires.....	44
4.— <i>L'ELEVAGE</i> .....	45
5.— <i>EQUILIBRE ET LIMITES DU SYSTEME AGRAIRE</i> .....	48
A - Les premiers modes d'occupation du sol ; le système agro-pastoral .....	48
B - Le nouvel équilibre du système agricole.....	48
C - L'exigence d'évolution.....	51

## III.— LES DYNAMISMES DE LA SOCIETE VILLAGEOISE

1.— <i>LE TEMPS DES ANCETRES</i> .....	53
A - La fondation du village .....	53
B - Le village communautaire .....	54
2.— <i>LA COMMUNAUTE EN QUESTION</i> .....	55
A - Les formes actuelles d'entraide.....	55
B - Le développement du salariat .....	56
C - L'évolution du droit de propriété.....	57
3.— <i>LA PART DES ACTIVITES SECONDAIRES</i> .....	58
A - Les artisans maçons .....	58
B - Les charretiers transporteurs.....	60
C - Les ressources secondaires diverses .....	61
4.— <i>LES TYPES DE PAYSANS</i> .....	61
5.— <i>LES MIGRATIONS</i> .....	64

**IV.— EXTENSION REGIONALE. TERROIRS DE PLAINE ET TERROIRS DE MONTAGNE DE LA REGION D'AMBOHIBARY**

1.— <i>LES TERROIRS DE PLAINE ET DE BORDURE</i> .....	71
A - Les terroirs à riz de l'Ankeniheny .....	71
B - Les terroirs en bordure .....	74
2.— <i>LES FRONTS PIONNIERS D'ALTITUDE</i> .....	75
A - La haute région : l'économie et le système agraire .....	75
B - Types de fronts pionniers .....	78
3.— <i>AMBOHIBARY : CAPITALE REGIONALE</i> .....	83
A - Le bourg d'Ambohibary .....	83
B - Les activités d'Ambohibary .....	83
C - La population d'Ambohibary .....	85
CONCLUSION.....	87
Textes consultés au sujet du Vakinankaratra .....	91
Cartes annexes .....	93
Table des matières .....	95





1. Le plateau d'Andranomangamanga : 2000 m d'altitude, image de la saison sèche (août 1966).

PLANCHE I



2. Tombeau des Ancêtres nouvellement construit à Andranomangamanga.

3. Type de case sur les hauteurs d'Andranomangamanga.



4. Vue d'un hameau à Andranomangamanga (au premier plan : billons de culture ; plus loin à gauche : parc à bœufs mobile).



PLANCHE II



5. Champ de maïs et de pommes de terre sur le bourrelet de berge au milieu de la cuvette.



6. Travail d'un champ de pommes de terre en montagne (village de Tsarahonenana).

7. Récolte sur un champ de pommes de terre (juillet 1966).



8. A Ambohivary, la maison d'un collecteur de pommes de terre et l'attente des villageois.





9. La préparation de la rizière : hersage et planage.

PLANCHE III



10. Equipe de repiqueuses (*valin-tanana* traditionnel)

11. Repiquage en ligne de plants de riz.



12. Après la récolte, le battage des tiges de riz.



PLANCHE IV



13. Attelage de bœufs à Tsarahonenana.

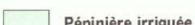


14 et 15. Montagnards de l'Ankaratra.

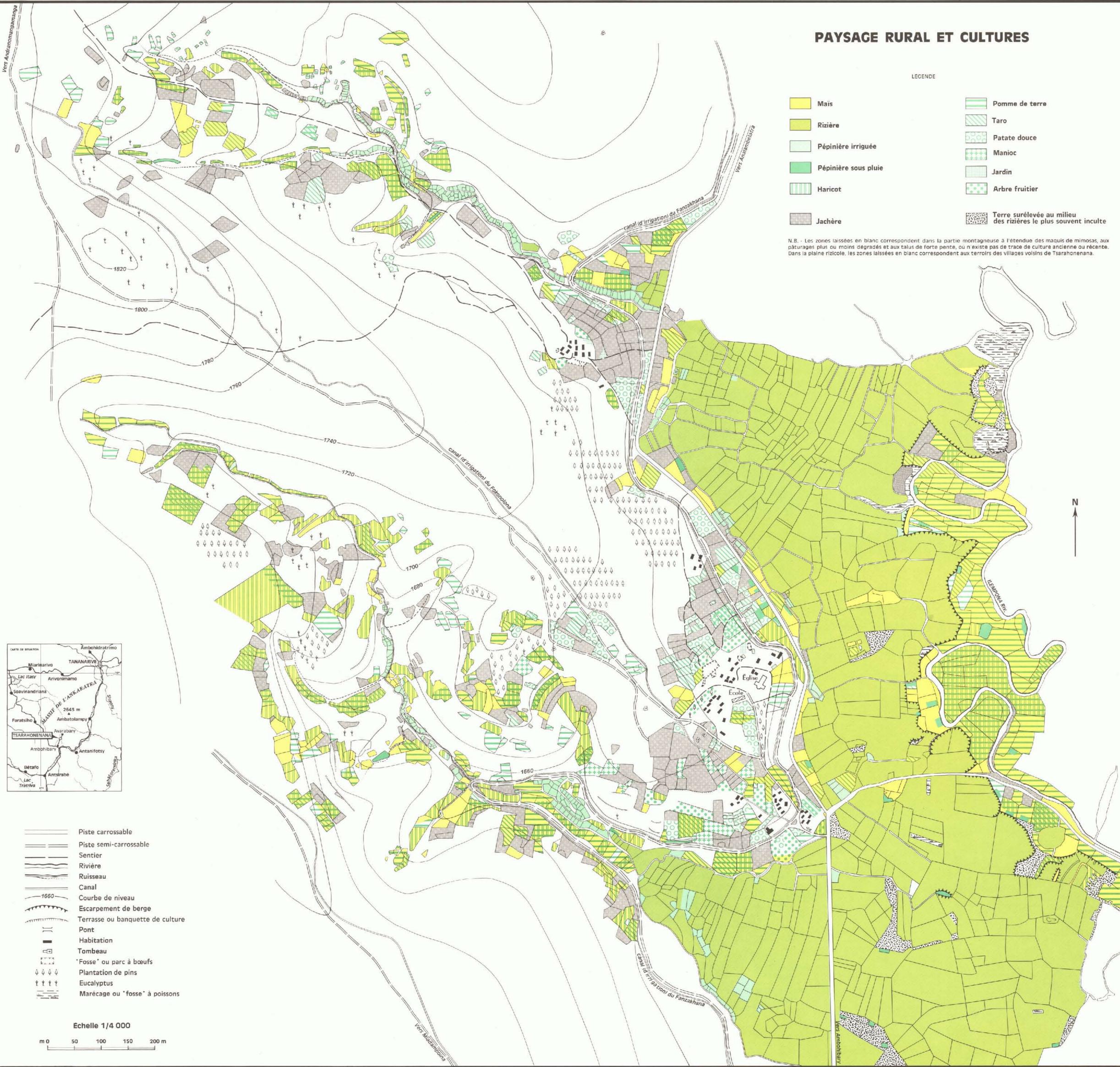


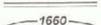
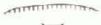
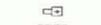
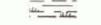
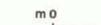
## PAYSAGE RURAL ET CULTURES

LEGENDE

 Mais	 Pomme de terre
 Rizière	 Taro
 Pépinière irriguée	 Patate douce
 Pépinière sous pluie	 Manioc
 Haricot	 Jardin
 Jachère	 Arbre fruitier
	 Terre surélevée au milieu des rizières le plus souvent inculte

N.B. - Les zones laissées en blanc correspondent dans la partie montagneuse à l'étendue des maquis de mimosa, aux pâturages plus ou moins dégradés et aux talus de forte pente, ou n'exista pas de trace de culture ancienne ou récente. Dans la plaine rizicole, les zones laissées en blanc correspondent aux terroirs des villages voisins de Tsarahonenana.



-  Piste carrossable
-  Piste semi-carrossable
-  Sentier
-  Rivière
-  Ruisseau
-  Canal
-  Courbe de niveau
-  Escarpement de berge
-  Terrasse ou banquette de culture
-  Pont
-  Habitation
-  Tombeau
-  'Fosse' ou parc à bœufs
-  Plantation de pins
-  Eucalyptus
-  Marécage ou 'fosse' à poissons

Echelle 1/4 000





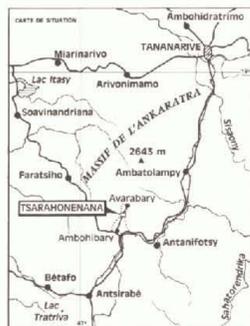
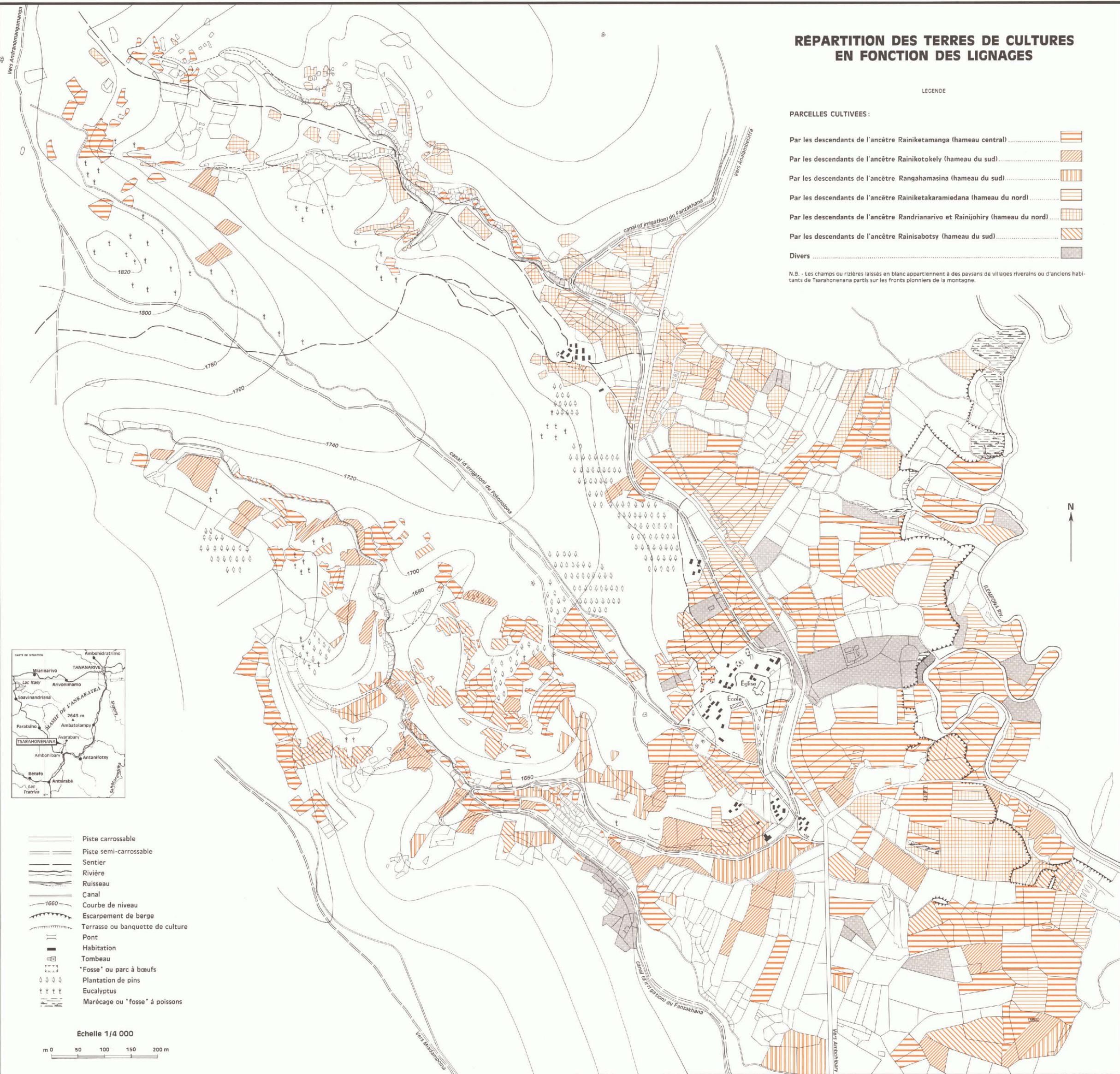
## RÉPARTITION DES TERRES DE CULTURES EN FONCTION DES LIGNAGES

LEGENDE

PARCELLES CULTIVEES :

- Par les descendants de l'ancêtre Rainiketamanga (hameau central) .....
- Par les descendants de l'ancêtre Rainikotokely (hameau du sud) .....
- Par les descendants de l'ancêtre Rangahamasina (hameau du sud) .....
- Par les descendants de l'ancêtre Rainiketakaramiedana (hameau du nord) .....
- Par les descendants de l'ancêtre Randrianarivo et Rainijohiry (hameau du nord) .....
- Par les descendants de l'ancêtre Rainisabotsy (hameau du sud) .....
- Divers .....

N.B. - Les champs ou rizières laissés en blanc appartiennent à des paysans de villages riverains ou d'anciens habitants de Tsarahonenana partis sur les fronts pionniers de la montagne.



- Piste carrossable
- Piste semi-carrossable
- Sentier
- Rivière
- Ruisseau
- Canal
- 1660 Courbe de niveau
- Escarpement de berge
- Terrasse ou banquette de culture
- Pont
- Habitation
- Tombeau
- \*Fosse\* ou parc à bœufs
- Plantation de pins
- Eucalyptus
- Marécage ou \*fosse\* à poissons

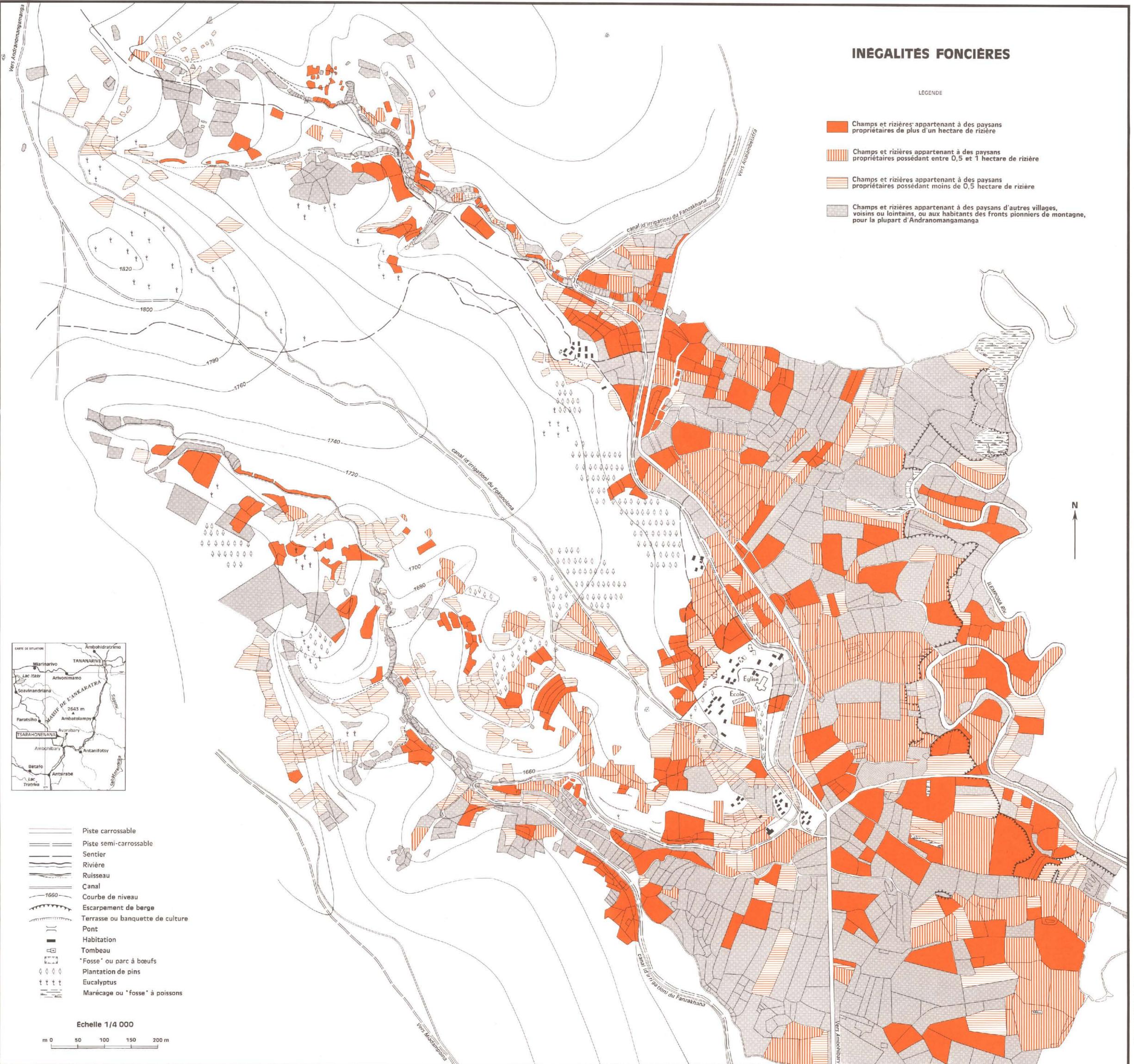
Echelle 1/4 000



## INEGALITÉS FONCIÈRES

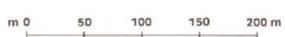
LEGENDE

- Champs et rizières appartenant à des paysans propriétaires de plus d'un hectare de rizière
- Champs et rizières appartenant à des paysans propriétaires possédant entre 0,5 et 1 hectare de rizière
- Champs et rizières appartenant à des paysans propriétaires possédant moins de 0,5 hectare de rizière
- Champs et rizières appartenant à des paysans d'autres villages, voisins ou lointains, ou aux habitants des fronts pionniers de montagne, pour la plupart d'Andranomangamanga



- Piste carrossable
- Piste semi-carrossable
- Sentier
- Rivière
- Ruisseau
- Canal
- Courbe de niveau
- Escarpement de berge
- Terrasse ou banquette de culture
- Pont
- Habitation
- Tombeau
- "Fosse" ou parc à bœufs
- Plantation de pins
- Eucalyptus
- Marécage ou "fosse" à poissons

Echelle 1/4 000

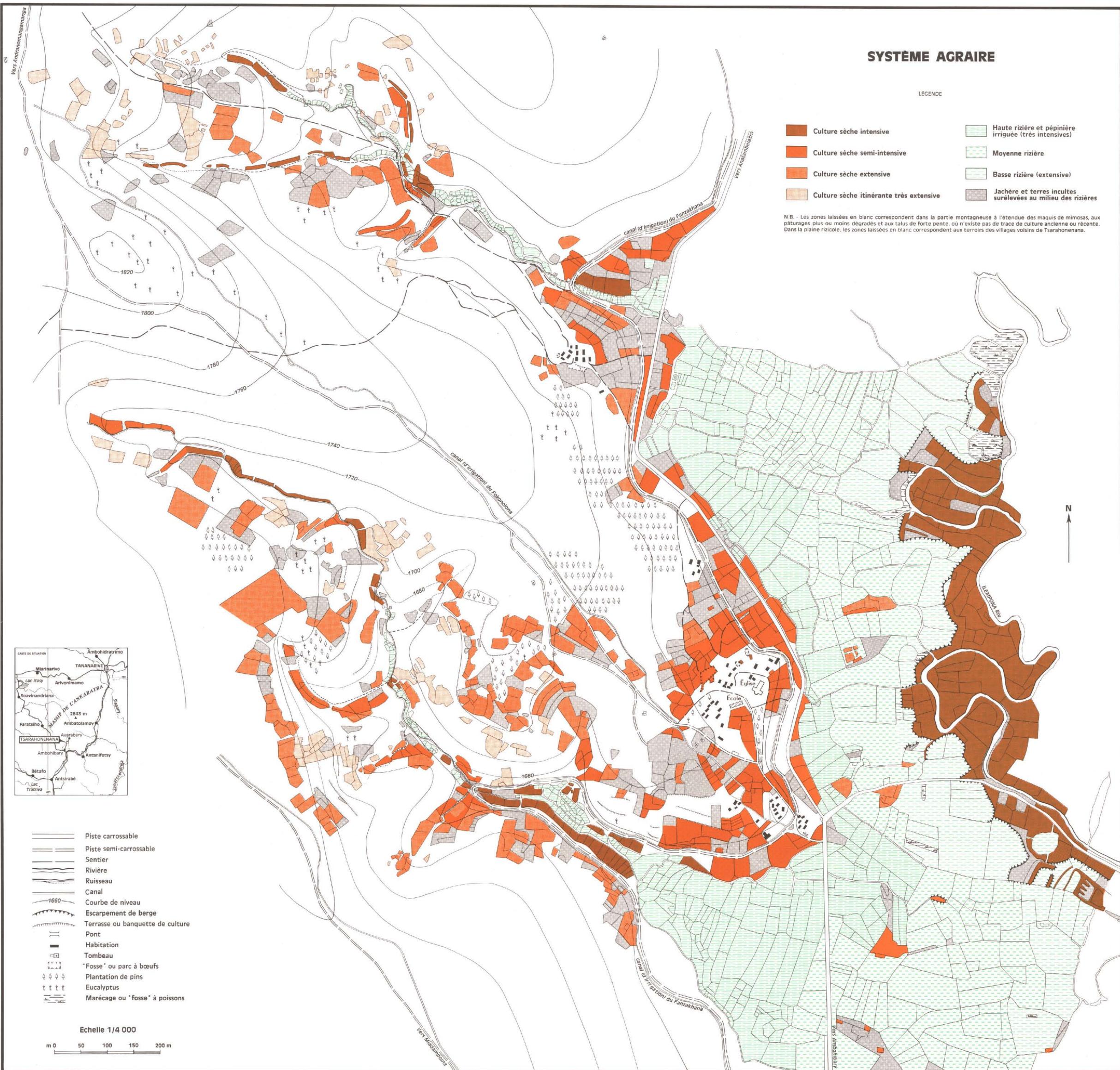


## SYSTÈME AGRAIRE

LEGENDE

- |   |   |   |  |
|---|---|---|--|
|  | Culture sèche intensive                 |  | Haute rizière et pépinière irriguée (très intensives)        |
|  | Culture sèche semi-intensive            |  | Moyenne rizière  |
|  | Culture sèche extensive                 |  | Basse rizière (extensive)                                    |
|  | Culture sèche itinérante très extensive |  | Jachère et terres incultes surélevées au milieu des rizières |

N.B. - Les zones laissées en blanc correspondent dans la partie montagneuse à l'étendue des maquis de mimosas, aux pâturages plus ou moins dégradés et aux talus de forte pente, où n'existe pas de trace de culture ancienne ou récente. Dans la plaine rizicole, les zones laissées en blanc correspondent aux terroirs des villages voisins de Tsarahonenana.



-  Piste carrossable
-  Piste semi-carrossable
-  Sentier
-  Rivière
-  Ruisseau
-  Canal
-  Courbe de niveau
-  Escarpement de berge
-  Terrasse ou banquette de culture
-  Pont
-  Habitation
-  Tombeau
-  "Fosse" ou parc à bœufs
-  Plantation de pins
-  Eucalyptus
-  Marécage ou "fosse" à poissons

Echelle 1/4 000



*Déjà parus dans la même collection (Structures agraires au sud du Sahara) :*

1. REMY (G.) - 1967 - Yobri (Haute-Volta).  
EPHE, Paris ; 99 p., 3 cart. H.T.
2. BARRAL (H.) - 1968 - Tiogo (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris ; 72 p., 8 cart. et 5 pl. H.T.
3. TISSANDIER (J.) - 1969 - Zengoaga (Cameroun).  
ORSTOM, Paris ; 88 p., 5 cart. et 3 pl. H.T.
4. SAVONNET (G.) - 1970 - Pina (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris ; 65 p., 7 cart. et 3 pl. H.T.
5. WURTZ (J.) - Adiamprikofikro-Douakankro.  
Etude d'un terroir baoulé (Côte-d'Ivoire).  
EPHE, Paris ; 68 p., 4 cart., H.T.
6. HALLAIRE (A.) - 1972 - Hodogway (Cameroun-nord).  
ORSTOM, Paris ; 84 p., 4 cart. et 3 pl. H.T.
7. LERICOLLAIS (A.) - 1972 - Sob (Sénégal).  
ORSTOM, Paris ; 110 p., 3 cart. et 10 pl. H.T.
8. GUILLOT (B.) - 1973 - La Terre Enkou (Congo).  
EPHE, Paris ; 128 p., 4 cart. + 1 et 5 pl. H.T.
9. CHAMPAUD (J.) - 1973 - Mom, Terroir bassa (Cameroun).  
ORSTOM, Paris ; 62 p., 7 cart. + 2 pl. H.T.
10. BERNUS (E.) - 1974 - Les Illabakan (Niger).  
ORSTOM, Paris ; 116 p., 14 cart. + 4 pl. H.T.
11. BOULET (J.) - 1975 - Magoumaz, pays mafa (Nord Cameroun).  
ORSTOM, Paris ; 94 p., 6 cart. + 4 pl. H.T.
12. SAVONNET (G.) - 1976 - Les Birifor de Diépla et sa région,  
insulaires du rameau Lobi (Haute-Volta).  
ORSTOM, Paris ; 169 p., 6 cart. et 4 pl. H.T.
- GILG (J.-P.) - 1976 - Dobadéné (sous presse)
- BOUET (Cl.) - Bettié-Akiékrou (Côte-d'Ivoire) (en préparation)

*Structures agraires à Madagascar :*

1. DANDOY (G.) - 1974 - Vavatenina (Côte orientale malgache).  
ORSTOM, Paris ; 94 p., 8 cart. et 4 pl. H.T.
2. MARCHAL (J.Y.) - 1974 - La petite région d'Ambohimambola  
(Madagascar).  
ORSTOM, Paris ; 122 p., 13 cart., et 8 pl. H.T.
3. BONNEMAISON (J.) - Tsarahonenana : des riziculteurs de  
montagne dans l'Ankaratra.  
ORSTOM, Paris ; 97 p., 5 cart., et 4 pl. H.T.

MOUTON & Co. La Haye - Paris

ORSTOM, Paris

Imprimé par COPEDITH